



# ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

9.

---

## Les séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son Journal

(1764—1770)

PAR

ERZSÉBET-MAGDA < LANGFELDER >

SZEGED, 1933

# **Institut Français de l'Université de Szeged.**

**Directeur: Béla ZOLNAL.**

**Chargés de cours: Zoltán BARANYAI, Géza BÁRCZI.**

**Lecteur: H.-F. GRENET.**

---

## **Études Françaises**

**publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged.**

---

### **1. André Dudith et les humanistes français. Par Jean FALUDI.**

Si le rôle politique joué par Dudith est bien connu, il n'en est pas de même de son activité littéraire; en particulier, ses rapports avec les humanistes français sont restés jusqu'à présent mal définis. M. Faludi cherche à préciser les dates de ses séjours en France, les relations qu'il y a nouées.

A. D. M. (Revue d'Histoire Ecclésiastique, 1928).

L'auteur a bravement entrepris de nous apporter quelque chose de précis sur les rapports très vagues que des générations de compilateurs et d'historiens avaient mentionnés comme ayant existé entre Dudith et certains érudits français, tels que Muret, Ramus, Théodore de Bèze.

F.-L. Schoell (Revue des Études Hongroises, 1928).

Magyarul: Minerva 1928. (Vö. Irodalomtörténet, 1928:177.)

### **2. H.-F. Amiel, traducteur. Son européenisme. Ses relations avec la Hongrie. Par Vilma de SZIGETHY.**

Indem die Verfasserin in ihrer trefflichen Arbeit die historisch-geistigen Vorbedingungen, die psychologisch-persönlichen Voraussetzungen jener Situation aufdeckt, die Amiel zum Übersetzer Petöfis werden liess, zugleich an der Hand seiner Übersetzungen Amiels Verhältnis zum ungarischen Problem erwägt, bringt sie dankenswerte Beiträge zur vergleichenden Literaturgeschichte.

J. Turóczi-Trostler (Pester Lloyd, 20. Juli 1929).

Mademoiselle Szigethy étudie les traductions faites par l'auteur du „Journal intime“, et insiste sur le recueil des „Étrangères“... D'une façon vivante et intelligente Mademoiselle Sz. trace la genèse de ce recueil...

Léon Bopp (Revue des Études Hongroises, 1929).

Die fleissige Arbeit enthält eine eingehende Würdigung der Übersetzertätigkeit Amiels... Im Anhang wird auch der aufschlussreiche Briefwechsel zwischen Amiel und Meltzl mitgeteilt.

B. v. Pukánszky (Deutsch-ung. Heimatsblätter 1930:80).

54689



# FRANCIA TANULMÁNYOK

KIADJA

A SZEGEDI EGYETEM FRANCIA PHILOLOGIAI INTÉZETE

9.

---

## Zinzendorf gróf svájci, franciaországi és belgiumi utazásai

(1764—1770)

IRTA

LANGFELDER ERZSÉBET MAGDA

SZEGED, 1933

54689



# ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

9.

---

## Les séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son Journal

(1764—1770)

PAR

ERZSÉBET MAGDA LANGFELDER

SZEGED, 1933

A szegedi m. kir. Ferenc József-Tudományegyetem  
Bölcsészet-, Nyelv- és Történettudományi Karához  
benyújtott doktori értekezés.

Bíráló: *Dr. Zolnai Béla* egyet. ny. r. tanár.  
Társbíráló: *Dr. Schmidt Henrik* egyet. ny. r. tanár.

Je suis allé pour m'accompagner dans la chambre où je venais et  
de me voir le Thé. Nous nous mîmes en marche par le même grand chemin  
que j'avais fait. Il me pria de lui prouver ses nouvelles sur un M. Ber-  
tore de Bâle, qu'il avait fait bien connu et tenu un homme qui com-  
mençait à se fâcher, mais qui cependant lui avait dit plusieurs fois.  
Qu'il n'avait pas voulu recevoir. So. L'homme qu'il lui offrait et dont il  
pouvait avoir besoin, et voudrait encore les lui envoyer. Il me demanda  
si j'étais parent de célèbre G. Zinzendorf, cela ne donna lieu à lui  
donner une petite idée de l'homme, dont il fut content, et arriva  
qu'il avait eu tort de le confondre dans ses écrits avec des faux, Jussieu  
nous amena à un autre mauvais chemin, qui nous amena à  
une vallée. M. Berthier me montra de loin la maison dans la vallée  
arrivée par la rivière, puis dans un endroit appelé le Champ du Marais  
il y a de belles montagnes couvertes de beaux bois. au-dessus vers l'ouest  
le feu de Vent, un singulier rocher excité dont il fut en Vent qui  
passe le chemin en haut. Il ne fut pas content de mon infirmité  
Mais, je devais être en état de l'appeler à cette cour. Mais de là  
il y a une perspective, on y regarderait toute la manipulation de la  
pierre à l'œuvre. On y regarderait une pierre tout de la pierre à l'œuvre,  
qu'il leur donna l'année. Il me conduisit dans sa chambre, je vis  
de la Gouvernante. Nous parlâmes de la nouvelle Église dont il m'avait  
qu'il était son histoire, puis de son amour et de plusieurs autres qu'il  
fut en son enfance à la fin, de Voltaire dont il se plaignait amère-  
ment, qu'il dit être la cause de son expulsion. Il arriva qu'il le lui  
dit lui-même son histoire, il arriva que la Religion Catholique était plus





## Introduction.

But de l'ouvrage. — Ouvrages sur Zinzendorf précédemment parus. — Sources du travail.

Le *Journal* intime d'un homme de cour „moyen“, le comte de Zinzendorf, fournit le tableau de la vie spirituelle et de la vie de cour de trois pays civilisés de l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le héros de notre étude, si tant est que nous puissions parler de héros, n'est pas intéressant comme homme. Son *Journal* est digne d'intérêt seulement pour la raison qu'il nous prouve que le contemporain de qualité moyenne ne se rend même pas compte qu'il a vécu des temps importants au point de vue de l'histoire littéraire. Les 63 volumes du *Journal* du comte Charles de Zinzendorf ressemblent à une équation à beaucoup d'inconnues. Les inconnus, ce sont les noms des petits et grands représentants de l'époque, à la connaissance desquels nous devons arriver en utilisant nos connaissances historiques, car souvent Zinzendorf ne nous raconte que ce qui n'importe pas, ce qui n'est pas caractéristique.

Tous ceux qui se sont occupés de ce *Journal* peuvent certifier l'exactitude de cette thèse. La plupart d'entre eux faisaient leur étude de ROUSSEAU, et Zinzendorf les intéressait seulement en tant qu'en relation avec Rousseau. Le *Journal* de Zinzendorf nous est utile surtout parce que ses remarques sur les représentants de l'époque nous fournissent des données parfois intéressantes. Ceux qui ont fait des recherches sur ROUSSEAU se sont occupés de Zinzendorf seulement au sujet de sa visite chez Rousseau

en 1764 et de la courte correspondance qui a suivi cette visite.<sup>1</sup>

Parmi eux se trouvent: Fritz BERTHOUD<sup>2</sup>, Hippolite BUFFENOIR<sup>3</sup> et STRECKEISEN-MOULTOU<sup>4</sup> qui s'en tiennent à quelques renseignements tirés du *Journal*; même ils n'en publient souvent que des extraits sans pouvoir les commenter. C'est le cas aussi du Hongrois M. Louis RÁCZ<sup>5</sup> qui s'occupe de la correspondance de Zinzendorf et de ROUSSEAU au sujet de SAUTTERSHEIM. M. RácZ cite ces lettres sans aucun commentaire. Zinzendorf lui-même ne l'intéresse pas plus qu'il n'a intéressé les autres chercheurs.<sup>6</sup> C'est du même point de vue que C. F. POHL, le biographe de HAYDN, s'occupe du *Journal* de Zinzendorf.<sup>7</sup> Il cite le *Journal* seulement en note, pour fournir des données sur le tableau contemporain de Vienne (représentations de théâtres, d'Opéra etc.). Ces dernières années c'est André LEVAL qui s'est mis à copier certaines parties du *Journal* de Zinzendorf, dont il a cité quelques passages dans ses articles du *Temps*,<sup>8</sup> mais lui non plus n'a pas étudié le

<sup>1</sup> Zinzendorf a écrit deux lettres à Rousseau en 1764. Rousseau a répondu une seule fois.

<sup>2</sup> *Rousseau au Val de Travers*. Paris, 1881, p. 199—200. Berthoud mentionne *La Gazette d'Augsbourg* (janvier 1869) qui donne le récit de l'entrevue de Zinzendorf avec Rousseau et également le *Musée neuchâtelois* qui publia cet article retraduit en français.

<sup>3</sup> *Le prestige de J. J. Rousseau*. Paris, 1909. p. 248—254. (Mentionne Zinzendorf parmi les personnes ayant rendu visite à Rousseau à Motiers-Travers.)

<sup>4</sup> *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Correspondances publ. par M. G. Streckeisen-Moultou, Paris, 1865, t. II, p. 223—225. [Publie deux lettres de Zinzendorf, mais en les attribuant au comte Nicolas-Louis de Zinzendorf (1700—1760), lettres datant de 1764.]

<sup>5</sup> *Rousseau és Sauttersheim*. Budapest, M. T. Akadémia 1913.

<sup>6</sup> Justus Schmidt: *Voltaire und Maria Theresia*. Französische Kultur des Barock in ihren Beziehungen zu Österreich. Wien, 1931. (Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Wien. T. XI.) Mentionne Zinzendorf en relation avec Rousseau et Sauttersheim.

<sup>7</sup> C. F. Pohl: *Joseph Haydn*. Leipzig, 1882. Vol. II.

<sup>8</sup> *Zinzendorf à Paris*. 2 avril 1924. — *En feuilletant Zinzendorf*. Visite à J. J. Rousseau et à Voltaire. 14 octobre 1924. C'est

*Journal*. Il a apporté seulement des changements aux passages difficiles et parfois incompréhensibles en appliquant l'orthographe et la syntaxe modernes.

Ce *Journal* écrit en français, composé de 63 volumes, se trouve aux Archives d'État de Vienne. C'est évidemment un document de l'expansion de la culture française à l'étranger. A partir de 1752, c'est à dire depuis l'âge de 13 ans, Zinzendorf écrit ce *Journal* la plupart du temps en français et jusqu'à la veille de sa mort.<sup>9</sup> Ses deux autres ouvrages, qui se trouvent également aux Archives d'État de Vienne: le *Journal religieux* (*Geistliches Diarium*) (2 vol.)<sup>10</sup> et ses *Confessions* (5 vol.)<sup>11</sup> forment le supplément de son *Journal*.

Nous avons encore utilisé comme source la correspondance du comte de Zinzendorf qui était à notre disposition aux Archives Centrales des Chevaliers de l'Ordre Teutonique.<sup>12</sup>

L'emploi du *Journal* comme source entraîne bien des difficultés techniques et les données ne présentent pas beaucoup d'intérêt du point de vue histoire littéraire, mais ce qui est une question intéressante c'est d'arriver à entrevoir l'apogée de la littérature universelle en prenant pour unique base le *Journal* d'un homme de cour du XVIII<sup>e</sup> siècle dont l'âme est primitive et compliquée à la fois et qui ne nous donne souvent que des faits d'une importance secondaire.

également à ce *Journal* que A. Leval puise ses articles publiés le 6 mars et 6 juin: *Journal sur Napoléon à Vienne* et le 8 août 1924: *Marie-Louise*. Les manuscrits de Leval, eux-mêmes extraits du *Journal* de Zinzendorf (années 1764, 1767, 1768, 1869, 1772, 1805, 1809, 1810, 1811, 1812) se trouvent dans la bibliothèque du Collegium Hungaricum à Vienne, VII Museumstrasse 7.

<sup>9</sup> 4 janvier 1813.

<sup>10</sup> 1747—1761.

<sup>11</sup> 1776—1813.

<sup>12</sup> Wien I. Singerstrasse 7. Centralarchiv des Deutschen Ritterordens.

## I. Le comte de Zinzendorf. L'homme et l'oeuvre.

Le comte Charles de Zinzendorf,<sup>13</sup> d'origine allemande, fut courtisan, conseiller politique et financier de quatre monarques: Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II et François I<sup>er</sup> d'Autriche. Au cours de ses voyages d'études et de ses missions commerciales il parcourut toute l'Europe sauf la Turquie. Au point de vue des études françaises, seules les impressions rapportées de ses voyages en Suisse, en France et en Belgique nous intéressent.

La caractéristique de son *Journal* est son volume: 63 tomes, ce qui montre beaucoup de persévérance. Il n'en est que plus intéressant de constater que ce *Journal* énorme, écrit pourtant par un homme qui avait presque parcouru le monde entier d'alors, qui avait ses entrées dans les salons littéraires les plus brillants, qui était en contact personnel avec les directeurs spirituels de l'époque, ne nous raconte presque rien des gens et des villes. Zinzendorf est toujours occupé de ses propres problèmes. S'il se rend compte des joies de la vie, il se suggère à lui-même un ascétisme catholique. En revenant d'une représentation au théâtre ou d'un bal, il nous entretient des impressions qu'il a éprouvées le même jour dans une savonnerie. Il fréquente les salons, car cela sied à un homme de cour, mais ne s'occupe à Paris que de politique financière. Il donne à son *Journal* une devise retentissante:

Rien n'intéresse autant l'homme que ce qui le regarde personnellement, il se complait dans la considération de ses propres actions, il aime à se dépeindre le ton caractéristique de sa façon de penser et de sentir, et à examiner comment ce caractère s'est formé.

Cette devise comme d'ailleurs tout le *Journal* n'est qu'une

<sup>13</sup> Né à Dresde en 1739, mort à Vienne en 1813. Cf. Gaston von Petteggy: *Ludwig und Karl Grafen und Herrn von Zinzendorf. Ihre Selbstbiographien, nebst einer kurzen Geschichte des Hauses Zinzendorf.* Wien, 1879.

pose chez lui. Écrire des mémoires n'est pas un besoin impérieux de sa nature, il écrit simplement pour se conformer à la mode du temps.

Cette première citation de notre auteur aura permis aux lecteurs de se rendre compte à quel point Zinzendorf en use cavalièrement avec la grammaire et la syntaxe. Dans son *Journal* les accents sont distribués d'une manière très personnelle, les mots groupés arbitrairement, etc.

Chacun sait qu'on ressentait fortement l'influence française en Allemagne vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les familles nobles faisaient venir des abbés et des précepteurs français pour éduquer leurs enfants. Le résultat en était que toute la génération négligeait la langue maternelle et parlait d'autant mieux le français.

Toute la vie intellectuelle allemande, mais surtout le monde protestant devint francomane. L'influence des Huguenots se fit sentir assez longuement.<sup>14</sup> Ce fut en 1780 que l'influence française atteignit son point culminant mais la caractéristique de cette influence se fit sentir jusqu'à la fin du siècle.

Le comte de Zinzendorf avait été élevé dans un milieu de culture française. Dès l'âge de 13 ans il tenait son *Journal* en français; c'est encore en français qu'il échangeait sa correspondance avec toute sa famille.<sup>15</sup> Du temps de Zinzendorf, dans les milieux aristocratiques de Vienne, le français prévalait au point que beaucoup de membres de la noblesse ne connaissaient pas la langue littéraire allemande.

Pour connaître le caractère du comte de Zinzendorf, nous devons nous occuper des éléments qui le déterminè-

<sup>14</sup> C'est la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 qui en fournit la cause. Cf. M. Zoltán Baranyai: *A francia nyelv és műveltség Magyarországon. XVIII. század.* Budapest, 1920, p. 105—106.

<sup>15</sup> La correspondance du comte de Zinzendorf se trouve aux Archives Centrales des Chevaliers de l'Ordre Teutonique à Vienne. (I. Singerstrasse 7.)

rent dès son enfance. Il reçut une éducation très sévère. Sa mère<sup>16</sup> dirigea cette éducation avec une discipline allant parfois jusqu'à la cruauté. Dès l'âge de quatre ans, il était confié aux précepteurs qui tâchèrent de diriger son attention sur l'autre monde, ou comme il le dit „vers une vie meilleure“.<sup>17</sup> Les plus simples plaisirs de l'enfance lui étaient interdits. La joie de vivre quitta son âme. Les résultats de cette enfance cruellement refoulée furent: une timidité extrême, une grande retenue et le manque de confiance en soi-même. Lui-même, devenu homme, se rappelle avec amertume son enfance sans joie.<sup>18</sup> Dans ses *Confessions*, quelques années avant sa mort, il considère cette éducation rude comme l'équivalent d'un défaut de taille.<sup>19</sup> Nous pourrions citer ses récriminations sans nombre contre une éducation qui asservit l'âme et la rend incapable de s'affranchir. Devenu étranger à ses parents, à ses frères et à ses précepteurs, il commence à écrire son *Journal* dès l'âge de huit ans. C'est un „Geistliches Diarium“, c'est à dire un journal exclusivement composé de notes touchant la religion, où il marque chaque événement de sa petite vie religieuse.<sup>20</sup> Jour par jour il y inscrit des prières, des cantiques, des textes de sermons, des confessions de famille et ainsi de suite. Ces notes nous donnent le tableau parfait du milieu protestant et bigot de Gauernitz, de la maison

<sup>16</sup> Christiane-Sophie, comtesse de Callenberg (1703—1775).

<sup>17</sup> T. 62, *Confessions de Zinzendorf*.

<sup>18</sup> „Mon éducation a été mauvais, puisque j'ai été élevé pour la vie à venir et que j'ai du vivre dans celle-ci...“

T. 58: *Réveries d'un être solitaire*.

<sup>19</sup> „Mon éducation a été austère et servile selon les principes du tems, elle me valut un défaut dans la taille...“

T. 62, *Confessions*.

<sup>20</sup> La devise de son Diarium:

Tota vita descendum est mori

Spes mea prima Deus spes altera vulnera quinque

His vivo, his morior, caeteris curo nihil.

Si nullus hostis, nulla pugna, si nulla pugna nulla victoria,

Si nulla victoria, nulla corona.

Mein Wahlspruch bleibe dies zu jeder Zeit und Stunde

Ich find kein Ruh, als nur in Jesu Wunder.

paternelle et des luttes intérieures de l'enfant. En dehors de ce *Journal* religieux, il tient aussi un *Journal* en français à partir de l'âge de 13 ans. C'est ici qu'il marque les divers événements „temporels“ : chaque moment de ses lectures, de ses études et de sa vie minutieusement réglée. Il est intéressant d'observer qu'il commence déjà à lire le *Spectacle de la Nature* de l'abbé PLUCHE à 13 ans, ainsi que les *Lettres* de M<sup>me</sup> de SÉVIGNÉ,<sup>21</sup> BUSSY-RABUTIN<sup>22</sup> et BOILEAU.<sup>23</sup> Dix précepteurs se succèdent chez lui, l'un après l'autre, en le faisant travailler sans aucun système. Il apprend le latin, le grec, l'hébreu et la théologie dogmatique, tout en se livrant en cachette à ses études favorites, notamment à l'histoire, à l'astronomie et surtout à la botanique.<sup>24</sup> Entre-temps il copie souvent pendant des journées entières pour son père.<sup>25</sup> Tout son temps est pris par un travail sérieux et par les prières. Une éducation aussi sévère ne pouvait produire autre chose qu'un fonctionnaire capable de s'absorber complètement dans son devoir. Comme nous verrons plus loin il sacrifia toute sa vie, ses cinquante années de service officiel, aux emplois qu'il a occupés. Le comte de Zinzendorf est le modèle même du fonctionnaire consciencieux. Remplir son devoir est le mobile de ses actes et dirige sa vie. Il se rend où on l'envoie, et il s'y rend parce qu'envoyé. Il observe seulement ce qui peut lui être utile dans sa mission. Il regarde toujours pour observer, pour que son pays, l'Autriche, puisse tirer profit des institutions étrangères pratiques. Il subordonne

<sup>21</sup> T. 1 (13 janv. 1752): „... lu le Sp. d. 1. N. et les lettres de Mad. Sev. apres ne les avoir pas lue depuis le 4.“

<sup>22</sup> Ibid. (30 avril 1752): „Je lus dans les mémoires de Bussi Rabutin.“

<sup>23</sup> Ibid. (1 août 1752): „Nous avons commencé a lire les ouvrages de Boileau“.

<sup>24</sup> T. 58 (*Réveries d'un être solitaire*): „... des l'âge de 7 ans et moins encore j'étudois la botanique avec un espèce de fureur.“

<sup>25</sup> Frédéric-Christian (1697—1756). Cf. Journal de Zinzendorf, t. 1 (9 décembre 1753): „Mon cher pere m'envoya a écrire le matin. J'ai écrit jusqu'a 11h du soir l'inventaire...“

entièrement sa personnalité à son devoir. Rien ne le fait dévier de son programme, ni la société, ni les plaisirs. Il reste toujours un froid observateur. Son éducation manquée rend sa jeunesse amère et sans joie.

Après la mort de son père survenue en décembre 1756, le jeune comte se fait inscrire à l'université de Iéna pour y étudier le droit. Il y passe trois années dans des remords continuels: c'est le conflit entre son éducation extrêmement religieuse et son nouvel entourage laïc. Il s'accuse constamment de légèreté. De désespéré il devient peu à peu indifférent. Puis une certaine ambition ou disons mieux, une vanité extrême s'empare de lui, il suit des cours et travaille consciencieusement; ni le Christ, ni les plaisirs ne l'intéressent plus. Ce qui lui importe, c'est l'opinion des gens. Il tâche à se faire remarquer. Il lit comme si c'était par devoir: MONTESQUIEU et FORBONNOIS.<sup>26</sup>

Zinzendorf a d'ailleurs toujours lu beaucoup, bien que sans choix. Il a toujours dépensé pour sa bibliothèque (1000 livres en moyenne par an). Sa note chez un seul libraire à Paris a pu s'élever à plus de 200 livres en quelques mois,<sup>27</sup> alors que suivant son propre aveu, il était aussi en relation avec d'autres libraires.<sup>28</sup> Il se rappela avant de mourir qu'il était lui-même chevalier de l'Ordre Teutonique, et laissa à cet ordre sa bibliothèque qui se composait alors d'encyclopédies, de lexiques, de descriptions de voyages, d'oeuvres de sciences naturelles, de religion et en plus des oeuvres complètes de BOURDALOUE, de BOSSUET, de DIDEROT, de VOLTAIRE (71 vol.), de ROUSSEAU, puis de quelques volumes de PÉTRARQUE, de DANTE, du TASSE,

<sup>26</sup> Cf. notre étude p. 16, note 39.

<sup>27</sup> T. 12 (13 mai 1767): „Mrs. Lullin et Rillet me payerent 600 livres sur une lettre de Crédit que mon frère m'a envoyé hier. Je payois tout de suite 206 L. au Libraire Durand.“

<sup>28</sup> T. 12 (15 janv. 1767): „Acheté chez Pissot le Dictionnaire de l'Académie.“ Ibid. (5 mai): „Chez le libraire Prault, pour chercher des Edits de création des Effets publics.“ Ibid. (7 mai): „Chez Prault j'achetois Lettres concerning the Spanish Nation.“



de MATTHISSON, de GOETHE (*Werther*) et des oeuvres de CICÉRON, TACITE, HORACE, etc. C'est également aux Chevaliers Teutoniques qu'il lègue sa fameuse collection de cartes géographiques qui par la suite, avec les autres livres des Zinzendorf, suivit la bibliothèque de l'ordre dans ses pérégrinations de Gumpoldskirchen au siège du même ordre à Freudenthal (Silésie), puis au château d'Eulenburg (Moravie).

Pendant son séjour à Iéna, il rend souvent visite à son oncle, Nicolas-Louis comte de Zinzendorf, fondateur de la secte de Herrnhut.<sup>29</sup> Depuis son enfance il lit en secret les écrits religieux de son oncle, qui avaient un attrait magique pour lui.<sup>30</sup>

C'est dans ces conditions qu'il reçoit en 1760 l'invitation de son demi-frère, Louis comte de Zinzendorf<sup>31</sup> son aîné de 17 ans qui sachant que son frère a fait des études approfondies en droit, lui demande conseil pour le règlement de certaines affaires de famille.

Notre auteur se rend à Vienne seulement pour quelques semaines, car il vient d'être nommé conseiller juridique et aulique à la cour de Dresde, poste qu'il entend occuper sous peu. La vie brillante de la cour de Vienne ne fait qu'augmenter sa timidité, mais sa volonté ferme de se faire valoir finit par l'emporter. Après avoir assisté pour la première fois à une représentation théâtrale il se fait d'amers reproches en se disant qu'il a fait le premier pas „vers le vice“. Quelques mois après, il fréquente déjà le théâtre sans aucun remords en compagnie du cosmopolite Jean FÉKETE comte de Galánta<sup>32</sup> âgé alors de 20 ans

<sup>29</sup> Cf. notre étude p. 25, note 68.

<sup>30</sup> T. 58: „Me croyant forcé de renoncer à toute fortune dans le monde, je pensois me jeter dans les bras de mon oncle et peut être me former la pour servir de Dieu... je crus des lors que mon plus grand bonheur seroit de vivre à Hhut.“

<sup>31</sup> Conseiller de la cour impériale au directoire des finances et du commerce à Vienne. Cf. notre étude p. 8, note 13.

<sup>32</sup> Cf. Kont: Un correspondant hongrois de Voltaire: le comte Jean-François de Galántha. La Grande Revue nov. 1905. — Henri

et avec qui il est lié. Ils se voient souvent dans le monde et comme en témoignent les passages de cette année du *Journal*, le comte de Fekete était un grand admirateur du comte de Zinzendorf qui n'était pourtant son aîné que de deux ans; il ne voit rien au-dessus de lui.<sup>33</sup> Plus tard Zinzendorf lui-même évoque le souvenir de FEKETE dans ces termes: „Feghete, mon grand admirateur“. Ce que nous verrons plus tard chez l'habitué du théâtre et que nous pouvons marquer dès à présent, il n'a que peu d'impressions personnelles. Dans son *Journal* il se borne le plus souvent aux seuls faits: il a été au théâtre, a vu telle ou telle pièce, sans plus; il n'avait pas encore d'opinion personnelle.<sup>34</sup>

Dans les affaires administratives il se sentit vite plus à l'aise que dans le monde. A l'encontre de la jeunesse légère de la cour, il se faisait remarquer par ses mœurs sévères, son attitude modeste et timide, sa diligence qui ignorait l'heure. Bientôt il a des protecteurs à Vienne: le chancelier KAUNITZ, représentant apprécié de la culture française à Vienne, puis la princesse ESZTERHÁZY (née LUNATI-VISCONTI); l'envoyé de Sardaigne, le comte de CANAL; le comte Ferdinand d'HARRACH et d'autres. Ses

Tronchon: *Un Voltairien de Hongrie en France*: Le comte Jean de Galantha. Nouvelles Archives des Missions Scientifiques. (XXII. 4. fasc.) — Henri Tronchon: *Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie*. Revue des études Hongroises 1924. p. 90—105. — Henri Tronchon: L'esthétique du théâtre allemand et des règles françaises, jugées par un Voltairien hongrois. Revue de Litt. Comparée 1925. janv.—mars. — Journal de Zinzendorf T. 6 (10 oct. 1761): „... je dinois chez Mahoni avec l'abbé Caraffa... après table Feghete arriva, nous allames ensemble... au spectacle, on donna Polyeucte, Tragédie de Corneille.“

<sup>33</sup> Ibid. (19 oct.) „... chez Figarola ou je trouvois Feghete et Diesbach, le premier me dit, qu'il n'y voit rien au dessus de mois.“ [Sic!]

<sup>34</sup> T. 6 (5 sept. 1761): „... au Spectacle, Les Folies amoureuses, und ein Opera comique la Bohémienne...“ (Les folies amoureuses, com. en 3. a. Regnard. Cf. J. Witznetz: Le Théâtre français de Vienne 1752—1772. Études françaises publ. par l'Institut français de l'Université de Szeged. 1932. p. 91.; La Bohémienne, o. com. en 2. a. Favart. ibid. p. 89.)

protecteurs font tout le possible auprès de Marie-Thérèse pour que le comte de Zinzendorf, bien que protestant, reçoive quand même un emploi à la cour, en attendant sa conversion.

Cette oeuvre de conversion est entreprise aussitôt après son arrivée à Vienne. Tandis que sa société purement catholique lui fait des allusions indirectes pour attirer son attention sur des écrivains catholiques, tels que BOSSUET<sup>35</sup> et FÉNELON, son frère lui en parle ouvertement.<sup>36</sup> Toutes ces influences de la cour ne peuvent pas manquer leurs effets, et le comte Charles de Zinzendorf s'intéresse de plus en plus au catholicisme.<sup>37</sup> Il lit avec une attention grandissante les oeuvres de controverse. Le brillant de la cour et du monde l'éblouit et il se familiarise de plus en plus avec l'idée de la conversion. Malgré cela, c'est encore comme protestant que le 6 juillet 1763 il prête serment de chambellan à Schönbrunn et qu'il devient directeur du Conseil Commercial de la Basse-Autriche. Entre-temps une bataille ardente se livre dans son âme entre sa foi et son ambition. C'est qu'il sait qu'à la cour il pourra se faire valoir seulement en embrassant la religion catholique. Il se convertit le 14 mars 1764, mais dans ses lettres des 6 et 16 février de la même année<sup>38</sup> il développe encore avec force détails qu'il se mépriserait lui-même et perdrait le calme de sa conscience s'il se laissait

<sup>35</sup> T. 6 (5 sept. 1761): „...chez Kaunitz... Canal le père me recommanda la *Conférence de Bossuet avec M. Claude*.”

<sup>36</sup> T. 58: „A peine fus-je débarqué à Vienne que mon frère me parla de religion.”

<sup>37</sup> T. 6 (13 sept. 1761): „Lu dans Bossuet.” Ibid. (14 sept. 1761): „Lu dans Bossuet la fin de ses *Reflexions sur la Réponse de M. Claude, ses Remarques sur le Catholicisme du Sr. Ferry* ou il écrit d. très bonnes choses sur la justification pour la foi, qu'il s'empare cependant toujours par d'autres passages.” T. 7 (31 janv. 1762): „Lu tout le traité de la Communion sous les deux espèces dans Bossuet et beaucoup de Eucaristia dans le Cathéchisme Romain.”

<sup>38</sup> On ne peut pas découvrir le destinataire de ces lettres. (Correspondance contenant des matériaux de biographie. Vol. I, Archives Centrales des Chevaliers de l'Ordre Teutonique.)

convertir; il ajoute même que les biens terrestres ne pourraient l'en dédommager.

Il ne retrouve pas la sérénité de l'âme après sa conversion. Il n'est pas même sûr que les catholiques approuvent sa conversion. Aussi profite-t-il de l'occasion en 1764 pour accompagner son président, envoyé à titre de commissaire royal dans le Tyrol, puis entreprend seul un voyage d'études en Suisse, dans le Sud de la France et en Italie. Il commence son voyage le 26 mars et pendant les 18 mois qu'il met à parcourir le Tyrol, la Suisse, le Sud de la France et l'Italie, il étudie partout consciencieusement industrie et commerce. Entre-temps il ne manque pas d'aller voir tout ce qui est digne d'être vu et en fait des notes précises. Il rend visite aux grands représentants de son siècle, mais n'est en relations suivies qu'avec des économistes comme FORBONNOIS<sup>39</sup> ou TURGOT. Zinzendorf va voir J. J. ROUSSEAU exilé à Motiers-Travers, mais comme nous le verrons au chapitre suivant, cette visite n'aura pas exercé sur lui une grande influence. D'autre part il nous raconte qu'étant à Genève, il est allé deux fois déjeuner à Ferney „dans le pays de Gex chez M. de VOLTAIRE qui m'avoit reçu a merveille“.<sup>40</sup> Toutefois il nomme Voltaire simplement M. Voltaire comme M. Moulton,<sup>41</sup> ou M. Tronchin.<sup>42</sup>

A Rome il entend la musique de la chapelle Sixtine, va voir les ruines et est reçu en audience par le pape Clément XIII. Il tâche d'employer son temps le plus utilement possible. Il étudie toutes les institutions économiques et culturelles et pour accomplir son devoir, il va jusqu'à se négliger lui-même:

<sup>39</sup> T. 12 (27 février 1767): „...chez M. Forbonnois avec lequel je conversois deux heures avec beaucoup de plaisir.“ Français-Véron-Duverger de Forbonnois (1722—1800), économiste connu.

<sup>40</sup> T. 62: *Confessions*.

<sup>41</sup> Cf. notre étude p. 27, note 75.

<sup>42</sup> Cf. notre étude p. 33, note 93.

... la soif de tout voir d'être repandu, la crainte de perdre du temps que je revois a mon instruction, la mauvais opinion de moi-même, firent que je négligeois mon bonheur désiré depuis longtems . . .<sup>43</sup>

Il nous raconte qu'il a été à Naples et qu'il a vu le Vésuve, il a admiré les ruines de Pompéï. A Padoue c'est „la Manufacture de petits rubans de soye, des Églises“ qui l'émerveille. De Venise il parle en ces termes: „J'ai vu toutes les différans manufactures de Venise, les merveilles de Tintoretto, les beaux tableaux de Paul Veronese ...“ Comme nous voyons, il met sur le même niveau les petits rubans de soie et les églises, les manufactures de Venise et Véronese...

Dans tout ses voyages la même indifférence le caractérise. En 1770, en se rendant avec une grande compagnie de Bruxelles à Gand, où le prince de LIGNE organise une représentation de théâtre en leur honneur, suivie d'une soirée dansante, il reste tout à fait calme et note dans son *Journal* qu'ils sont partis au petit jour à 2 heures moins le quart de Gand, pour arriver à 9 heures du matin à Bruxelles. En arrivant chez lui, il ne se coucha pas, mais comme il l'écrit: „Je travaillois toute la matinée a rassembler des notions sur la navigation d'Ostende. Je ne disois point“.<sup>44</sup> En 1767, guidé par le prince de LIGNE, il se rend de Bruxelles en France. Un contraste intéressant par rapport à la vie de grand seigneur du prince de Ligne, est le fait que le jeune comte de Zinzendorf, âgé de 27 ans, se rend dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle avec un programme soigneusement établi à l'avance, mais qui nous montre un homme instruit et qui ne manque pas d'un certain vernis. Et comme nous le verrons, il arrive à réaliser son programme avec une volonté de fer, presque surhumaine.

<sup>43</sup> T. 62, Confessions.

<sup>44</sup> T. 15 (3 janvier 1770). Cf. notre étude p. 91—92.

### *Son Plan de vie à Paris.<sup>45</sup>*

Employer les matins à voir les boutiques, des artisans et les ateliers des plus célèbres artistes.

L'horloger Berthoud, s'informer ou se font toutes les parties de la montre.

Le Graveur Wille. Le Peintre Bourgoïn, rue neuve St-Eustache.

Les sculpteurs, les vernisseurs.

Voir le Local de Paris.

Voyage pittoresque de Paris.

Les établissements célèbres:

L'Hopital des invalides

L'Ecole militaire

L'Hotel Dieu

L'Hopital général.

Subsistance des citoyens.

Les peintres: Greuze, Boucher.

Connoître: M. Mirabeau, lui demander conseil sur mon dessein de m'instruire dans les termes de l'art.

M. Forbonnois, M. Desmarests, D'alembert,

M. Diderot, M. Helvétius, M. Buffon.

Assembler toutes les patentes sur les opérations de finance depuis le Visa qui suivit le système de Laws.

Bourse de Paris.. Comment les papiers s'y négocient-ils?

Quel est le fond d'amortissement pour la dette del état, comment s'administre-t-il?

De la France il part pour l'Espagne, où il regarde les choses comme il l'a fait en Suisse et en France, sans voir ce qui est vraiment caractéristique. Il adresse de volumineux rapports à la cour de Vienne,<sup>46</sup> mais il décrit les choses en les regardant surtout du point de vue de la statistique, ce qui caractérise d'ailleurs aussi son *Journal*. Ses principaux souvenirs de Séville sont: les tableaux de

<sup>45</sup> Aux Archives Centrales des Chevaliers de l'ordre Teutonique. Corresp. contenant des matériaux de biographie. 1<sup>er</sup> vol.

<sup>46</sup> Au cours de ses voyages en France, il a préparé 43 études sur des questions économiques et financières. Ces études sont encore actuellement jointes à l'histoire de la famille de Zinzendorf. (Familiengeschichte der Zinzendorfer, vol. III, aux Archives Centrales des Chevaliers de l'ordre Teutonique.)

Murillo et le plus fameux monument de la ville, la manufacture des tabacs.<sup>47</sup>

En 1758, il se rend d'Espagne à Londres. C'est ici qu'il rencontre le grand philosophe anglais de l'époque, David HUME, le grand homme d'État et physicien Benjamin FRANKLIN et le célèbre peintre REYNOLDS. Aucun de ces grands esprits n'exerce une influence particulière sur lui. C'est la sobre vie anglaise qui convient pourtant le mieux à son tempérament. Il préfère la liberté et l'individualisme anglais si chers à Voltaire, plus tard à Chateaubriand et même récemment à Verlaine, à la vie réglée des Français qui vivaient autour de la cour et qui s'étaient forcément imprégnés de son étiquette. L'Angleterre est le seul pays qu'il quitte à regret:

...je quittois Londres a 10<sup>h</sup> du matin avec bien de regret... J'ai trouvé des amis, des connaissances aimables a Londres, étant moi, en France, il faut être comme tel ou tel, composer ses airs, ses manières, c'est une peine qu'on peut s'épargner ici, ou il est permis d'être soi même.<sup>48</sup>

Nous ne trouvons pas nécessaire de revenir sur les autres voyages d'étude de Zinzendorf, nous avons suffisamment constaté la passivité qui le caractérise dans tous ses déplacements comme d'ailleurs dans le cours de sa vie tout entière.

Dans les chapitres suivants nous nous occuperons plus amplement de son attitude passive vis-à-vis des hommes et des événements en étudiant à fond ses séjours en Suisse, en France et en Belgique.

<sup>47</sup> T. 62, Confessions: „La vue de haut de la Chatedral l'Alcazar ou Palais Royal, les tableau de Mourillos, la grande manufacture de tabacs occuperent ma curiosité.“

<sup>48</sup> T. 13 (8 novembre 1768).

## II. Voyage en Suisse.

En 1764 nous trouvons notre mémorialiste en Suisse. Il vient du Tyrol, où son président, s'étant brouillé avec celui du Gouvernement du Tyrol, quitta brusquement Insbruck pour s'en retourner à Vienne, laissant Zinzendorf continuer seul son voyage d'étude en Suisse.<sup>49</sup> Comme d'habitude il va examiner les institutions et les industries, mais il n'y a là rien à glaner pour nous. En revanche il a profité de son double voisinage avec ROUSSEAU et VOLTAIRE pour rendre visite à l'un et à l'autre ; il semble s'être mieux entendu avec l'ermite de Moiters-Travers qu'avec le grand seigneur de Ferney.

### a) *Visite chez Jean-Jacques Rousseau.*

Comme il l'a écrit lui-même, ROUSSEAU était littéralement assiégé par les visiteurs à Motiers-Travers.<sup>50</sup> Il y a reçu presque autant de visites qu'à l'Ermitage ou à Montmorency. Dans ces deux endroits il recevait surtout la visite de ceux avec qui il était en relations littéraires et spirituelles, tandis qu'à Motiers c'était la foule des curieux qui l'emportait. En traversant la Suisse les voyageurs allaient voir le fameux J. J. Rousseau comme on va voir un monument célèbre...

Le comte de Zinzendorf, homme de cour, se conforma à l'usage régnant, puisque de sa part c'était plus le geste de l'homme du monde que l'intérêt intellectuel. Sa visite chez Rousseau<sup>51</sup> n'a pas été un événement pour lui. Zinzendorf était incapable de s'enthousiasmer, aussi cette visite n'a-t-elle provoqué chez lui aucune émotion spontanée. Il décrit minutieusement la contrée, les environs de Brot, les montagnes qui entourent la ville, puis le petit restaurant où il rencontra Rousseau, sans nous dire com-

<sup>49</sup> Cf. notre étude p. 16.

<sup>50</sup> Rousseau, Confessions, livre 12, 1764.

<sup>51</sup> Le 7 septembre 1764.



ment il a trouvé l'homme lui-même. „Motiers est fameux parce que Rousseau y demeure régulièrement depuis deux ans“.<sup>52</sup> Et c'est tout ce qu'il dit sur l'importance de Rousseau. Quelques années après, dans ses *Confessions*, sa visite chez Rousseau n'était plus qu'un vague souvenir. Il se rappela seulement qu'il avait été chez lui et que Rousseau parla beaucoup: „...Cet homme sensible et intéressant à tous égards me fit beaucoup promener, dîna avec moi, causa beaucoup...“<sup>53</sup> et pourtant il avait marqué jadis chaque parole de Rousseau. Ainsi que nous le verrons il a noté avec la plus grande précision tous les petits détails relatifs à cette visite. Il nous donne aussi une description détaillée de son voyage,<sup>54</sup> de la situation du village de Brot, puis il nous raconte comment il a rencontré Rousseau par hasard:

...Parti de Neufchâtel à 5<sup>h</sup> et 1/2 du matin dans un char-a-banc attelé de deux chevaux. Une bonne chaussée par un pays singulier, de long d'un grand coteau de vignobles à Nord-Ouest et le lac de l'autre côté. Peseux, Corcelle un bois, Rochefort, le Roc coupé, un chemin taillé par des rochers, ou de l'autre côté au Sud-Est, il y a un précipice profonde, dans lequel coule la Reuse.<sup>55</sup> Brot dessus, petit village au bas d'une montagne. Mon voiturier me signifia qu'il vouloit ici donner de l'avoine à ses chevaux. J'y consentois et montois, je vis en haut en joli portrait d. [sic!] M. Sandeau<sup>56</sup> fille de la cabaretière toute jolies. Par un singulier hasard, je mis la tête dehors la fenêtre et aperçus un gros homme, que je demandois si M. Rousseau étoit à Motiers. Cet homme ne me répondit pas, mais me fit entendre par des signes, qu'il étoit dans l'endroit même. Je descendis, il ne peut m'indiquer bien l'endroit, mais il me dit de demander à la Cabaretière. Je ne fis pas, mais j'entrois dans le vestibule, j'y aperçus un homme et une femme

<sup>52</sup> T. 9 (8 septembre 1764).

<sup>53</sup> T. 62, *Confessions* (1801—1804).

<sup>54</sup> T. 9 (7 septembre 1764).

<sup>55</sup> Recte: Reuss.

<sup>56</sup> Recte: Sandoz, Cf. Rousseau: *Confessions* II, livre 12.

assis devant un feu de cheminée, que je n'avois pas aperçus auparavant, je commençois à soupçonner que ce pouvoit être M. Rousseau et M<sup>lle</sup> Le Vasseur, sa Gouvernante.<sup>57</sup> Je tirois une lettre de M. Petit pierre<sup>58</sup> de la poche et je visitois premièrement la chambre pour voir s'il n'y avoit personne d'autre dans la maison. Ne voyant personne, je rendis la lettre à cet homme noireau aux yeux vifs et affables, en lui disant. Cette lettre ne seroit elle par hasard à votre adresse? Oui, monsieur, me dit il, et apres l'avoir lus, il vouloit se lever et me fit de grand complimens. Je ne souffris que d'accepter la place de M<sup>lle</sup> Le Vasseur, à côté de M. Rousseau. Il me fit quelques excuses de ce que je le trouvois dans son négligé.

Depuis qu'il étoit à Motiers-Travers Rousseau s'habillait en Arménien.<sup>59</sup> C'est à Montmorency qu'il s'étoit fait faire un costume arménien, car il se sentait très à l'aise dans des vêtements larges et commodes. La réprobation générale l'avait obligé de renoncer à ce costume à Montmorency, mais à Motiers il pouvait tranquillement porter son cafetan, son bonnet fourré et sa large ceinture: „Il étoit en Caffetan, des bas blancs et des souliers“. Rousseau invita le comte de Zinzendorf pourvu qu'il fût disposé à marcher sur un très mauvais pavage jusqu'à sa maison du Champ-du-Moulin.<sup>60</sup>

Rousseau me demanda si je m'arretois quelques momens, et s'offrit de me mener à sa maison à condition que je fusse accoutumé de marcher au travers des

<sup>57</sup> Thérèse Levasseur (1721—1801) qui suivit Rousseau dans l'exil de son propre gré, fut la femme la plus longtemps aimée par Rousseau. Elle étoit sa femme de charge, son infirmière et figure comme „veuve de J. J. Rousseau“ sur les registres de l'état civil de la mairie de Plessis-Belville. 23 juin 1801.

<sup>58</sup> Irlandais, pasteur protestant à Neufechtél.

<sup>59</sup> Cf. Rousseau: Confessions, livre 12.

<sup>60</sup> Champ-du-Moulin: petit hameau, situé immédiatement au dessus du village de Brot. C'étoit là cependant un des „coins“ de prédilection de Rousseau. Il aimait cette retraite à la fois riante et sauvage, espèce d'oasis au milieu des bois et des rochers. La tradition a laissé le titre de maison de Rousseau à l'un des plus pauvres chalets de ce hameau.

pierres. J' acceptois la partie et résolu de diner la, il fut assez poli pour m'accompagner dans sa chambre, lorsque je déjeunois et de me verser le Thé. Nous nous mimes en marche par le même grand chemin que j'avois fait.

Aussitôt Rousseau demande des renseignements à Zinzendorf, délégué de Vienne, sur le baron de SAUTTERSHEIM,<sup>61</sup> Rousseau n'a de sa vie conçu d'amitié sincère que pour ce jeune Hongrois qui venait chez lui à Motiers-Travers „pour former sa jeunesse à la vertu“.<sup>62</sup> Cette amitié se noua en 1763, mais après un court séjour Sauttersheim quitta Motiers et Rousseau perdit entièrement sa trace. C'est pour cela qu'il profite de l'occasion pour s'enquérir de son ami auprès de Zinzendorf et voudrait même que ce dernier fasse parvenir au jeune baron les 10 louis que celui-ci ne voulait pas accepter de lui.<sup>63</sup>

<sup>61</sup> Ignace Sauttermeister de Sauttersheim (1738—1767), fils du maire de Bude; ses rapports avec Rousseau sont connus par les *Confessions* de Rousseau (II livre 12, 1764) et les lettres qu'il a échangées avec Rousseau. Cf. Louis Rácz: *Rousseau és Sauttersheim*. Budapest, M. T. Akadémia 1913; puis du même auteur: *Rousseau élete és művei* [Vie et oeuvres de R.], Budapest 1929, vol. II, p. 107—111.

<sup>62</sup> Cf. Rousseau, *Confessions*, livre 12, 1764.

<sup>63</sup> Lettre écrite par Rousseau du 20 mai 1764 à Sauttersheim à Paris: „... Vous me paraissez être dans le besoin, je ne suis pas non plus trop à mon aise. Cependant, si vos besoins sont pressant, et que les dix louis que vous n'acceptâtes pas l'année dernière puissent y porter quelque remède, parlez-moi clairement. Si je connoissois mieux votre état, je vous préviendrois; mais je voudrois vous soulager, non vous oeffnser...“ La réponse de Sauttersheim de Paris du 25 mai 1764: „... Cistas illas, que in tuo sunt deposito, vir amantissime! ... o si liceret residuos vitae meae dies tecum finire! quamquam in summa sim constitutos egestate, qualiter tamen possem acceptare oblatos illos 10 nummos aureos, dum neque de tempore, neque de modo restitutionis certus esse possim? Non, Vir dilectissime! grates tamquam pro acceptis tibi refero summas; confer beneficia magis merentibus, dum eorum me digniorem credideris, dona me amicitia tua, redde mihi fiduciam, huius tantum cor meum est avidum...“ Puis Rousseau s'adresse de nouveau à Sauttersheim le 12 juin 1764: „Je suis honteux d'avoir tardé si longtemps, monsieur, à vous répondre... mais je mérite quelque indulgence pour pouvoir vous dire quelque chose de positif sur les 10 louis, dont vous craignez de vous prévaloir de peur de n'être pas en état de me les rendre. Mais soyez bien tranquille sur cet article, puisque ma

Il me pria de lui procurer de nouvelles sur un M. de Sauttern de Bude qu'il avoit bien connu et trouvé un homme qui convenoit de ses fautes, mais qui cependant lui avoit dit plusieurs faussetés. L'autre n'avoit pas voulu recevoir 10 Louis qu'il lui offrit et dont il paroissoit avoir besoin, il voudroit encore les lui envoyer.

Après son départ de Suisse, Zinzendorf a essayé de procurer à Rousseau les renseignements demandés et il écrit à celui-ci le 11 octobre 1764 de Genève:

... J'espérais Monsieur, que Votre désir d'avoir des nouvelles du Hongrois dont vous m'avez parlé, me procurerait la satisfaction de conserver quelque espèce de relation avec vous, et de me dédommager par là du trop peu de temps que j'ai eu la bonheur de passer auprès de vous. Je suis fâché que mon espérance ait été vaine. Si cependant vous aviez quelque envie d'avoir des éclaircissements sur ce sujet, quelque ligne de votre part me parviendront très-sûrement ou par l'adresse que je vous ai donnée, ou par le canal du prince Louis de Wirtemberg...<sup>64</sup>

Rousseau répondait le 20 octobre 1764:

... Tout ce que je me rappelle à ce sujet c'est que l'homme en question s'appelle M. de Sauttersheim, fils d'un bourgmestre de Bude et qu'il a été employé durant deux ans dans une des chambres dont sont composés à Vienne les différens conseils de la reine. C'est un homme d'environ trente ans, d'une bonne taille, ayant assez d'embonpoint pour son âge, brun, portant ses cheveux, d'un visage assez agréable, ne manquant

plus constante maxime, quand je prête (ce qui, vu ma situation, m'arrive rarement), est de ne compter jamais sur la restitution, et même de ne la pas exiger. Ce qui retarde à cet égard l'exécution de ma promesse, est un événement malheureux qui ne me laisse pas disposer dans le moment d'un argent qui m'appartient. Sitôt que je le pourai, je n'oublierai..." Les trois lettres font partie de l'étude de M. Louis Rác. (*Rousseau et Sauttersheim*... op. cit.)

<sup>64</sup> J. J. Rousseau, *ses amis et ses ennemis*. Correspondance publié par Streckeisen-Moultou. Paris, 1865, t. II. p. 223. — Louis Rác, op. cit. p. 35.

pas d'esprit. Je ne sais de lui que des choses honnêtes et qui ne sont point d'un aventurier.<sup>65</sup>

Puis Zinzendorf écrit encore une fois là-dessus à Rousseau, de Nîmes, le 30 octobre 1764:

... J'ai écrit à M. Laugier à Vienne, au sujet de M. de Sauttersheim; comme c'est un homme qui vous honore beaucoup, je suis convaincu qu'il fera l'impossible pour vous procurer des éclaircissements sur le compte de ce Hongrois. Je vous en informerai dès qu'il m'écrira...<sup>66</sup>

Malgré tout cela Rousseau ne put apprendre rien de précis par le comte de Zinzendorf sur SAUTTERSHEIM, qui d'ailleurs lui-même informa entre temps de son sort Rousseau; il lui donna de ses nouvelles de Besançon le 17 octobre de la même année et le fit de temps en temps de Strasbourg, puis de Paris jusqu'au 15 août 1766. Ce fut le libraire LALIAUD (éditeur parisien de Rousseau) qui informa Rousseau de la mort de son ami<sup>67</sup> avec une année entière de retard. La réponse de Rousseau datée de Bourgoin (19 décembre 1768) témoigne de sa grande douleur.

... Je sens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion qu'aucun de mes autres malheurs... le ciel l'a retiré du milieu des hommes où il étoit étranger, mais pourquoi m'y a-t-il laissé?

En suivant les notes de Zinzendorf sur sa visite à Rousseau nous apprenons que celui-ci demande à Zinzendorf de lui parler de son oncle, Nicolas-Louis de Zinzendorf, fondateur de la secte de Herrnhut<sup>68</sup> dont notre mémorialiste fut un partisan fervent. C'est avec plaisir que Charles de Zinzendorf parle des frères Moraves à Rous-

<sup>65</sup> Ibid. p. 36.

<sup>66</sup> *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Corresp. publ. par Streckeisen-Moultou. Paris, 1865, vol. II, p. 224—225.

<sup>67</sup> Au mois du décembre 1768.

<sup>68</sup> Nicolas-Louis comte de Zinzendorf (1700—1760). Cf. Bovet: *Le comte de Zinzendorf*. Paris, 1865.

seau; il réussit à convaincre celui-ci que son jugement était erroné:

Il me demanda si j'étois parent du célèbre C<sup>te</sup> Zinzendorf cela me donna lieu a lui donner une petite idée des Moraves dont il fut content et convint qu'il avoit eu tort de les confondre dans ces écrits avec des fous. Insensiblement nous arrivâmes a un assez mauvais chemin qui nous conduisit dans le vallon arrosé par la Reuse, situé dans un endroit appelé le Champ-du-Moulin bordé par des belles montagnes, couverts de beaux bois.<sup>69</sup> Au coin vers l'ouest le Creux-du-Vent un singulier rocher,<sup>70</sup> excavé dont il sort un Vent qui jette le chapeau en haut. Il ne fus pas content de mon insensibilité stoïque, je devois être en extase a l'aspect de cette contrée. Pres de la maison il y a une poudrière, ou je regardois toute la manipulation de la poudre a canon. M. Rousseau me parla tant de la pauvreté de ses gens que je leur donnai l'aumône. Il me conduisit dans sa chambre, je vis celle de la Gouvernante. Nous parlâmes de la *nouvelle Eloïse*<sup>71</sup> dont il m'avoua que c'étoit son histoire.

Rousseau fit d'autre part une déclaration à peu près semblable à BERNARDIN de SAINT-PIERRE en lui disant que Saint-Preux n'était pas comme lui, mais qu'il aurait aimé l'être. Rousseau a attribué à Saint-Preux toutes les vertus qu'il aurait voulu trouver en soi-même: un jeune homme de volonté faible, mais aimable, enthousiaste et obéissant dont les actions sont dirigées par le coeur et ses désirs et qu'aucun devoir ne pourrait soumettre.<sup>72</sup>

Rousseau parle ensuite à Zinzendorf du prince de Wurtemberg<sup>73</sup> qui vit en simple rentier à Chablière près

<sup>69</sup> Cf. notre étude p. 22, note 60.

<sup>70</sup> Endroit du Jura, un rocher énorme, avec un précipice de 300 m. sur le côté à l'Est.

<sup>71</sup> T. 8 (8 avril 1763): „Je lus le I. Tome de la *Nouvelle Héloïse* que la Princesse Kinsky m'a prêté hier . . . Je ne puis pas dire mon sentiment sur ce livre avant que je l'ai fini. Il est sans doute plus dangereux que ces jolies Contes moraux. C'est le style facile et charmant.“ (Zinzendorf n'en parlera plus désormais.)

<sup>72</sup> Louis Rácz: *Rousseau* . . ., Budapest, 1929 t. II. p. 20.

<sup>73</sup> Louis-Eugène, prince de Wurtemberg.

de Lausanne, dans le voisinage de Rousseau, pour pouvoir élever ses enfants dans l'esprit de Rousseau, conformément à ses instructions...

Nous possédons une lettre du prince de Wurtemberg qui écrivait ainsi à Rousseau, le 19 novembre 1763, en témoignage de sa grande admiration:

...vous me permettez de vous dire que je m'estime heureux d'être devenu père dans le siècle où vous vivez... et que je voudrais vous devoir ma propre éducation comme je vous devrai un jour celle de ma fille...<sup>74</sup>

Et Zinzendorf note: „Nous parlames du prince Louis et plusieurs autres qui font élever des enfans à sa façon“. Rousseau se plaint amèrement de VOLTAIRE „qu'il dit être la cause de son expulsion“. En 1762 quand Rousseau doit quitter Yverdon, à la suite des intrigues du Conseil de Genève, il s'empresse d'écrire de la prochaine station de son exil, de Motiers, à son ami et défenseur acharné, Paul MOULTOU:<sup>75</sup>

Je suis ici depuis hier et j'y prend haleine, jusqu'à ce qu'il plaise à MM. de Voltaire et Tronchin de m'y poursuivre et m'en faire chasser, ce que je ne doute pas qui n'arrive bientôt.<sup>76</sup>

Rappelons encore que sa haine vis-à-vis de VOLTAIRE se fait également jour dans sa fameuse lettre à la maréchale de LUXEMBOURG<sup>77</sup> du 21 juillet 1762:

...c'est le polichinelle Voltaire et le compère Tronchin qui, tout doucement et derrière la toile,

<sup>74</sup> Streckeisen-Moultou: op. cit. Correspondance de Rousseau avec le prince de Wurtemberg.

<sup>75</sup> Paul Moulou (1725—1785) est connu par ses liaisons avec Voltaire et surtout avec Rousseau dont il fut toujours un ardent défenseur et qui le fit dépositaire de la plupart de ses manuscrits. Il n'a laissé lui-même que des ouvrages demeurés inédits, parmi lesquels on pourrait citer comme le plus important, une Étude sur les trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne.

<sup>76</sup> *Oeuvres compl. Correspondance de Rousseau*, Francfort 1856.

<sup>77</sup> Ibid. Cf. notre étude p. 52, note 157.

ont mis en jeu toutes les autres marionettes de Genève et de Berne, celles de Paris sont menées aussi, mais plus adroitement encore par un autre arlequin que vous connaissez bien. Reste à savoir s'il y a aussi des marionettes à Berlin".

Rousseau enfin pria plusieurs fois Zinzendorf de ne pas le faire parler de VOLTAIRE, ajoutant que „Voltaire toléroît tout excepté de croire en Dieu“. Puis Rousseau cesse de parler de Voltaire et s'intéresse à la vie de Zinzendorf. Et il est intéressant de noter que Rousseau, qui attaquait les dogmes de la religion catholique et se déclarait hautement protestant, ait dit à Zinzendorf à propos de la conversion de celui-ci que „la Religion Catholique étoit plus conséquente“. Puis Rousseau reprend le fil de ses propres idées et bien que seulement deux ans auparavant il ait attaqué dans sa *Profession de foi du vicaire Savoyard* les thèses d'HELVÉTIUS, développées dans l'ouvrage *De l'Esprit* (1758) et ait protesté contre la déclaration d'Helvétius qui dit que les gens deviennent sociables dans le seul but de satisfaire leurs besoins matériels, toutefois déjà en 1764, après avoir essuyé bien des offenses et souffert de l'ingratitude de bien des gens, Rousseau se déclare prêt à accepter le principe d'HELVÉTIUS suivant lequel chacun contribue au bien public seulement dans la mesure de ses propres intérêts. Comme suite à cette déclaration Zinzendorf note dans son Journal:

Il me dit qu'il sentoît dans son coeur le besoin de l'amitié, mais qu'il étoit prêt de croire avec Helvétius que s'étoit un besoin des sens qui la produisit, il me demanda si je n'étois pas revenu de ces belles chimères. Il dit que c'étoit parce qu'il prêchoit au genre humain de se rendre aussi heureux qu'on pouvoit l'être qu'on le haïssoit, qu'on payoit ainsi son tendre amour pour ses frères.

Zinzendorf note en outre que Rousseau lui a parlé aussi du pasteur protestant de Motiers M. de MONTMOLLIN,



qui à ce moment encore (automne 1764) montrait beaucoup de bonne volonté envers l'exilé et n'allait en devenir l'adversaire que quelques mois plus tard, après la publication des *Lettres de la Montagne*.<sup>78</sup> Zinzendorf n'en retient que le simple fait: „Rousseau me parla de son pasteur M. de Montmoulin“.

Le temps passe vite et il est déjà temps de retourner à Brot. Ils retournent par des chemins détournés et „bien sauvages“. Rousseau qui marche des heures entières tous les jours et fait des excursions fatigantes dans les montagnes reconnaît que Zinzendorf est un très bon marcheur. „M. Rousseau fut contant de moi quant a cet article“. Chemin faisant Rousseau parla au comte de Zinzendorf de la situation économique de la France. Rousseau dit que les gens étant tous égaux à la naissance, la distribution des biens devrait se conformer à cet état de choses. Rousseau, en professant les idées communistes, parle au comte sur un ton résigné des finances de la France en l'assurant

qu'il n'y auroit point de changement, qu'on laisseroit plutôt périr l'État. Il m'expliqua comment c'étoit l'intérêt des riches de s'opposer au partage des Communes. En causant toujours nous arrivâmes a Brot, ou nous fîmes un tres bon diner, apres lequel vint un Officier françois de Besançon avec la Croix de S.-Louis, qui avoit attendu plusieurs heures pour voir M. Rousseau. Il lui déroula un grand compliment comme quoi la lecture des ouvrages de Rousseau l'avoit rendu meilleur. Lui parla toujours sur ce terme. Lui demanda ensuite pourquoi il n'avoit pas écrit contre cet abus que les Evêques aient plus d'une Abbaye. M. Rousseau repondit que la lecture faisoit en général peu de bien, a moins qu'il ne fit avec beaucoup de choix et de modération, il lui dit, Vous voyez la l'homme, je suis fâché que je ne puisse Vous présenter quelque chose de plus. Je ne suis qu'un bon homme, c'est la son dicton favori.

<sup>78</sup> Montmoulin aurait voulu éloigner Rousseau de la réunion des fidèles, il lui interdit le sacrement de l'eucharistie. Toutefois les partisans de Rousseau déclarèrent dans le consistoire qu'il était digne de recevoir le sacrement, sur quoi Montmoulin essaya de nuire à Rousseau en se servant de sa chaire.

Après cette curieuse visite ils se promenèrent de nouveau, puis ils trouvèrent un plaisir enfantin à jeter des pierres dans la Reuss:

Nous nous occupâmes à ramasser des pierres et les jeter dans un grand précipice dans la Reuse pour observer leurs bonds. Beaucoup de personne de la foire de Motiers nous virent dans cette occupation... Après avoir joué ainsi quelque tems comme des Enfants, nous retournâmes à Brot, d'où M. R. sortit bientôt avec sa Gouvernante pour aller coucher au Champ-du-Moulin. Je l'accompagnais encore un peu, ensuite regagnais mon Char-a-banc, pris congé de M<sup>lle</sup> Sandeau et continuoïis mon chemin par la Clusette, d'où on descend à Noiraigues-Travers... J'ai remarqué qu'il depend beaucoup de M<sup>lle</sup> Vasseur, si on est reçu chez M. Rousseau. Elle s'opposa à l'introduction de l'Officier françois... La Gouvernante de M. Rousseau est une grande bavarde...

Zinzendorf nous relate encore les observations de Rousseau sur l'oeuvre, alors très populaire en France, de RICHARDSON, *L'histoire de Charles Grandisson*. Rousseau, tout en reconnaissant que Richardson voulait nous donner le modèle parfait des vertus en la personne de sir Charles, souligne que le caractère du héros n'est pas bien tracé et est en contradiction avec la vie réelle:

Rousseau me parla encore de *Grandisson* et remarqua très justement que c'étoit une peinture absolument fausse que celle du caractère de Sir Charles. Que la perfection moral ne pouvoit pas consister avec l'attribut d'être parfaitement aimable, et que l'on ne sauroit être parfaitement vertueux et couru par les femmes.

Finalement Zinzendorf nous dit que Rousseau lui a montré des dessins et le conte qui dessinait dès son enfance<sup>79</sup> lui donne volontiers quelques conseils.

<sup>79</sup> T. 1 (16 février 1753): „J'ai commencé le premier dessein de Robinson Crousoe.“ Ibid. (24 février): „J'ai fini le prem. dessin de R. Cr. et recommencé le second.“ Ibid. (4 janvier 1754): „J'ai dessiné deux Estampes du IV. Tome du Sp. de la N.“ [*Spectacle de la Nature.*] Cf. notre étude p. 11, note 21.

Il me montra le dessein qu'il avoit fait au crayon de la vue du Champ-du-Moulin etc. Je lui indiquois un peu comment il devoit dessiner les arbres...

Zinzendorf par sa timidité et gaucherie naturelle gagna la sympathie de Rousseau qui détestait les cérémonies et les manières du monde:

Il me dit, que mon manque de suffisance lui avoit beaucoup plu, que l'air, embarrassé étoit une recommandation auprès de lui, mais qu'il auroit voulu que je n'eusse point eu d'adresse pour avoir le plaisir de voir comment je m'y serois pris pour l'acoster...

\*

C'est ici que nous devons parler des séjours du comte de Zinzendorf dans les différentes villes de Suisse. Les personnes dont il a fait la connaissance dans ce pays, tout en ne retenant de celles-ci la plupart du temps que les noms, sont importantes surtout du point de vue de la biographie de Rousseau.

A propos de son séjour de huit jours à Zurich, voici les personnages dont il nous entretient: le poète Salomon GESSNER, ami de Rousseau, John Jacob BODMER, le peintre FUESSLI,<sup>80</sup> puis le fameux paysan de Wertschweil, KLYIOGG<sup>81</sup> dont il nous raconte qu'il a compris son dialecte.<sup>82</sup>

<sup>80</sup> C'était une famille d'artistes célèbres d'origine zuricoise, qui a fourni plusieurs peintres à la fois: Jean-Gaspar, portraitiste (1706—1782), Jean-Rodolphe, miniaturiste (1709—1793), Jean-Rodolphe, peintre et dessinateur (1737—1806).

<sup>81</sup> C'est de ce paysan des environs de Zurich qu'Ulsteri (pasteur de Zurich, 1741—1789) entretient Rousseau. Ce paysan est à la fois un homme sage et un bon cultivateur qui cherche à améliorer le rendement de ses terres surtout en maintenant une morale sévère dans sa famille et en dirigeant bien l'activité des membres de celle-ci. Ulsteri adresse à Rousseau la traduction en français de l'oeuvre de Hirzel sur Klyiogg. *Le Socrate rustique*, ce dont Rousseau remercie par sa lettre du 2 novembre 1761. Cf. L. Râcz: *Rousseau*... op. cit. T. II, p. 105—106.

<sup>82</sup> T. 62, *Confessions*: "... j'eusse de la peine à comprendre le jargon Zuricois du celebre paysan de Wertschweil, nommé Klyiogg".

Zinzendorf nous parle plus longuement de sa visite au pasteur protestant de Motiers-Travers, M. de MONTMOLLIN<sup>83</sup> avec qui il s'entretient de Rousseau. C'est de lui que Zinzendorf apprend comment Milord Maréchal<sup>84</sup> accorda un refuge à Rousseau jusqu'à l'arrivée de l'autorisation du roi Frédéric II, permettant à l'exilé de s'établir à Motiers qui relevait de lui. C'est encore du pasteur Montmollin qu'il a appris que le roi a offert même une pension à Rousseau par l'intermédiaire de Milord Maréchal; puis le pasteur parle du baron de SAUTTERN,<sup>85</sup> des revenus de Rousseau<sup>86</sup> etc.

En quittant Motiers, pour partir dans la direction de Bouveresse, il passe près de la „Vacherie“ du Colonel PURY<sup>87</sup> voisin de Rousseau. Dans le petit garçon du Colonel, Zinzendorf voit „un petit Emile“, ce qui prouve que non seulement il connaissait l'*Emile*, mais l'approuvait également.

Je vis un petit Emile dans le second fils du colonel Puri, nommé Alexandre, âgé de 2 ans. Sans aucune ligature il est habillé en mousse, la poitrine toujours ouverte et cette éducation nuit si peu à la figure qu'elle l'embellit plutôt...

<sup>83</sup> T. 9 (8 septembre 1764).

<sup>84</sup> Georg Keith, Gouverneur de Lausanne (1685—1778) est mentionné en général comme Milord-Maréchal. C'est à lui que s'adresse Rousseau au mois de juillet 1762, pour demander l'autorisation de s'établir à Motiers, situé dans la principauté de Neuchâtel relevant de Frédéric II: „Milord, un pauvre auteur proscrit de France, de sa patrie, du canton du Bern pour avoir dit ce qu'il pensait être utile et bon, vient chercher un asile dans les états du roi... ordonnez de mon sort, je suis soumis à vos ordres, mais si vous m'ordonnez aussi de partir, dans l'état, où je suis, obéir m'est impossible, et je ne saurois plus où fuir.“ (*Oeuvres compl. Corresp. de Rousseau*. Francfort, 1856.) Lord Keith se révéla de suite le protecteur de Rousseau.

<sup>85</sup> Sautterheim, dit, dans le pays de Motiers, le baron Sauttern.

<sup>86</sup> T. 9 (8 sept. 1764): „Il me dit que tous les Revenus de Rousseau montent à quelque 100 livres, il a des fons assurés à Lion et en rentes viagères,..."

<sup>87</sup> Abraham de Pury, colonel (1724—1804), nommé conseiller d'État en 1765. Cf. Rousseau: *Confessions*, livre 12, 1762.

Il passe 5 jours à Lausanne avec le prince Louis de Wurtemberg dont il parle avec enthousiasme dans sa lettre à Rousseau le 11 octobre 1764:

Je me souviens de vous avoir dit quelques mots au sujet du prince de Wurtemberg dans votre maison du Champ-du-Moulin, fondé sur mon peu de connaissance de son caractère. Je les revoque pleinement. Trois jours que j'ai passés presque entièrement avec lui, à La Chablière près de Lausanne m'ont donné de ce prince une toute autre idée que je n'en avais auparavant. Je l'ai quitté, pénétré de respect pour lui, et ne désirant autre chose que de le voir, pour l'honneur de la vertu, persévérer dans son attachement à ces grands principes de morale, devenus quasi ridicule dans un siècle aussi corrompu. Il a daigné me demander mon amitié et m'a donné la sienne. J'ai été enchanté d'être témoin du soin qu'il donne à l'éducation de ses enfants.<sup>88</sup>

C'est encore à Lausanne qu'il fait la connaissance de M<sup>me</sup> d'AUBONNE, grande admiratrice de Rousseau<sup>89</sup> et de TISSOT, célèbre médecin de celui-ci<sup>90</sup> en la société desquels le temps passe vite et agréablement.

Zinzendorf passe à peu près 15 jours à Genève. C'est ici qu'il est dans le petit cercle d'amis intimes de Rousseau dont il nous mentionne seulement le philosophe ABAUZIT<sup>91</sup> et MOULTOU.<sup>92</sup> A Genève il est présenté en outre au procureur général Boissier TRONCHIN et au conseiller TRONCHIN;<sup>93</sup>

<sup>88</sup> Streckeisen-Moultou . . . op. cit. p. 223.

<sup>89</sup> Ibid.: „ . . . J'ai trouvé à Lausanne dans M<sup>me</sup> d'Aubonne une femme fort aimable et qui est beaucoup de vos amis.“

<sup>90</sup> Simon-André Tissot, médecin suisse (1728—1797). Il pratiqua à Lausanne, puis enseigna 3 ans à l'université de Pavie et retourna à Lausanne.

<sup>91</sup> Firmin Abauzit, savant philosophe et théologien français (1679—1767). Après la révocation de l'Edit de Nantes il s'était réfugié à Genève. Ses Oeuvres posthumes même dans le texte non expurgé, publié par l'historien genevois Béranger, ne nous donnent que les miettes de son talent.

<sup>92</sup> Cf. notre étude p. 27, note 75.

<sup>93</sup> François Tronchin, conseiller d'État de Genève, l'ennemi de Rousseau. Théodor Tronchin, médecin (1709—1781) Cf. p. 27.

il y rencontre aussi le peintre LIOTARD<sup>94</sup> et PERDRIAU, pasteur protestant de la ville. Il est naturel que dans un pareil milieu, la conversation tourne toujours autour de Rousseau, ce dont témoignent d'ailleurs les notes de Zinzendorf.

...j'allois chez Abauzit, un vieillard réfugié du Languedoc, de 85 ans. Il est fort savant, me parla de Rousseau avec égard et me montra le dernier mauvais ouvrage de Voltaire, intitulé: *Dictionnaire raisonné portatif* ...<sup>95</sup>

...après dîner j'allois chez Abauzit qui me porta un petit livret de Rousseau que je connoissois pas encore sur *l'imitation Théâtrale*... Abauzit me conduisit à la maison de M. le Conseiller Tronchin, je...y fus très content avec Liotard et le Capitaine Pedriaux. On conta de Rousseau que les Corses lui avoient envoyé demander des loix et qu'il avoit répondu que la tâche étoit trop fort pour ses forces, mais non pour son zèle...<sup>96</sup>

Dans sa lettre du 30 octobre 1764,<sup>96a</sup> écrite de Nîmes à Rousseau, Zinzendorf parle de Moultoù, l'ami le plus fidèle

<sup>94</sup> Jean-Étienne Liotard (1702—1790), peintre et graveur suisse, ami de Voltaire.

<sup>95</sup> T. 9 (2 octobre 1764).

<sup>96</sup> Ibid. (10 octobre) Cf. Lettre de Rousseau datant du 22 sept. 1764 à Paoli. Cf. encore L. Rácz: Rousseau ... op. cit. T. II, p. 135—137. Zinzendorf ne manque pas de relever dans ses deux lettres ce qu'il a entendu sur Rousseau par rapport aux Corses: „... S'il étoit permis de vous faire des questions indiscrettes, je vous demanderais s'il est vrai comme on le dit ici que les Corses vous ont fait demander des lois...“ (Genève le 11 oct. 1764). „Si j'étais avec vous, je vous demanderais quelques détails sur la propositions des Corses: c'est une événement qui ne peut que vous faire plaisir, mais qui vous donnera bien de la peine. Leur choix fait honneur au discernement de M. Paoli dont je ne connais pas le caractère. Il faut qu'il désire bien sincèrement la liberté de ses citoyens et qu'il n'ait aucune velleité de la limiter pour son avantage à lui, puisqu'il vous demande des lois pour eux.“ (Nîmes le 30 oct. 1764). Dans sa réponse à la première lettre du comte, Rousseau se réfère en des termes modestes à l'honneur que lui ont fait les Corses: „... Les Corses, par leurs valeur, ayant acquis l'indépendance, osent aspirer encore à la liberté. Pour l'établir, ils s'adressent au seul ami qu'ils lui connoissent. Puisse-t-il justifier l'honneur de leur choix!“ (Môtiers le 20 oct. 1764).

<sup>96a</sup> Cf. notre étude p. 6, note 4.

du philosophe, à propos des déclarations qu'il lui a faites sur l'amitié lors de sa visite:

J'ai vu à Genève M. Moulton qui vous est bien attaché; c'est un âme sensible et digne d'avoir des amis. Vous voyez, monsieur, que malgré vos réflexions du Champ-du-Moulin, j'en suis encore à cette belle chimère, je crois à l'amitié et vous y croyez aussi, nonobstant tout ce que vous m'insinuates alors pour me prouver le contraire.

Rousseau n'a écrit qu'une seule fois à Zinzendorf. Dans cette lettre, après avoir donné des précisions sur la personne de SAUTTERSHEIM, Rousseau répond brièvement à la lettre du comte, puis il se souvient „de la journée agréable“ qu'ils ont passée ensemble, désirant „d'en avoir encore de pareilles“. Zinzendorf est tout heureux en lisant ces passages dont les termes ne sont peut-être que conventionnels et commence sa deuxième lettre à Rousseau par les mots: „Il est flatteur de se voir dire des choses agréables par quelqu'un qui a pris pour devise: Vitam impendere vero!“<sup>97</sup>

Malgré tout cela nous devons constater que tout en l'orientant fortement vers Rousseau, même son séjour de Suisse n'exerce pas sur lui une grande influence. Trois ans plus tard les opinions exprimées à Paris sur Rousseau dans les salons, aussi bien que dans les réunions, le laisseront tout aussi indifférent que celles qui se rapportaient à MARMONTEL à l'occasion de la publication de *Bélisaire* qui occupait tout Paris.

Zinzendorf vit à Paris au moment où l'affaire de Rousseau et de HUME occupe l'Angleterre aussi bien que la France. Les deux adversaires, Rousseau et Hume envoient à Paris sous forme de lettre leurs accusations et leur défense pour rendre ainsi publique chaque phase de leur querelle. Les amis des deux adversaires font circuler

<sup>97</sup> Devise de Rousseau, tirée de Juvénal (Satires, IV, 91): donner sa vie à la vérité.

ces lettres. Zinzendorf fréquente à ce moment chez les adversaires de Rousseau, aussi bien que chez ses partisans dont le nombre est déjà minime. Il se rend aux réunions du baron d'HOLBACH, fréquente le salon de M<sup>me</sup> de BOUFFLERS,<sup>98</sup> et les soirées du prince de CONTI. Toutefois il ne note pas dans son *Journal* d'avoir seulement entendu parler de J. J. Rousseau. Le comte de Zinzendorf passe outre sur ce grand événement qui occupe pourtant tout Paris. Il ne fait que mention de deux lettres que lui a montrées le marquis de MIRABEAU.<sup>99</sup> Ces deux chefs-d'oeuvre littéraires font partie de la correspondance du marquis de Mirabeau avec Rousseau<sup>100</sup> qui vivait alors à Wooton, correspondance qui eut pour résultat que l'exilé déjà bien tourmenté quitta l'Angleterre au mois de mai 1767 et accepta la demeure villageoise, offerte par Mirabeau, à Fleury-sous-Meudon.

De ces lettres, Zinzendorf note seulement que la réponse de J. J. Rousseau à MIRABEAU a été lue chez le marquis, sans mentionner le sujet traité dans la lettre, il ajoute qu'il s'agit d'une lettre datée du 31 janvier; il traitera de la même façon l'autre lettre. Les lettres ont été lues, il était présent: il n'y revient plus.

Zinzendorf nous parlera encore de Rousseau à l'occasion de son voyage d'Angleterre où il fera la connaissance de l'ami du philosophe, DAVENPORT.<sup>101</sup>

Et bien que les notes de Zinzendorf sur Rousseau ne montrent pas que celui-ci ait exercé une bien grande influence sur le comte, quelques pages de son *Journal* pleines d'amertume et de plaintes sur sa jeunesse manquée, et

<sup>98</sup> Cf. notre étude p. 50, note 150.

<sup>99</sup> T. 12 (24 février 1767): „Diné chez Mirabeau . . . il me montra la réponse que J. J. lui a faite de Wooton le 31 janvier sur sa lettre.“ Ibid. (6 mars): „ . . . chez M. Mirabeau, il me lut sa réponse à J. J. . . .“

<sup>100</sup> J. J. Rousseau, *ses amis et ses ennemis*. Corresp. publ. par Streckeisen-Moultou, Paris, 1865.

<sup>101</sup> Propriétaire de la maison où Rousseau habitait à Wooton. Cf. T. 62, *Confessions de Zinzendorf*.



écrites peu avant sa mort, sous le titre *Rêveries d'un être solitaire*,<sup>102</sup> nous prouvent pourtant que son contact avec Rousseau laissa en lui quelques traces.

#### b) Visite chez Voltaire.

Pendant le règne de Marie-Thérèse les livres français autres que ceux touchant la religion, pouvaient à peine pénétrer par la voie légale sur le territoire de la monarchie. Les traditions morales et religieuses s'opposaient à toute attaque contre l'Eglise. Les livres du déiste et rationaliste Voltaire étaient refusés par la censure.<sup>103</sup> Toutefois la contrebande entre Vienne et l'étranger était déjà très active au milieu du siècle. On réussit à faire entrer en secret, entre autres, les oeuvres des Encyclopédistes français, ainsi que celles de Voltaire. Malgré toutes les précautions les philosophes sont représentés à Vienne par leurs oeuvres à peu près complètes.<sup>104</sup>

A son arrivée à Vienne, le comte de Zinzendorf avait lu presque tous les livres de Voltaire,<sup>105</sup> très en vogue malgré la censure, mais sans pouvoir s'élever jusqu'à son niveau. Les livres du philosophe n'avaient pas fait sur lui plus d'effet que n'en devait faire sa visite à celui-ci, à Ferney. Zinzendorf ne saisit pas l'intention cachée,

<sup>102</sup> T. 58, Supplément du Journal de Zinzendorf (Anhang zum Tagebuche, 1809—1811), p. 487—526.

<sup>103</sup> Fekete Jean de Galántha: *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne*. Tracé par un cosmopolite. 1787. Cf. dans le chapitre „Censure“ (p. 64—67): „Quoiqu'elle soit bien moins sévère que dans le tems ou Papa grand homme ne l'appelait que la Douane des péchés, il s'en faut de beaucoup qu'elle se gouverne sur de vrais principes, où plutôt elle n'en a [sic] aucun.“

<sup>104</sup> Zoltán Baranyai: op. cit. p. 62—68.

<sup>105</sup> T. 6 (27 février 1761): „Lu dans l'*hist. universelle de la Chine* par Volt.“ Ibid. (8 fevr.): „Lu le XVIII. Tome de Voltaire qui contient un *Essai sur l'hist. général*.“ Ibid. (9 avril): „Lu *Alzire* dans Voltaire et *Mérope*.“ Ibid. (10 avril): „Lu le *Siècle de Louis XIV.*“ Ibid. (14 avril): „Lu dans Voltaire du Calvinisme, Jansénisme et Quétisme.“ Ibid. (18 mai): „Lu dans Voltaire le 3 prem. chap. de la *Philosophie de Newton* ou je trouvois des choses qui me plurent etc.“

pourtant présente sous une forme quelconque dans chaque oeuvre de Voltaire, aussi ne prend-il pas position. Il marque simplement les titres de livres qu'il a lus. Toutefois il relève partout pour les désapprouver, les attaques de Voltaire contre l'Église. Le théologien dogmatique, malgré toute sa passivité, sent qu'ici il doit nettement prendre position.<sup>106</sup>

Tout en ayant lu les oeuvres de Voltaire, Zinzendorf ne rendit visite à Ferney qu'à un simple M. Voltaire<sup>107</sup> dont ROUSSEAU l'avait entretenu et de qui il avait beaucoup entendu parler à Genève. Ce n'est pas le grand philosophe qu'il cherchait à voir; et comme observateur superficiel jusqu'au bout, il a attaché une plus grande importance au vêtement de Voltaire qu'à l'homme même. Son penchant à voir seulement le dehors s'était d'ailleurs manifesté lors de sa visite chez ROUSSEAU. Quand il nous entretient de Voltaire à propos de sa visite de Ferney, il parle de tout, sauf de Voltaire lui-même.

Il décrit les choses: la situation de Ferney, le grand beau jardin etc. Zinzendorf ne se montre plus prolix que quand Voltaire se moque de la religion. C'est la seule chose qu'il ne puisse admettre. Après avoir brièvement parlé de Voltaire, Zinzendorf nous dit que celui-ci s'est retiré et l'a laissé seul avec sa nièce M<sup>me</sup> DENIS.<sup>108</sup> Dans

<sup>106</sup> Ibid. (30 mai 1761): „Lu les Remarques de Voltaire sur les pensées de Pascal . . . Voltaire tâche ici persuader partout que la Religion est contre la raison, pendant que nous croyons qu'elle n'est qu'audessus de la raison . . .“

<sup>107</sup> T. 9 (3 et 8 octobre 1764).

<sup>108</sup> Marie-Louise Mignot, nièce de Voltaire, veuve d'un commissaire ordonnateur des guerres (1710—1790). Voltaire qui l'avait dotée la recueillit chez lui quand elle perdit son mari et lui confia la direction de sa maison. — M<sup>me</sup> d'Epimay (1726—1783), épouse d'un fermier général, qui passa deux ans à Genève et était en relation intime avec les habitants des „Délices“ nous laisse un tableau fin et malicieux de M<sup>me</sup> Denis: „La nièce de Voltaire est à mourir de rire, c'est une petite grosse femme, toute ronde, d'environ 50 ans, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté, n'ayant pas d'esprit et en pareissant avoir, riant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant et tous cela

sa description de Ferney Zinzendorf attribue autant d'importance à la personne de M<sup>me</sup> DENIS qu'à celle de Voltaire. Après Voltaire M<sup>me</sup> Denis était en effet la personne la plus importante de Ferney, toutefois il nous paraît curieux de mettre au même niveau les deux personnages.

Zinzendorf consacre aussi quelques mots à M<sup>me</sup> DUPUITS,<sup>109</sup> autre curieuse personne de Ferney, en disant: „Je n'ai pas trouvé l'Enfant si sotte qu'on me l'avoit dit.“<sup>110</sup>

De Voltaire il nous dit seulement qu'il fait de courts passages dans le salon, puis qu'il se retire de nouveau dans son cabinet. Comme nous le savons Voltaire avait peur des visites des curieux. Si on lui annonçait une visite peu agréable, il se sauvait par peur de s'ennuyer, ou appelait le médecin à son secours,<sup>111</sup> prenait des médicaments pour pouvoir ensuite jouer le malade. En pareil cas, il se retire vite dans son cabinet puis revient au salon pour quelques instants et disparaît de nouveau.<sup>112</sup> C'est cette conduite que Zinzendorf nous décrit dans son *Journal*: la fuite du philosophe devant l'ennui à juste titre appréhendé . . .

La santé de Voltaire, fatiguée par les luttes continues, s'affaiblit.<sup>113</sup> Il se retire du monde autant que

sans trop de prétentions, et surtout sans choquer personne. Elle adore son oncle en tant qu'oncle et en tant qu'homme, Voltaire la chérit, s'en moque et la rêve: en un mot, cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires et un spectacle charmant pour les spectateurs.“ Cf. Lucien Perey et Gaston Maugras: *La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney (1754—1778)*. 1885.

<sup>109</sup> Marie Corneille, fille de J. F. Corneille était éduquée à Ferney par Voltaire.

<sup>110</sup> Dans sa lettre du 13 février 1763 Voltaire parle au marquis de Chauvelin de la „naïveté singulière“ de M<sup>me</sup> Dupuits.

<sup>111</sup> „Vite du Tronchin!“ Cf. Dumont-Wilden: *La vie de Ch.-J. de Ligne* . . . Paris, 1927, p. 118—125.

<sup>112</sup> Charles-Joseph de Ligne: *Neue Briefe*. Publ. et trad. par Victor v. Klarwill Wien, 1924. (Mein Besuch bei Herrn Voltaire. 1763, p. 53.) Comme les passages que nous citons sont encore inédits en français, nous avons été contraint de les rapporter dans la traduction allemande de Klarwill.

<sup>113</sup> Comme on sait, Voltaire a lutté à Ferney pour la cause des

possible et tâche d'éviter les visiteurs. Malgré cela les visiteurs se succèdent chez le patriarche jadis si hospitalier.<sup>114</sup> Tout en se retirant, Voltaire témoigne une grande amabilité de surface au comte de Zinzendorf qui déjeune chez lui à deux reprises. A ce point le *Journal* note: „...il dit que je devois regarder sa maison comme une de mes écuries..." La première chose qui frappa notre Zinzendorf, était la chapelle avec l'inscription: „Deo erexit Voltaire 1761". Et il continue ainsi le récit de sa visite:

J'envoyois mon valet de place, porter la lettre du Prince Louis.<sup>115</sup> On me mena dans le Salon, ou M. Voltaire entra tout de suite et me demanda qui étoit ce Prince Wirtemberg, après un peu d'explication de ma famille, il me demanda si j'étois le parent du Successeur de Jesu Christ.<sup>116</sup> Il me parla beaucoup contre la tyranie qu'on exerce à Vienne contre les livres, ensuite de l'impératrice de Russie<sup>117</sup> il vouloit s'efforcer de prouver que cette Princesse avoit le malheur d'être forcé au crime",

Bientôt ils parlent de religion et Voltaire se moque de Zinzendorf, fidèle de l'Eglise:

... lorsqu'il me demanda de quelle religion j'étois, d'un ton moqueur que c'étoit un grand plaisir que d'aller à la Messe que je verrois de belles Messes en Italie.<sup>118</sup>

innocents. (Procès des Calas et des Sirven.) Toute l'Europe devient son alliée, les monarques prennent son parti et l'aident même matériellement. Cf. *Journal* de Zinzendorf t. 12 (17 mars 1767): „...chez M<sup>e</sup> Beaumont. Son mari nous lut une lettre de Voltaire au roi de Dannemarc qui lui a envoyé de l'argent pour les Sirven, en lui écrivant."

<sup>114</sup> De tous les personnages qui ont rendu visite à Voltaire, c'est le prince de Ligne qui, à la suite de sa visite de 1763, a laissé le tableau le plus caractéristique du patriarche et de sa demeure. Cf. notre étude p. 97—98.

<sup>115</sup> Le prince de Wurtemberg a donné deux lettres de recommandation à Zinzendorf pour Genève. L'une pour Voltaire et l'autre pour le procureur général Tronchin (t. 9, 28 septembre (1764).

<sup>116</sup> Allusion au comte Nicolas-Louis de Zinzendorf.

<sup>117</sup> Catherine II, impératrice de Russie, femme de Pierre III, régna seule après le meurtre de celui-ci de 1763 à 1769.

<sup>118</sup> Le voyage d'étude de Zinzendorf devait le conduire de Suisse en Italie à travers le Midi de la France.

Ensuite Zinzendorf nous parle du parc de Ferney, puis de M<sup>me</sup> DENIS et ne revient à Voltaire qu'à propos de ses nouvelles attaques contre la religion:

Nous allâmes un peu dans son Jardin d'où on découvre 40 lieux de glaciers. C'est un charmante campagne. Un petit parre terre de la Vigne en allées et un grand bois de frenes et de tilleule. Il se retira et me laissa avec sa niece, M<sup>e</sup> Denys, une bonne femme un peu épaisse. On me dit tout plein de jolies choses. Nous allâmes diner. M<sup>e</sup> me dit qu'a tort Rousseau croyoit Voltaire son ennemi. M. de Voltaire arriva a propos pour trancher un cochon de lait, dont il s'aquitta assez mal en faisant une exclamation sur le bonheur qu'auroit eu cette pauvre bête de rester vivante chez les Juifs qui ne mangeoient que des hommes. Il dit encore une Impiété de cette nature...

Zinzendorf nous relate aussitôt les poses sentimentales de Voltaire:

Il fit un bonhomme devant moi, me disant qu'il avoit pleuré deux fois pour Marie Thérèse, une fois lorsqu'elle s'étoit présenté devant les Hongrois, son Enfant sur les bras,<sup>119</sup> l'autre fois au recit d'un moine de Senones en Lorraine qui étoit aller voir l'empereur et a qui l'Empereur avoit présenté sa femme et dit qu'elle avoit une bonne caleche qu'elle lui donnairoit, attelé de quatre chevaux. Ce dernier recit me parut un peu fabuleux.

Le comte marque avec beaucoup de fierté que Voltaire étoit très content de son français...: „Il me dit comment j'avois fait de parler le François mieux qu'a

<sup>119</sup> Marie-Thérèse apprenant qu'une armée française avait envahi la Bohême, quitta Vienne où elle ne se croyait plus en sûreté et se refugia en Hongrie à Presbourg. Là, elle assembla les États (la fameuse diète de Presbourg en 1741) et on connaît la fameuse anecdote à laquelle Zinzendorf fait ici allusion après Voltaire, de Marie-Thérèse se présentant aux seigneurs, vêtue de deuil et tenant son fils dans ses bras, pour faire appel à leur fidélité et leur courage. A cet appel les représentants des états s'écrièrent d'une voix unanime: „Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!“

Versailles, pendant que lui ne faisoit qu'estropier l'allemand." Puis Zinzendorf rapporte que Voltaire l'a entretenu de LIOTARD,<sup>120</sup> de l'Evêque de Breslau tout en finissant par parler de LUTHER et de CALVIN dont il remarque „qu'ils n'étoient pas digne d'être des Cordonniers de Mahomet." Et sans aucune transition Zinzendorf continue à écrire:<sup>121</sup> „Il me mena dans son Théâtre qui n'étoit qu'une Grange."

Le fameux théâtre<sup>122</sup> qui avait eu une si grande importance dans la vie de Voltaire à Ferney n'était à ce moment qu'„une grange". Du temps de la visite de Zinzendorf, la demeure de Voltaire avait déjà beaucoup perdu de sa gaité de jadis.<sup>123</sup> Plus de comédie, plus d'acteurs, le théâtre était fermé. M<sup>me</sup> DENIS en femme pratique utilisait le théâtre comme lingerie, ce qui manquait jusqu'alors au château.<sup>124</sup>

M. de Voltaire — comme Zinzendorf continue à noter — n'est pas beau, mais non aussi laid que je l'avois cru. Il avoit un caffetan d'une étoffe de soye et un bonnet de nuit. Il m'accueillit en me disant qu'il avoit la fièvre et en respirant avec de la peine.<sup>125</sup> Il ne me parla longtems que de cela. En fin je sentis que cela n'étoit qu'affectation. Je cessois de le plaindre et je le vis se promener, manger, boire tres bien pour son âge,<sup>126</sup>

<sup>120</sup> Cf. notre étude p. 34, note 94.

<sup>121</sup> Cf. Le Journal de Zinzendorf, t. 9 (3 oct. 1764).

<sup>122</sup> Genève n'avait pas de théâtre, mais s'inclina devant la grande passion de Voltaire et on l'autorisa à organiser les représentations aux „Délices". Quand *La lettre sur les Spectacles* de Rousseau excita le peuple contre Voltaire et que son théâtre fut menacé d'être incendié, il le transféra à Ferney, en territoire indépendant ne relevant pas de la République.

<sup>123</sup> Nous savons que Voltaire a non seulement régi des représentations, mais qu'il distribuait les rôles et jouait lui-même. „Voilà Voltaire qui distribue les rôles et organise une sorte de lecture animée qu'il savait rendre fort drôle. Il faisait Trissotin avec une verve étonnante, des mines et des traits à mourir de rire". (Dumont-Wilden: *La vie de Charles Joseph de Ligne, prince de l'Europe française*. Paris 1927 p. 123.)

<sup>124</sup> Lucien Perey et Gaston Maugras... op. cit.

<sup>125</sup> Cf. notre étude p. 39.

<sup>126</sup> A ce moment Voltaire est âgé de 72 ans.

et s'asseoir, malgré qu'il me dit que son mal ne lui permettoit pas d'être assis.

En quittant Ferney Zinzendorf passe à côté des „Délices“:

...autre campagne de M. de Voltaire sur territoire Genevois, a un quart de lieu de Geneve, il possède cet endroit a vie sous le nom de M. Tronchin n'osant comme catholique rien posséder sur le territoire de la ville... Le jardin des Délices est charmant et les bouquets de bois me plaisent particulièrement.

Le conseiller TRONCHIN avait acheté la propriété en son propre nom à M. MALLET, pour la somme de 87.000 livres que Voltaire paya. L'acte aussitôt signé, Tronchin loua Saint-Jean à Voltaire, sans exiger de prix de location. Voltaire enleva aussitôt à sa propriété le nom de Saint-Jean, pour lui donner celui des Délices qu'elle allait désormais porter. Voltaire voulait que sa résidence méritât son nouveau nom, il s'occupa des moindres détails de l'installation, avec l'ardeur qu'il apportait à toute chose.<sup>127</sup>

De sa deuxième visite à Ferney — le 8 octobre 1764 — Zinzendorf ne rend compte que brièvement, toutefois il marque avec autant de précision ce qu'a dit M<sup>me</sup> DENIS des bains de la Turquie que chaque mot de Voltaire sur l'attentat de DAMIENS:

M. le Conseiller Tronchin vint chez moi et nous allâmes lui, Liotard et moi a midi  $\frac{3}{4}$ , a Fernex (!) chez M. de Voltaire. M<sup>e</sup> Dupuy fut la première que nous vîmes, elle appella Papa, qui arriva un quart d'heure apres, il entra avec Tronchin dans sa chambre. Il revint et parla de son portroit qu'il disoit pas foit

<sup>127</sup> Voltaire écrit à son ami Thiériot le 24 mars 1755: „Les Délices sont à présent mon tourment: nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des logis pour nos amis et nos poulets. Nous faisons faire des carosses et des brouettes, nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes, nous manquons de tout, il faut fonder Carthage“. Perey et Maugras: op. cit.

pour être peint. Nous allâmes bientôt dîner, il se retira un peu et arriva ensuite. On parla beaucoup Russie, Damiens<sup>128</sup> après avoir excusé le Parlement, il dit un peu méchamment que les six Conseillers au Parlement n'avoient demandé à être examiner que quand Damien étoit déchiré. Il dit que c'étoit un terrible supplice pour une égratignure, que Damiens avoit été Correcteur de Collège, qu'il ne vouloit que corriger le Roi, que s'il avoit pû le déculotter, et lui donner le fouet, qu'il l'auroit fait, après table nous jouâmes aux Echecs. M<sup>e</sup> Denis parla des bains des femmes en Turquie, et prétendit qu'on pendroit un homme à Paris qui voudrait se travestir en femme pour servir les femmes aux bains, M. de Voltaire en rit et lui dit qu'elle étoit fort dans son humeur de pendre... J'embrassois M. de Voltaire et partis à 5<sup>h</sup>.

Bien que Zinzendorf ajoute à peine de commentaire aux remarques de Voltaire et témoigne aussi d'une passivité complète chez Rousseau en ne décrivant exactement que les vêtements des deux grands représentants de l'époque, il nous fournit quand même des données très précieuses, en marquant fidèlement chaque parole entendue.

Comme nous le verrons il vécut même à Paris sans enthousiasme et la description qu'il nous a laissée de la capitale française manque de vie. Au chapitre suivant nous allons voir ce qui l'a tout de même intéressé à Paris.

### III. Les impressions de Paris du comte de Zinzendorf.

L'État le plus important de l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle est la France. Le centre nouveau du luxe, de la somptuosité de cour et en même temps celui de la culture et de l'évolution humaine, c'est Paris. Au siècle des Encyclopédistes, dans cette atmosphère intellectuelle si intense, le comte de Zinzendorf a l'occasion de passer pres-

<sup>128</sup> Robert-François (1715—1757) en apprenant les mesures injustes rendues contre le parlement, attenta à la vie de Louis XV en 1757. Il blessa légèrement le roi et fut écartelé.



que une année à Paris comme envoyé commercial de Marie-Thérèse et cela dans les circonstances les plus favorables.<sup>129</sup>

Toutes les portes s'ouvrent devant lui, il est reçu dans le meilleur monde. On l'introduit dans les salons, il a l'occasion de s'entretenir avec les dirigeants de la vie politique et spirituelle, avec les diplomates étrangers, avec l'aristocratie parisienne. Pour qu'il puisse tout voir, tout observer, il se trace un programme chargé.<sup>129/a</sup> Son temps est bien employé, mais l'esprit parisien lui reste étranger. Il ne participe à la vie de Paris que d'une façon mécanique et cet état d'apparent renoncement se manifeste dans ses plaintes continuelles, notées de temps à autre.<sup>130</sup> Il lutte toujours contre un sentiment d'infériorité. Cette lutte rend le jeune homme encore plus timide. Aux yeux de Rousseau cette gaucherie naturelle a pu être un élément de plus qui plaide en faveur du comte, mais l'opinion de Rousseau n'est point partagée par le monde parisien, où l'on préfère un caractère plus souple et des manières plus aisées. Zinzendorf n'a pas le charme du prince de LIGNE, l'esprit du comte de CREUTZ,<sup>131</sup> et le bonne humeur de l'abbé GALIANI.<sup>132</sup> Il ne s'acclimatera point, Paris ne deviendra jamais sa deuxième patrie. Le comte y est seulement un passager, un chercheur enfiévré. Il est présent partout, il morcelle son temps, visite les usines de la capitale, la bibliothèque du roi, se rend à la réception à l'Académie de l'abbé de CONDILLAC. Il va aussi au bal de

<sup>129</sup> Du 4 janvier 1767 au 18 mai 1767, du 14 novembre 1768 au 20 mars 1769, du 17 avril 1769 au 25 avril 1769.

<sup>129/a</sup> Cf. notre étude p. 18.

<sup>130</sup> T. 12 (6 mars 1767): „Je sens avec douleur que j'ai si peu de famille aimante, je suis deux mois ici et rien ne m'attache, ni l'amitié, ni l'amour, quel vuidité dans mon coeur Et le travail ne remplit pas“.

<sup>131</sup> L'envoyé de Suède à Paris en 1767, et l'un des plus charmants convives de la société littéraire et des dîners de M<sup>me</sup> Geoffrin.

<sup>132</sup> L'abbé Ferdinand Galiani (1728—1787) diplomate, littérateur, économiste italien. Cf. notre étude p. 50, note 146.

l'Opéra, aux réunions des salons les plus célèbres, au théâtre, et entre-temps il envoie des études établies d'une façon très minutieuse, c'est-à-dire de sèches statistiques, à la cour de Vienne. Il termine sa journée dans les salons, bien qu'infatigable, il emploie une bonne partie de son temps à la recherche d'éléments d'information. On dirait qu'avec tout cela il ne veut qu'anesthésier son âme qui n'arrive pas à s'équilibrer, ce qui expliquerait l'allure de son existence.

Examinons les impressions du comte de Zinzendorf de plus près, c'est-à-dire comment il réagit contre ses propres impressions, quels sont les faits qui le saisissent dans cette ville dont le rythme de vie est si intense. Comment voit-il les centres spirituels de Paris, sa société à la recherche des plaisirs et des jouissances et son aristocratie? Quelles sont ses impressions en ce qui concerne les arts, que retient-il de Versailles? Quelle est son attitude vis à vis du théâtre dont il est l'habitué? Et enfin que sont pour lui les économistes?

### 1. *Les bureaux d'esprit.*

Le salon le plus caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle est celui de M<sup>me</sup> GEOFFRIN.<sup>133</sup> Elle réunit chez elle les encyclopédistes et les artistes et c'est pendant trente ans que les esprits les plus célèbres de France et même des pays étrangers s'y rencontrent. Malgré que les aristocrates n'aient pas de goût marqué vis-à-vis des philosophes, ils font tout leur possible pour être reçus dans le salon de M<sup>me</sup> Geoffrin. Aucun étranger de marque qui traverse

<sup>133</sup> Marie-Thérèse Rodet, femme d'un bourgeois riche, nommé Geoffrin. Ayant perdu son mari de bonne heure et hérité de lui une grande fortune, M<sup>me</sup> Geoffrin dirige le salon le plus connu de Paris. Toute l'Europe rend hommage à son esprit admirable. Elle fait une visite à son devoué, le roi polonais, Stanislas-Auguste, à Varsovie en 1766. A Varsovie elle est attendue par le roi dans le pendant de sa maison parisienne. L'impératrice Catherine II l'invite en Russie, Marie-Thérèse la reçoit à sa table.

Paris ne peut manquer d'aller voir le salon de cette bonne bourgeoise. Les étrangers étaient d'avis qu'ils n'avaient point été à Paris, s'ils n'avaient été reçus dans ce salon légendaire.

Zinzendorf fait partie du groupe des représentants de l'esprit international, et fréquente quotidiennement ce milieu lors de son premier séjour à Paris. C'est ici qu'il fait la connaissance des plus grands penseurs de Paris:<sup>134</sup> THOMAS, MARMONTEL, les abbés MORELLET et GALIANI, LALIVE, HELVÉTIUS et GRIMM, mais il décrit dans son *Journal* ces réunions avec la sobriété de termes d'un vrai économiste. Il va et vient dans le centre spirituel de Paris sans intérêt comme sans émotion. Il n'est ravi ni de la bonne humeur de d'ALEMBERT, ni de l'esprit satirique de l'abbé GALIANI; il n'éprouve pas le besoin d'être en contact avec un grand savant, tel que l'abbé MORELLET, ou avec l'esprit de l'abbé RAYNAL; il n'est point touché par les discussions de MARMONTEL. Il ne participe pas à la conversation, il ne fait que contempler, mais cette passivité n'est point le mutisme de THOMAS, toujours occupé d'un problème trop important pour qu'il puisse prendre une part active aux discussions. Le comte de Zinzendorf se tait pour la simple raison qu'il n'a rien à dire. Ses notes sont de simples faits. Il énumère ceux avec qui il a été, parfois il donne tous les noms,<sup>135</sup> mais en général il marque seulement le nombre des personnes présentes.<sup>136</sup> En faisant son compte-rendu du jour, il note qu'il est „aussi“

<sup>134</sup> T. 12 (14 janvier 1767): „... apres midi chez M<sup>e</sup> Geoffrin, elle me fit faire connaissance avec M. Thomas, auteur de *l'Eloge de Sully* ...“

<sup>135</sup> T. 12 (19 janvier 1767): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec Marmontel, Choffin, Boutin, Intendant de Bordeaux . . . Ibid. (20 janv.): „Soupé chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec Mlle de Clairon et M<sup>e</sup> Necker“. — Ibid. (21 janv.): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec M. et M<sup>e</sup> Harrach, les Mniszek, Marmontel, l'abbé Morellet“. — Ibid. (4 février): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin, nous étions 20, M. et M<sup>e</sup> Harrach, les Mniszek, Marmontel, Thomas, les envoyés de Danne-marc et de Suede, M. Grimm et le célèbre Helvétius. etc.“

<sup>136</sup> Ibid. (18 mars): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin, nous étions 23.“

passé chez M<sup>me</sup> GEOFFRIN.<sup>137</sup> Aux yeux de Zinzendorf tous les représentants de ce centre spirituel ont la même valeur et en disant: „quelques savans“ il a tout dit des grands esprits de son époque.<sup>138</sup> La seule occasion où il puisse prendre part à la conversation, c'est quand le sujet en est financier.<sup>139</sup> S'il lui arrive parfois de prendre parti, il le fait d'une façon impartiale.<sup>140</sup> Il est tout à fait surprenant qu'il n'ait rien à dire au sujet de M<sup>me</sup> Geoffrin. Il fréquente chez elle jour après jour, mais est incapable de saisir son „sens commun“ extraordinaire,<sup>141</sup> reconnu par H. WALPOLE lui-même, et Dieu sait quel éloge c'est là dans la bouche d'un Anglais! Zinzendorf fréquente ces réunions par devoir. Quelquefois il entre même au „Concert spirituel“ de la fille de M<sup>me</sup> Geoffrin, où il continue à s'ennuyer.<sup>142</sup>

<sup>137</sup> Ibid. (18 févr.): „Chez M<sup>e</sup> Geoffrin“.

<sup>138</sup> Ibid. (28 janv.): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin, avec l'abbé Gagliani et quelques savans“.

<sup>139</sup> Ibid. (30 mars): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin, j'y eus une conversation avec M. Boutin, le receveur général qui me fit plaisir“.

<sup>140</sup> Ibid. (3 avril): „... chez M<sup>e</sup> Geoffrin qui nous lut une lettre que le Roi de Pologne lui a écrit pour s'excuser auprès de M. Clairon qu'il ne peut point faire venir, à cause les troubles en Pologne qui lui font envoyer tout son théâtre“. — Ibid. (27 avril): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec M. Colloredo. Marmontel nous lut sa lettre à M. Riballier au sujet de l'examen de *Bélisaire*“.

<sup>141</sup> Lettre de Horace Walpole à son ami Gray (25 janv 1766): „M<sup>me</sup> Geoffrin dont vous avez beaucoup entendu parler est une femme extraordinaire, avec plus de sens commun que je n'en ai presque jamais rencontré. Une grande promptitude de coup d'oeil à découvrir les caractères, de la pénétration à aller au fond de chacun, et un crayon qui ne manque jamais la ressemblance...“ — Dans une autre lettre, également de H. Walpole à lady Harvey (13 oct. 1765), on lit ceci: „... la prochaine fois que je la verrai, je compte bien lui dire: „Sens-Commun, assieds-toi là...“ Cf. Saint-Beuve: *Causeries du Lundi*, (Paris Garnier t. II) chap. „M<sup>me</sup> Geoffrin“ p. 318 et p. 323. Cf. *Correspondance de Horace Walpole*, Londres, 1857—1859, 9 vol. in-8°

<sup>142</sup> T. 12 (17 février 1767): „Chez M<sup>e</sup> Geoffrin, par mégarde j'entrois chez sa fille M<sup>e</sup> de la Ferté Impaut ou je trouvois la compagnie de la Duchesse de Cossé, j'y causois avec le Duc et Duchesse de la Rauchefoucauld puis je me sauvais“. — Ibid. (16 avril): „Chez M<sup>e</sup> de la Ferté Impaut qui nous precha longtems sur la nécessité qu'il y ait une religion, particulièrement pour donner une existence

Zinzendorf fait la connaissance des philosophes chez M<sup>me</sup> Geoffrin, mais le fruit de ces relations se limite à la répétition continuelle des faits déjà connus. Ce n'est pas un événement pour lui d'avoir vu DIDEROT, d'ALEMBERT, GRIMM, ou RAYNAL chez eux.<sup>143</sup> De sa visite à MARMONTEL il ne retient que les simples mots: „chez Marmontel.“

Le comte assiste aussi aux dîners de M<sup>me</sup> NECKER où il rencontre encore les philosophes, mais comme nous l'avons vu en parlant du salon de M<sup>me</sup> Geoffrin, ceux-ci ne font pas d'effet sur lui, il ne donne que leurs noms. Il dîne avec les habitués: THOMAS, MARMONTEL, les abbés GALIANI, RAYNAL et MORELLET. Il ne marque dans son *Journal* intime que d'avoir entendu un long entretien entre Marmontel et Thomas,<sup>144</sup> mais le sujet de la discussion lui importe peu. Il passe sans s'en rendre compte près du génie admirable de M<sup>me</sup> NECKER<sup>145</sup> de même qu'il

aux vieilles femmes... une harpe charmante joua au concert spirituel et on finit par le stabat mater". Recte: Ferté Imbault de la famille Ferté-Fresnel. Elle n'avait pas la génie de sa mère. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Geoffrin parle d'elle: „Quand je la considère, je suis comme une poule qui a couvé un oeuf de cane". Sainte-Beuve op. cit. p. 312.

<sup>143</sup> Ibid. (5 février 1767): „Chez M. l'abbé Raynal..." Ibid. (2 avril): „Chez d'Alembert, nous parlames peu". T. 14 (19 janv. 1769): „Chez M. Grimm, rue S.-Anne, il fait la critique de tous les ouvrages nouveaux de ce pays-ci, en fait de littérature, Voltaire, Dalember, Diderot lui fournissent des manuscrits qui souvent ne sont pas imprimés de tout. Il envoie des copies de son Journal à l'impératrice de Russie, au Roi de Suède, de Pologne, à l'Electrice de Saxe, Catherine II lui donne 2/3000 livres, la Reine de Suède 1200..."

<sup>144</sup> T. 12 (17 février 1767): „Chez M<sup>e</sup> Necker ou j'entendois causer longtemps Marmontel et Thomas".

<sup>145</sup> Ibid. (11 février 1767): „Chez M<sup>e</sup> Necker ou étoit l'abbé Galiani". Suzanne-Curchod de Nasse (1739—1794), dès 1764 la femme du banquier célèbre et plus tard ministre des finances; mère de M<sup>me</sup> de Staël. Son salon a été peint le plus fidèlement dans une lettre écrite de Naples par l'abbé Galiani à M<sup>me</sup> Necker et dont nous n'avons pu consulter qu'une traduction allemande: „Kein Freitag gibt es an dem ich mich nicht im Geiste zu Ihnen begeben. Ich komme und finde Sie entweder bei der Vollendung Ihrer Toilette, oder auf ihrem Divan ausgestreckt. Ich setzte mich Ihnen zu Füßen. Thomas leidet darunter ganz still, Morellet ganz laut, Grimm und Suard lachen von Herzen und mein lieber Graf Creutz bemerkt es gar nicht. Marmontel findet das Beispiel würdig um nachgeahmt zu werden, und Sie Madame, in Ihnen kämpfen zwei Ihrer schönsten Tugenden,

ne remarque pas le favori des salons et l'un des personnages les plus caractéristiques du siècle, l'abbé Galiani.<sup>146</sup>

Aux célèbres dîners de HELVÉTIUS, il s'occupe plus de la très aimable maîtresse de maison que des philosophes<sup>147</sup> et les discussions des athées n'ont pas d'autre signification pour lui que: „nous parlames de religion.“<sup>148</sup> Nous pouvons constater qu'ici aussi il ne note que les faits relatifs à la politique financière.<sup>149</sup>

Il traverse le salon de la comtesse de BOUFFLERS comme un étranger et n'a rien à dire de cette femme extrêmement spirituelle et la plus hospitalière parmi tous les „beaux esprits.“<sup>150</sup> S'il en parle, ce n'est qu'à propos

Scham und Höflichkeit und in dieser Verlegenheit finden Sie, dass ich ein kleines Ungeheuer bin das Sie zwar in Verlegenheit setzt, das Sie aber nicht hassen können. Man kündigt an, dass angerichtet sei. Wir gehen. Die anderen essen, wie sonst. Ich faste und esse viel von dem grünen schottischen Kabliau, den ich so liebe. Ich überfresse mich während ich den Abbé Morellet bewundere, der einen kleinen Truthahn tranchiert. Man steht auf, man ist beim Kaffee, alle sprechen auf einmal. Abbé Raynal stimmt mit mir darin überein, dass Boston und das englische Amerika von England getrennt sind und in demselben Augenblick sind Creutz und Marmontel einig in Grétry den Pergolese v. Frankreich zu erblicken. Herr Necker findet alles in Ordnung, senkt den Kopf und geht“. Cf. *Correspondance de l'abbé Galiani avec M<sup>me</sup> d'Epinay et M<sup>me</sup> Necker*, publ. par L. Perey et G. Maugras. Paris 1884, cité par Max v. Boehn: *Rokoko Frankreich im XVIII-ten Jahrhundert*. Berlin, 1923 p. 396.

<sup>146</sup> Marmontel donne dans ses Mémoires le portrait suivant de l'abbé Galiani: (Vol. II livre VI) „L'abbé Galiani étoit de sa personne le plus joli petit arlequin qu'eut produit l'Italie, mais sur les épaules de cet arlequin étoit la tête de Machiavel. Epicurien dans sa philosophie et avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avoit rien, ni en politique, ni en morale à propos de quoi il n'eut quelque bon conte à faire“.

<sup>147</sup> T. 12 (9 février 1767): „Diné chez Helvétius, il y avoit l'abbé Morellet, M. Grimm, M. Mallet, le chevalier Lorenzi. M<sup>e</sup> Helvétius, née Ligneville est la plus aimable femme du monde, je causois beaucoup avec elle...“ Ibid. (31 mars): „Je vis le célèbre Buffon, porté un pot de jasmin a M<sup>e</sup> Helvétius ou je dînois“.

<sup>148</sup> Ibid. (4 avril).

<sup>149</sup> Ibid. (7 avril): „...chez M. Helvétius ou je vis M<sup>e</sup> la baronne d'Olbac, nous causames Ferme de Tabac“.

<sup>150</sup> Marie-Charlotte-Hippolite, fille de Saujon, non moins célèbre par sa beauté que par son esprit et ses connaissances. Elle épousa en 1764 le comte de Rouverel-Bouffiers puis elle devint la maîtresse du prince de Conti.

des soirées données par le prince de CONTI à l'Isle Adam.<sup>151</sup>

Zinzendorf fréquente aussi les soirées de la marquise du DEFFAND, déjà aveugle à l'époque.<sup>152</sup> Tout ce qu'il dit de son esprit hardi et étincelant, de son caractère très distingué, est seulement qu'elle est „fort gentil“<sup>153</sup> Le comte nous parle même de WALPOLE, ami passionnément aimé de la marquise, mais tout en laissant de côté M<sup>me</sup> du Deffand et en inscrivant simplement le fait de leur rencontre.<sup>154</sup>

Nous pensons malgré nous au comte de Zinzendorf, en lisant une des fameuses lettres de la marquise à WALPOLE, dans laquelle il s'agit de cette société superficielle, pleine du désir de vivre, dont notre comte faisait partie:

J'admirois hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi: hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir: chacun jouait son rôle par habitude: M<sup>me</sup> la duchesse d'Aiguillon crevait de rire; M<sup>me</sup> de Forcalquier dédaignait tout; M<sup>me</sup> de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abimée dans les réflexions les plus noires...“<sup>155</sup>

<sup>151</sup> Cf. notre étude p. 62, note 204.

<sup>152</sup> Ibid. (22 févr.): „Soupé chez M<sup>e</sup> Du Deffands, je causais beaucoup avec le C. et C<sup>esse</sup> du Broglie et leur frère l'Evêque de Moyon“. — Le salon de M<sup>lle</sup> de Vichy Chambrond, marquise du Defand (1697—1780) était fréquenté par les personnalités les plus remarquables de son époque. En devenant aveugle en 1763, elle prit pour lectrice M<sup>lle</sup> de Lespinasse qui supplanta bientôt la marquise elle-même. En 1766 M<sup>lle</sup> de Lespinasse ouvrit son propre salon à l'aide de M<sup>me</sup> Geoffrin et du duc de Choiseul.

<sup>153</sup> Ibid. (23 février).

<sup>154</sup> Ibid. (14 avril): „...chez l'ambassadrice d'Angleterre [Milady Rochefort, née Marie-Thérèse comtesse de Brancas] ou arriva M. Walpole“. [Horace Walpole, comte d'Oxford, littérateur anglais (1717—1797). Il brilla dans le monde et dans les lettres, comme critique ingénieux, comme observateur fin et moqueur des ridicules, des intrigues et des vices de son temps. Malgré des succès qu'il obtint en divers genres, il ne fut jamais en toute chose qu'un amateur.]

<sup>155</sup> *Corresp. complète de M<sup>me</sup> la marquise du Deffand avec ses amis*. Publ. par M. de Lescure Paris, 2 vol. 1865. (Cité par Sainte-Beuve: *Causeries du Lundi*, t. 1<sup>er</sup> „M<sup>me</sup> du Deffand“ p. 424.)

En dehors de la rue St-Dominique<sup>156</sup> Zinzendorf fréquente aussi les amis de la marquise aveugle. M<sup>me</sup> du DEFFAND n'a en ce temps qu'un très petit cercle: le président HÉNAULT, la famille CHOISEUL, les maréchales de LUXEMBOURG<sup>157</sup> et de MIREPOIX.<sup>158</sup> Après avoir fait une visite au président Hénault, Zinzendorf désigne toute la société comme „bonnes gens.“

„Diné chez le présidant Hénault avec M. de Brancas, M<sup>e</sup> Rochefort, le Duc de Nivernois, M. de Mirabeau... ce sont tous de bien bonnes gens avec lesquels on vit si bien. Joué au Whist avec le duc et duchesse et M<sup>e</sup> Rochefort“.<sup>159</sup>

Le comte fait des visites au salon de la maréchale de Mirepoix, à l'hôtel de Brancas<sup>160</sup> où Mirabeau, grand „ami des hommes“ est l'animateur de la société. Son compte-rendu nous apprend aussi les noms des habitués des salons de M<sup>me</sup> DUPIN, de M<sup>me</sup> BOCCAGE et de la maréchale de LUXEMBOURG.

Ainsi nous voyons Zinzendorf présent partout, mais sans qu'il participe à la conversation sinon dans des questions de finances. Ainsi que nous l'avons vu, il ne prend plaisir aux discussions pourtant élevées du salon de M<sup>me</sup> GEOFFRIN que la seule fois où il a l'occasion de traiter

<sup>156</sup> M<sup>me</sup> du Deffand avait un appartement au couvent St-Joseph, rue Saint-Dominique.

<sup>157</sup> Madeleine-Angélique de Neuville-Villeroi, maréchale de Luxembourg (1707—1787) mariée à 14 ans au duc de Boufflers, nommée dame du palais de la reine en 1734, elle eut à la cour un début brillant. En 1756 elle épousa le maréchal Charles-François-Frédéric de Montmorency-Luxembourg qui mourut en 1764.

<sup>158</sup> Anna-Gabriel marquise, plus tard princesse de Mirepoix, née Beauveau-Craon, une des plus connues parmi les dames du palais de la reine Marie-Leczinska. (Gaston-François de Levis marquis puis prince de Mirepoix, vivait de 1669 à 1758.)

<sup>159</sup> T. 12 (4 avril 1767).

<sup>160</sup> Après la mort du comte Forcalquier Louis de Brancas (1672—1750) c'est Milady Rochefort, Marie-Thérèse comtesse de Brancas (1716—1782) qui, veuve dès 1739, devient la maîtresse de l'hôtel de Brancas. Un des habitués préférés de l'hôtel était le duc de Nivernois (Louis-Jules-Mancini Mazarin, diplomate et littérateur, 1716—1798) ami intime de la comtesse.



d'affaires officielles avec le receveur général BOUTIN.<sup>161</sup> La seule remarque personnelle sur le salon de M<sup>me</sup> Geoffrin concerne une conversation financière. Il contemple toujours la vie en économiste austère et la vie passe à côté de lui sans qu'il l'aperçoive...

Ce qui facilite au comte de bien disposer de son temps, c'est la bonne organisation des réunions de salon.<sup>162</sup>

Ainsi:

dimanche et jeudi dîner chez le baron d'HOLBACH,<sup>163</sup>  
lundi et mercredi dîner chez M<sup>me</sup> GEOFFRIN,<sup>164</sup>  
mardi dîner chez HELVÉTIUS et chez le marquis  
de MIRABEAU,<sup>165</sup>  
vendredi chez M<sup>me</sup> NECKER.<sup>166</sup>

M<sup>lle</sup> de LESPINASSE ne peut pas donner de dîners, car elle n'en a pas les moyens, mais malgré cela tout le monde est le bienvenu chez elle, tous les jours de 6<sup>h</sup> jusqu'à 10<sup>h</sup>.<sup>167</sup>

Les hommes les plus puissants de l'époque étaient sans conteste les écrivains. La vie spirituelle fut leur création et n'a existé que par eux. C'étaient eux qui dirigeaient l'opinion publique, faisant un article du mépris de l'Eglise; la philosophie devint l'égal du déisme. Zinzendorf, convaincu des vérités de la religion traditionnelle, s'opposait à la philosophie des „lumières“. Bien qu'il ne vît dans l'esprit des salons que du scepticisme, il n'avait pas assez de volonté pour s'y soustraire. Il croyait devoir représenter la cour de Vienne d'une façon élégante, suivant

<sup>161</sup> Cf. notre étude p. 48, note 139.

<sup>162</sup> Sainte-Beuve: *Causeries du Lundi*.

<sup>163</sup> Henri-Paul d'Holbach (1723—1789) matérialiste fanatique, représente le mieux les athées. Ses hôtes réguliers sont: Diderot, d'Alembert, Helvétius, l'abbé Raynal, Grimm, Buffon, Marmontel.

<sup>164</sup> Lundi était le jour des artistes, mercredi celui des philosophes.

<sup>165</sup> Chez le marquis Victor Riquetti de Mirabeau (1715—1789), économiste célèbre de son temps, c'était les physiocrates qui s'assemblaient.

<sup>166</sup> Cf. notre étude p. 49, note 145.

<sup>167</sup> Selon la remarque sarcastique de Grimm, elle invitait ses hôtes à digérer. (Max v. Boehn: *Rokoko. Frankreich im XVIII-ten Jahrhundert*. Berlin 1923, p. 386.)

en cela les diplomates des pays étrangers, parmi lesquels le comte de CREUTZ, ambassadeur de Suède, habitué de M<sup>me</sup> GEOFFRIN, donnait le ton.

L'antipathie du comte vis-à-vis du scepticisme des salons ne nous expliquerait pas encore son attitude passive dans la vie sociale, puisque, ainsi que nous l'avons vu, il gardait son attitude indifférente même dans le salon protestant de M<sup>me</sup> NECKER, d'où toute discussion religieuse était bannie. Nous sommes obligés de supposer que cette retenue n'était chez lui que le résultat d'un manque de disposition, car comme nous le verrons, il ne prit pas part au débat sur *Bélisaire*, ni pour, ni contre ceux qui attaquaient la religion et la morale chères à son cœur.

## 2. La querelle du „*Bélisaire*“.

Le héros de la vie littéraire de Paris de 1767 était MARMONTEL. Son *Bélisaire* parut en janvier avec un succès universel. Peu après sa publication la Sorbonne attaqua l'ouvrage. Les partisans et les ennemis du livre ne firent qu'en augmenter le succès. Marmontel devint l'écrivain le plus à la mode; tout Paris en parlait, on lisait son oeuvre, traduite l'année même (1767) en plusieurs langues.<sup>108</sup>

<sup>108</sup> De la lettre écrite en juillet 1767 par Voltaire à d'Alembert: „Pendant que la Sorbonne . . . qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe . . . Dans le long voyage que sa Majesté l'impératrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses états, elle a daigné s'amuser dans ses loisirs à traduire *Bélisaire* en langue russe. Les seigneurs de la suite ont eu chacun leur chapitre. Le neuvième sur les vrais intérêts d'un souverain, est tombé en partage à sa Majesté. Il ne pouvait être en de meilleurs mains, aussi dit-on qu'il est traduit dans la plus grande perfection. Sa Majesté a pris la peine de rédiger elle même tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuellement, et comme il a été commencé dans la ville de Tvere, c'est à l'archevêque de Tvere que l'impératrice l'a dédié“. On connaît une traduction de *Bélisaire* en latin, publiée par un Hongrois, Horváth (1771) et deux autres traductions en hongrois, celles-ci de Zalányi (1773) et du baron Vargyasi (1776). Cf. M<sup>lle</sup> Alice Bayer: *Marmontel hatása Magyarországon*. (L'influence de Marmontel en

Des notes de Zinzendorf sur ce temps-là nous pouvons reconstruire toute la querelle autour de *Bélisaire*. Nous devons employer l'expression „reconstruire“ parce que Zinzendorf qui a été le témoin des événements, qui a entendu des opinions pour et contre, ne nous donne cette fois encore que de vagues indications. C'était pourtant dans les salons qu'il vécut cette époque si importante de l'histoire littéraire. Il donne les noms des adversaires, mentionne quelques faits relatifs au débat qui nous permettent de reconstruire cette querelle littéraire d'ailleurs bien connue. Zinzendorf confirme simplement un fait historique avec ses notes sèches comme pourrait le faire un contemporain éloigné.

Le comte de Zinzendorf lit avec plaisir les oeuvres de MARMONTEL. Quelques années auparavant il a lu les *Contes moraux* qui lui ont „arraché des pleurs“:

Diné au logis avec mon frère. Il commença à lire à table les *Contes moraux* par M. Marmontel, j'emploiois tout l'après-midi jusqu'à 9<sup>h</sup> du soir à les lire. Il y en a qui me déplurent beaucoup, d'autres me plurent infiniment, tels que *Alcibiade et Glycérie*, *Tout ou rien*, *La mauvaise mère et la bonne mère*, *Les deux Infortunées*. Il est singulier que les derniers de ces Contes enseignent la vertu à la quelle les autres tachent de donner un ridicule. On ne les croiroit pas du même auteur. La mauvaise mère m'a arraché des pleurs.<sup>169</sup>

Puis il lira aussi avec beaucoup de plaisir *Bélisaire*<sup>170</sup> mais on ne sait pas s'il a compris l'intention cachée de cette oeuvre. Il a fait des remarques aussi impersonnelles que s'il s'agissait de faits qui lui fussent tout-à-fait inconnus. Il a dû lire *Bélisaire*, car son attention a été

Hongrie.) Budapest 1916, Cf. encore M. Béla Zoltai: Contributions à la bibliographie de Marmontel. „Egyetemes Philologiai Közlöny“. Budapest, 1917 p. 145. et M. Zoltán Baranyai dans „Magyar Nyelv“ 1927, p. 432.

<sup>169</sup> T. 8 (22 février 1763): Cf. encore notre étude p. 26, note 71.

<sup>170</sup> T. 12 (8 févr.): „Lu avec beaucoup de plaisir le nouveau Conte de M. Marmontel, intitulé *Bélisaire*“.

attirée sur cette oeuvre. Il a entendu parler de *Bélisaire* chez M<sup>me</sup> GEOFFRIN, MARMONTEL l'entretint même personnellement de son livre;<sup>171</sup> partout où il fréquentait, le XV<sup>e</sup> chapitre faisait les frais de la conversation. On attaquait sa tendance antireligieuse et on en faisait une question purement religieuse:

Dîné chez de la Live... M. l'avocat l'Oiseau de Mauléon nous fit après table la lecture de XV<sup>e</sup> chap. de *Bélisaire* qu'on lui entendit lire avec le plus grand plaisir.<sup>172</sup>

La première attaque contre MARMONTEL fut déclenchée par un professeur du Collège Mazarin, l'abbé COGER<sup>173</sup> dans son *Examen de Bélisaire*, qui faisait appel aux théologiens; ensuite, le syndic de la faculté de théologie, RIBALIER<sup>174</sup> rangea de son côté la majorité de la Sorbonne; on y mêla le Parlement puis l'archevêque de Paris, CHRISTOPHE DE BEAUMONT.<sup>175</sup> En la personne de MARMONTEL, ils attaquaient tous l'élève de VOLTAIRE. Ce fut avec enthousiasme que Voltaire félicita Marmontel pour son livre.<sup>176</sup> En luttant pour MARMONTEL, il défendait son propre point de vue.<sup>177</sup> Bientôt ils luttèrent en-

<sup>171</sup> Ibid. (11 févr.): „Chez M<sup>e</sup> Geoffrin . . . Marmontel me parla beaucoup de son livre“.

<sup>172</sup> Ibid. (14 févr.). [Loyseau de Mauléon, avocat célèbre de St.-Brice. Cf. Rácz: Rousseau . . . op. cit. 1<sup>er</sup> vol. p. 257.]

<sup>173</sup> L'abbé François-Marie, recteur de l'université de Paris, professeur de rhétorique au collège Mazarin (1723—1780).

<sup>174</sup> Principal du collège Mazarin et syndic de la faculté de théologie à Paris.

<sup>175</sup> Christophe de Beaumont, archevêque de Paris (1703—1781).

<sup>176</sup> Lettre de Voltaire à Marmontel (16 févr. 1767): „Bélisaire arrive, nous nous jetons dessus, maman et moi comme des gourmands. Nous tombons sur le 15<sup>e</sup>, c'est le chap. de la tolérance, le catéchisme des rois; c'est la liberté de penser soutenue avec autant de courage que d'adresse, rien n'est plus sage, rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir...“

<sup>177</sup> Lettre de Voltaire également à Marmontel (28 févr. 1767): „Chancelier de Bélisaire, on me dit que la Sorbonne demande des cartons. Ce n'est pas Bélisaire qui est aveugle, c'est la Sorbonne... Cet ouvrage fera du bien à notre nation, je peux vous en répondre“. Cf. encore dans son *Épître dédicatoire à M. d'Alembert*:

semble, VOLTAIRE et MARMONTEL d'une part, l'abbé COGER, la Sorbonne et l'archevêque Christophe de BEAUMONT de l'autre. Ce fut avec les *Anecdotes sur Bélisaire* que Voltaire riposta immédiatement à l'abbé COGER; les pamphlets se succédèrent; il attaqua „Ribaudier“,<sup>178</sup> „Cogeos“<sup>179</sup> et ses oeuvres de cette époque sont pleines d'allusions satiriques à ce sujet.<sup>180</sup>

La Sorbonne menaça MARMONTEL de la censure. Christophe de BEAUMONT l'envoya chez RIBALIER pour rechercher avec lui une entente au sujet du XV<sup>e</sup> chapitre<sup>181</sup> de *Bélisaire* qui contenait des idées trop hardies sur la religion et la morale, et dont l'Église exigeait la modification. Cette entrevue n'amena aucun accord entre les parties adverses. MARMONTEL, peu disposé à modifier le chapitre en question, écrivit son fameux *Exposé*.<sup>182</sup> C'était déjà presque la rupture entre la Sorbonne et MARMONTEL quand sur l'intervention de la cour, la querelle s'apaisa, mais VOLTAIRE ne cessa pas d'attaquer la Sorbonne, RIBALIER et l'abbé COGER.<sup>183</sup>

Comme nous le montrent les notes de Zinzendorf, tout Paris connaissait les phases de la querelle autour de *Bélisaire*, ainsi que tous les pamphlets pour et contre.

„... Je présente la tragédie de Don Pédre à l'académicien qui a fait parler si dignement Bélisaire dans son admirable 15<sup>e</sup> chap. dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie, et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur ...“

<sup>178</sup> *Les trois Empereurs en Sorbonne*. — Trajan, Titus, Marc-Aurèle.

<sup>179</sup> *Avertissement essentiel, ou inutile sur la défense de mon oncle*. Chap. XXII. — Lettre CXLII. 27 juillet 1767. A M. l'abbé Cogé.

<sup>180</sup> *Épître Au roi de Danemarck, Christian VII. Sur la liberté de la presse accordée dans tout les États...* „...Bélisaire à Paris ne peut rien publier. S'il n'est pas de l'avis de Monsieur Ribalier ...“

<sup>181</sup> T. (27 avril 1767): „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec M. de Colloredo. Marmontel nous lut sa lettre a M. Ribalier au sujet de l'examen du *Bélisaire*“.

<sup>182</sup> *Exposé des motifs qui l'empêchent de souscrire à l'intolérance civile*. Cf. Lenel: *Un homme de lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Marmontel. Paris 1902.

<sup>183</sup> *Épître au Roi de la Chine*, 1771.

Zinzendorf en entendit parler à plusieurs reprises dans le salon d'HELVÉTIUS,<sup>184</sup> au souper du duc d'ENGHIEN,<sup>185</sup> dans le monde,<sup>186</sup> en présence des ambassadeurs;<sup>187</sup> tantôt c'était MARMONTEL lui-même qui avait parlé des pour-suites qu'il subissait au dîner du comte de CREUTZ, tantôt il entendait l'abbé COGER<sup>188</sup> se rapporter à l'autorité de l'abbé MAUDINT<sup>189</sup> sans toutefois nommer celui-ci, mais notre mémorialiste restait toujours neutre.

Zinzendorf ne pouvait même pas nous donner le tableau sommaire de cette querelle, vu qu'il quitta Paris au milieu du mois de mai. Sa remarque dernière sur *Bélisaire* date de quelques semaines avant son départ de la capitale. Il s'agit de M<sup>me</sup> GEOFFRIN qui lui avait prêté le *Télémaque*.<sup>190</sup> l'oeuvre qui, selon l'abbé Coger, avait servi de modèle à Marmontel pour écrire *Bélisaire*. Zinzendorf ne nous parle pas de l'attitude de l'abbé Coger, mais le fait qu'il a relu alors *Télémaque*<sup>191</sup> laisse supposer qu'il l'a fait parce qu'on a attiré son attention sur les opinions de cet abbé Coger concernant la parenté entre *Télémaque* et *Bélisaire*.

Le comte ne revint à Paris qu'à la fin de l'année

<sup>184</sup> T. 12 (24 mars 1767): „Diné chez Helvétius. L'abbé Merlait y lut les feuilles de Voltaire sur Bélisaire“.

<sup>185</sup> Ibid. (11 mars): „Soupé chez le M<sup>al</sup> d'Isenghien, ou l'on parla de Marmontel“.

<sup>186</sup> Ibid. Note très caractéristique du 25 mars: „Soupé chez M<sup>e</sup> Beaumont. Un petit Provençal, parent de M<sup>e</sup>, commença à une querelle épouvantable au sujet de Bélisaire qu'il condamnoit“.

<sup>187</sup> Ibid. (22 février): „Diné chez l'envoyé de Suede“, [en présence du corps diplomatique] „Marmontel nout fit le détail de son examen en Sorbonne“.

<sup>188</sup> Ibid. (29 mars): „Diné chez M<sup>e</sup> du Boccage, il y avoit l'abbé Coger et M. de Montaudoine de Nantes, outre beaucoup d'autres. Le premier fit la lecture de M. l'abbé Maudint qui prie qu'on ne le nomme pas“.

<sup>189</sup> L'abbé de Maudint de Plessix, vicaire général au diocèse de Vannes, nommé le 1<sup>er</sup> nov. 1767 à l'abbaye de St-Aphrodise, Ordre de St-Benoît, Diocèse de Bézier.

<sup>190</sup> T. 12 (27 avril): „Chez M<sup>e</sup> Geoffrin... elle me donna *Télémaque* à lire“.

<sup>191</sup> T. 6 (14 juillet): „Lu dans *Télémaque*“.

suivante quand toutes les querelles autour de *Bélisaire* étaient déjà apaisées. Bien qu'il ait rendu encore quelquefois visite à M<sup>me</sup> GEOFFRIN, il ne trouva plus MAR-MONTEL chez elle<sup>192</sup> et son sort ne l'intéressait pas. L'issue de la lutte le laissa ainsi tout aussi indifférent que le commencement.

### 3. Vie sociale.

En dehors de la participation du comte de Zinzendorf à la vie des salons, nous devons mentionner séparément son rôle dans la vie sociale en général. C'est que dans ce siècle où les contacts personnels jouaient un si grand rôle, nous ne pouvons pas les traiter dans le même chapitre que les bureaux d'esprit.

A la place de l'esprit si caractéristique pour la vie de salons, c'était la causerie qui l'emportait ici. La causerie légère était devenue un véritable art, il n'y avait que des attitudes superficielles, pas de discussions. Le but était d'éliminer l'ennui qui répugnait au „bon ton“. La société du XVIII<sup>e</sup> siècle fuyait la solitude. Les réunions étaient quotidiennes, chaque nuit amenait son souper. Les simples réunions étaient rehaussées de concerts, de fêtes, de festivals etc. Aucune société ne devint jamais si esclave des jeux de hasard que celle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les jeux comme le biribi, le cavagnole, le pharaon, le whist etc. devinrent le but des réunions et remplirent des soirées entières.

Les notes de Zinzendorf pendant ses séjours à Paris jettent une vive lumière sur les contacts sociaux et les distractions de l'époque. Grâce à ses lettres de recommandation, Zinzendorf se trouva introduit dans la meilleure

<sup>192</sup> Après son „aventure“ du *Bélisaire* Marmontel perdit la faveur de M<sup>e</sup> Geoffrin et leur amitié se refroidit. Marmontel met dans ses *Mémoires* le souvenir de M<sup>me</sup> Geoffrin, chez laquelle il avait passé dix ans. Ces *Mémoires* suffiraient à rappeler à la postérité l'inoubliable personnalité de M<sup>me</sup> Geoffrin.

société. En cela la princesse KINSKY<sup>193</sup> chez qui on le voyait presque quotidiennement lors de son premier séjour à Paris, lui fut très utile. Il fut très bien reçu par M<sup>me</sup> de LA VALIÈRE, M<sup>mes</sup> DUPIN, du CHATELET, de la BORDE, chez la maréchale de LUXEMBOURG, la comtesse de BOUFFLERS etc.

Il fut présenté au duc d'ORLÉANS et au duc de CHARTRES au Palais Royal.<sup>194</sup> Il fit la connaissance du prince de CONTI au Temple<sup>195</sup> et avec la princesse de KINSKY, hongroise de naissance, il a souvent été reçu chez le maréchal d'ENGHIEN,<sup>196</sup> chez le prince de CONDÉ,<sup>197</sup> chez le populaire duc de PENTHIÈVRE,<sup>198</sup> ainsi que chez la princesse de LAMBALLE.<sup>199</sup> De toutes ces visites il n'a retenu que le fait de la visite et a mentionné tout au plus les personnes qu'il y avait rencontrées. Il s'est occupé d'une façon plus détaillée du prince de CONTI, l'un des grands seigneurs les plus populaires. Il est souvent allé le voir au Temple et a participé aux fêtes qui durèrent plusieurs jours, organisées à l'Isle Adam. Son *Journal* a retenu comme un élément important de ces fêtes les représentations d'amateurs qui avaient lieu tous les jours.

<sup>193</sup> Comtesse Marie-Augustine de Pálffy, veuve de l'homme d'État, François Ferdinand prince de Kinsky (1678—1741). Cf. T. 12 (5 janvier 1767): „Chez M<sup>e</sup> la princesse Kinsky veuve, née Pálffy. Elle reçut avec beaucoup de plaisir la lettre de mon frère . . . elle s'offrit à me faire les connaissances qui dependoient d'elle, particulièrement celles des princes du Sang“. — Ibid. (15 janvier): „Chez M<sup>e</sup> la princesse de Kinsky avec laquelle je passois à la porte de M<sup>e</sup> Boufflers“.

<sup>194</sup> Ibid. (9 janv.): „M. le Comte de Pont me présenta au Palais royal à M<sup>gr</sup> le Duc d'Orléans et à M<sup>gr</sup> le Duc de Chartres. Ces deux Princes ne reçoivent guère bien les étrangers. J'y sou-  
pois . . .“

<sup>195</sup> Ibid. (12 janv.): „Le matin au Temple M. Bailli de Chat-  
brillant me présenta à M<sup>gr</sup> le Prince de Conti.“

<sup>196</sup> Ibid. „Le soir à 8 je fus chez le Maréchal d'Isenghien, ou  
M<sup>e</sup> la Princesse de Kinsky arriva bientôt“.

<sup>197</sup> Ibid. (20 janv.): „Chez le Pr. du Condé...“

<sup>198</sup> Ibid. (3 mars): „Chez le Duc de Penthièvre...“

<sup>199</sup> Ibid. (13 fevr.): „Chez M<sup>e</sup> la princesse Lamballe ou je sou-  
pois. Il y avoit tout la maison de Rohan, les princes Louis Fer-  
dinand, la princesse et prince Guimené, M<sup>e</sup> de Mazarin . . .“



C'était le comte de LAURAGUAIS, habitué et ancien directeur du Théâtre Français, qui était le collaborateur du prince. Dans ces représentations les rôles principaux étaient tenus par Sophie ARNOULD,<sup>200</sup> maîtresse du comte de LAURAGUAIS<sup>201</sup> et par le célèbre ténor de l'Opéra, JELYOTTE.<sup>202</sup> Zinzendorf a noté les décors superbes, les ballets magnifiques et aussi que le duc de CHARTRES dansait sur la scène. Il est intéressant de noter qu'au cours des ces fêtes de cinq jours, la *Reine de Golconde* fut jouée à deux reprises.<sup>203</sup>

*La Reine de Golconde* (Jelyotte, M<sup>lle</sup> Arnould) — 21 avril  
*Le Bouquet* (Jelyotte, La Garde, M<sup>lle</sup> Victoire) — 23 „  
*Vertumne et Pomone* (Jelyotte, M<sup>lle</sup> Arnould) — 23 „  
*La Reine de Golconde*, „elle fut joué a ravir!“ — 24 „  
*La chercheuse d'esprit* (M<sup>lle</sup> Victoire) — 25 „  
*Alcimadure* (Jelyotte, M<sup>lle</sup> Fel[?]) — 25 „

<sup>200</sup> Sophie Arnould, cantatrice de l'Opéra de Paris, interprète de Rameau et de Gluck, célèbre par sa beauté et son esprit. (1733—1802.)

<sup>201</sup> Louis-Léon-Félicité de Brancas, comte de Lauraguais (1733—1824). Cf. notre étude p. 81.

<sup>202</sup> Pierre Jéliote ou Jelyotte, fameux chanteur français (1711—1782) débuta en 1733 à l'Opéra et pendant vingt-deux ans il fit les délices de l'Opéra et créa avec un immense succès les principaux rôles dans les ouvrages des principaux compositeurs (de Rameau, de Mondonville etc.).

<sup>203</sup> Cf. T. 12 (du 21 avril 1767 au 25 avril 1767): „... A 7<sup>h</sup> commence le Spéctacle. C'étoit un Opéra *la Reine de Golconde*, M<sup>lle</sup> Arnould, la maitresse du Comte de Laura guais y faisoit le rôle d'Aline. Je ne connu pas d'abord l'acteur qui jouoit S. Phar, sa figure me deplu, mais quand je l'entendis chanter, je vis avec admiration que c'étoit le célèbre Jeliotte. La représentation m'enchantait, les ballets sont charmans, mais ce qui me frappa le plus, c'étoit l'effet de ces chœurs fuyans qui chantoient. — (23 avril)... A 7<sup>h</sup> le théâtre commença par un opéra Comique intitulé *le Bouquet*, assez mauvais dans lequel M<sup>lle</sup> Victoire joua. Il finit par un divertissement dans lequel Jeliotte et le Garde habillés en vieillard chanterent un duo admirable. *Ne quittons jamais... ce rivage. C'est a Bachus, c'est a Cypris que nos beau jours doivent leur prix...* L'opéra comique fut suivi de l'opéra *Vertumne et Pomone*. La décoration est charmante. Le morceau de musique ou Vertumine dit a Pomone comme Daphne a Sylvie dans *l'Aminta* que tout lui enseigne a aimer, ce morceau de musique qui imite le murmure des ruisseau, la chant des oiseau, est charmant et célèbre. M. de Belabre se

Les représentations étaient suivies d'un souper puis la compagnie continuait à se divertir par petits groupes, dansant, ou bien organisant des jeux de société, jouant aux cartes (pharaon, biribi etc.). On restait ainsi ensemble jusqu'au petit jour. Zinzendorf nous parle aussi de joyeux dîners où la comtesse de BOUFFLERS, maîtresse du prince de CONTI, et la maréchale de LUXEMBOURG amusaient la société d'une façon très spirituelle.<sup>204</sup> Zinzendorf nous apprend que le prince de LIGNE qui était un habitué des soirées de CONTI<sup>205</sup> dont il était l'animateur brillait par

trouvant mal, Jeliotte et M<sup>lle</sup> Arnould recommencerent la scène de la reconnaissance de Vertumne. Les ballets furent charmants. Jeliotte chanta encore cet air *De l'amour tout subit la loi*, il le chanta divinement, *Liberté tu n'est rien à ce prix...* — (24 avril) A 7<sup>h</sup> l'opéra, la *Reine de Golconde*. Elle fut jouer a ravir. Que la nature paroît belle, dit S. Phar en s'éveillant. J'ai perdu tout ce que j'aime... Le moment de la reconnaissance entre la Reine et S. Phar fut jouer supérieurement par M<sup>lle</sup> Arnould: *Mon sort sera toujours beau*... Les choeurs fuyants en chantent: *Aimer, aimons toujours notre bergère qui nous est chère, celle qui veille sur nos jours*. Un moment dans les ballets est charmant et tous les ballets sont beaux. C'est un spectacle qui réunit tout ce qu'il faut pour émouvoir et enchanter... — (25 avril) Au spectacle. On donna *La chercheuse d'esprit*. Opéra comique en Vau-deville que Favart fit n'étant que garçon patisier. Nicette joue le rôle d'une bête qui fut bien exécuté par M<sup>lle</sup> Victoire, la bouche bayé elle adoptoit l'air la plus sot. Il y a des équivoques licencieuses... Deux petites filles... dansent des ballets pantomimes charmants. L'opéra Languedocien *Alcimadure*. Jeliotte y joua bien, M<sup>lle</sup> Fel, laide, et chanta faux... Il y de jolies airs, mais ce n'est point la Reine de Golconde. Le Duc de Chartres dansa sur la scène.

<sup>204</sup> Ibid. (23 avril): „Le souper fut gaie comme au cabaret. La M<sup>lle</sup> de Luxembourg et M<sup>e</sup> de Boufflers y étoient placé a l'autre bout de la table d'ou elles envoyerent des vers du Prince de Conti a nous donner de son vin de Bourgogne, intitulé le Romanée“.

<sup>205</sup> La prince de Ligne ne manquait presque jamais les fêtes de l'Isle Adam et s'y amusait fort. Aussi voulut-il un jour par une galanterie exprimer à M. de Conti toute la reconnaissance qu'il lui portait. Il fit faire à Bruxelles un char dont la carrosserie était célèbre dans toute l'Europe, une voiture très dorée, très ornementée dans le goût de Rubens. Il y fit asseoir comme sur un trône une belle servante de 25 ans, blonde, blanche et rose, disposant à ses côtés, sur les coussins, toutes les gourmandises particulières aux Pays-Bas: les plus beaux fruits de Beloeil et mille bonnes choses. Ligne expédia tout ce galant équipage à l'Isle Adam un jour que le prince de Conti recevait une nombreuse compagnie. Au moment où le char et la plantureuse déesse arrivèrent, on l'annonce au prince

des poèmes de circonstance. Au milieu de toutes ces fêtes et distractions, Zinzendorf restait froid et grave. Aussitôt retourné chez lui, il se remettait à lire MONTAIGNE et VAUVENARGUES, dont il fait la remarque qu'il „étoit triste et mélancolique, mais il paroît avoir été fort avant dans la connoissance des hommes“.<sup>206</sup>

Il n'était heureux dans le monde que s'il y avait de la musique ou bien un programme quelconque:

Soupé chez le Comte de Creutz, Ministre de Suede avec l'ambassadeur de Venise, Marmontel, M<sup>e</sup> Wynne joua comme un ange, Gréghri, Liégois, auteur de la musique du Huron, chanta cet air: *Si jamais je prend un époux, je veux que l'amour me le donne...* divinement. Il s'accompagnoit lui-même et sut exprimer d'une manière ravissante la délicatesse du sentiment qui règne dans sa musique. Marmontel chanta de jolies petites chansons...<sup>207</sup>

Zinzendorf n'est pas un causeur; les jeux de hasard lui faisaient peur. La plupart du temps, il marque simplement où il a été, à quel jeu on a joué et s'il y gagné où perdu.<sup>208</sup> Sa communauté d'intérêts avec la compagnie était tout à fait minime. Il a été témoin des petites in-

de Conti: „Ah! ce cher Ligne qui nous envoie quelque chose! s'écrie-t-il, que cela est charmant. Comme nous l'aimons! mais que n'est il venu lui-même! Qu'on demande quand il viendra et qu'on mette ce qu'il envoie où l'on voudra“ Et le prince de Conti ne vit pas la belle servante flamande et ne goûta pas aux gourmandises qu'elle apportait. Cette fantaisie couta à Ligne un peu plus de cinq cents ducats. (Dumont-Wilden: *La vie de Ch.-J. de Ligne...* op. cit. p. 170—171.)

<sup>206</sup> T. 12. (25 avril): „Le matin je lus dans un livre intitulé: *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain*. L'auteur M. de Vauvenargues qui est mort fort jeune, étoit etc“.

<sup>207</sup> T. 13 (11 décembre 1768).

<sup>208</sup> T. 13 (18 décembre): „Soupé chez la comtesse de la Marche tout seul avec la princesse Kinsky, puis autres hommes. Joué au Tri avec M<sup>es</sup> de Mori et de Sabran...“ T. 14 (22 janvier 1769): „Soupé chez l'ambassadeur avec des plus jolies femmes de Paris. La Maréchale de Luxembourg, la Comtesse et la Duchesse du Boufflers, La Duchesse de Lauron, la Comtesse de Broglie... l'ambassadeur me fit jouer au Vingt et un avant le souper, j'y perdis encore et ne jouois point apres...“ etc.

trigues, mais le temps de rentrer chez lui, il ne se rappelle guère que les noms des héros de ces intrigues. Aussi ces notes sont-elles composées de simples noms.

Le comte de Zinzendorf était en rapports plus intimes avec le comte Nicolas ESZTERHÁZY<sup>209</sup> et avec VAN SWIETEN (ancien habitué du célèbre salon de M<sup>me</sup> de COBENZI à Bruxelles), grand ami de la musique et bien qu'homme d'État, compositeur lui-même.<sup>210</sup> Ils se voyaient souvent chez la princesse de KINSKY<sup>211</sup> ainsi que chez l'ambassadeur MERCY;<sup>212</sup> ils allaient ensemble à Versailles, étudiaient les monuments de Paris et fréquentaient assidûment les salons aussi bien que les théâtres.<sup>213</sup> VAN SWIETEN était très populaire dans la société. Cette année-même il composa plusieurs airs pour la *Chercheuse d'esprit* de FAVART, qui sans être immortels, firent connaître son nom. Zinzendorf nous dit également qu'il a entendu parler de l'activité musicale de VAN SWIETEN.<sup>214</sup>

Le comte de Zinzendorf allait aussi aux bals où il continuait à penser à ses statistiques... Il assista au bal de l'Opéra, à celui de la cour,<sup>215</sup> au bal de la maréchale de

<sup>209</sup> Comte Nicolas-Valentin Eszterházy (1740—1806) général français, propriétaire d'un régiment de hussards.

<sup>210</sup> Godefroy Van Swieten, fils du médecin célèbre de Marie-Thérèse, a joué un rôle important dans l'histoire de la musique à Vienne. Ses „Productions“ des dimanches matins étaient célèbres. C'est là que Mozart dirigea l'orchestre pendant des années. Van Swieten fut le bienfaiteur de Haydn, de Mozart et de Beethoven. C'était aussi un excellent diplomate. A partir de 1777 il fut préfet de la Bibliothèque Impériale à Vienne.

<sup>211</sup> T. 14 (9 mars 1769): „Diné chez la princesse Kinsky avec Eszterházy, Van Swieten, le chevalier Lorenzi et l'abbé Nicoli“.

<sup>212</sup> Le comte François de Mercy-Argenteau, diplomate autrichien, mort en 1797. Ambassadeur de l'empereur d'Autriche près de la cour de Versailles.

<sup>213</sup> Cf. notre étude p. 80.

<sup>214</sup> T. 14 (13 février): „Diné chez l'ambassadeur avec le chevalier Lorenzi, on parla de la musique de Van Swieten qu'il a fait pour la *chercheuse d'Esprit*“.

<sup>215</sup> Au cours de la saison d'hiver, sur l'initiative du chevalier de Bouillon, la Cour organisa, dès 1716, des bals à l'Opéra qui restèrent très en vogue jusqu'à la fin du siècle. Louis XV lui-même s'y rendait avec plaisir.

SOUBISE dont il a retenu qu'arrivé à 2<sup>h</sup> et demie, il en est parti à 6<sup>h</sup> du matin et qu'il s'y est entretenu pendant longtemps avec les membres du corps diplomatique. Le lendemain du bal il alla dès le matin chez le receveur général HARDOUIN au sujet de ses études d'impôt.<sup>216</sup> Il a dressé une liste des personnes présentes au bal de M<sup>me</sup> de CARAMAN<sup>217</sup> et n'a pas manqué non plus de se rendre au bal du Palais-Royal, organisé en l'honneur du roi de Danemark. Zinzendorf, observateur éternel, a marqué cette fois que tout était très bien réglé malgré qu'on eût dû servir 600 soupers. Ce fut seulement la „populace“ qui, en pénétrant à la fin, provoqua un peu de perturbation:

...il avoit pour le moin 10 tables... je fus a une table d'homme d'environ 60 couverts, entre le chevalier Lorenzi et un autre avec le Vicomte de Rochechouart... six cens personnes y souperent et toutes les tables bien servies. Le seul désordre que j'observois fut qu'apres le souper on avoit laisser entrer tout le monde sans distinction, le peuple même, dans l'appartement ou le Roi ouvrit le bal en dansant un menuet avec Mademoiselle. Le Duc d'Orléans, lui-même fut obligé de faire sortir la populace...<sup>218</sup>

C'est cette sobriété absolue qui caractérise tous ses faits et gestes. C'est avec grande précision qu'il décrit qu'au bal du Palais Royal environ 60 personnes sont assises à une table; de même il nous décrit d'une façon précise, comment les invités étaient placés à la réception de l'abbé de CONDILLAC<sup>219</sup> puis suit la description fidèle de toute la solennité de l'Académie:

<sup>216</sup> T. 13 (8 décembre 1768).

<sup>217</sup> Zinzendorf ne nous donne pas plus de détails mais selon ses relations et sa compagnie habituelle, il est vraisemblable que c'était une des femmes de la fameuse famille de Caraman-Chimay. Cf. Journal de Zinzendorf, t. 14 (31 janvier 1769).

<sup>218</sup> T. 13 (24 novembre 1768).

<sup>219</sup> Ibid. (22 décembre): „On plaça le prince Czatorinsky [sic] au milieu des académicien a côté de Marmontel, la princesse Lubomirska étoit avec le C<sup>te</sup> Rzewuski dans la salle, tandis que les autres dames étoient dans les lanternes(?)“.

La séance commença par la lecture de l'abbé Condillac<sup>220</sup> qui fut reçu. Il lut le chapeau sur la tête, une dissertation sur les progrès des sciences jusqu'au tems de Louis XV. Sec et métaphysique avec quelques pointes ou on applaudit soigneusement. L'abbé Batteux<sup>221</sup> lui répondit, fit comme lui mais plus longtems l'éloge de l'abbé d'Olivet<sup>222</sup> a la place de qui celui-ci est élu. La naissance d'un mot est la mort d'une autre Ancien privilégié qui renferment le germe du bonheur des nations. Il dit a l'abbé Condillac qu'il avoit parlé en métaphysicien des matières que l'autre avoit traité en homme de goût. Watelet<sup>223</sup> lut ensuite sa traduction de ce Chant du Tasse ou il s'agit de la forêt enchantée. Le duc de Nivernois lut a la fin ses fables: Le Soleil et le chat huant, Le sourde et l'aveugle, Les deux somnambules, Jupiter et le Rosignol, Les carrières.

Il était également présent à la réception de THOMAS<sup>224</sup> à l'Académie Française. Il nous donne le titre du discours traditionnel du nouveau membre de l'Académie: *Discours sur les devoirs de l'homme de lettres* et Zinzendorf nous en parle dans ces termes:

La vérité doit se présenter avec douceur, elle a déjà assez tort d'être la vérité, il ne faut pas la faire hair par la manière dont elle se présente. A la fin l'auteur prit un engagement solennel avec le public de ne jamais rien écrire contre la société, les moeurs, ni la Religion. Le prince Louis...<sup>225</sup> de Strassbourg lui répondit. Ensuite l'auteur lut son premier chant de son poème sur *Pierre le Grand*.

S'intéresser à tout était la mode du siècle de l'Encyclopédie. Il convenait d'être au courant de tout. Il

<sup>220</sup> Étienne de Condillac, philosophe, abbé de Mureaux (1715—1780).

<sup>221</sup> Charles Batteux, littérateur et humaniste français, occupa la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France. Membre de l'Académie dès 1761. (1713—1780.)

<sup>222</sup> Pierre-Joseph-Thoulier d'Olivet, grammairien (1682—1768).

<sup>223</sup> Claude-Henri Watelet, littérateur et artiste, à la fois peintre sculpteur et graveur (1718—1786).

<sup>224</sup> Antoine-Léonard Thomas (1732—1785) littérateur. Cf. *Journal de Zinzendorf*, t. 12 (21 janvier 1767).

<sup>225</sup> Mot illisible dans le manuscrit.

fallait savoir parler de tout. En société on s'entretenait même de questions d'anatomie.<sup>226</sup> On se rendait aux séances de l'Académie, on participait aux expériences de physique.<sup>227</sup> Il était aussi à la mode d'aller voir les artistes dans leurs ateliers.

A l'ambition naturelle de Zinzendorf s'ajoutait encore ce milieu spirituel et le résultat fut qu'il devint incapable d'assimiler ses impressions. La matinée était consacrée à ses études et l'après-midi à ses obligations qui découlaient de la vie sociale. Voyons l'emploi d'une de ses après-midi:

...dîné chez la Princesse de Kinsky avec Eszterházy, Van Swieten, le chevalier Lorenzi et l'abbé Nicoli. J'allois de là chez M<sup>e</sup> de Ville-gagnon que je ne trouvois point au logis, affligé je m'en allois chez M<sup>e</sup> Hénault, où l'on parla d'une conspiration en Corse pour massacrer les françois. De là chez M<sup>e</sup> Helvétius, où je trouvois Chastelus,<sup>228</sup> chez M<sup>e</sup> de la Valière j'y causois avec le M<sup>al</sup> de Broglie, M<sup>e</sup> de Choiseuly vint. Chez M<sup>e</sup> Dupin, j'y vis M<sup>e</sup> de Montauban. Chez M<sup>e</sup> Caraman, chez l'ambassadrice d'Espagne, il y avoit M<sup>e</sup> de Grammont, puis chez moi, lu dans la Lande.<sup>229</sup>

<sup>226</sup> T. 14 (22 février 1769): „Soupé chez M<sup>e</sup> du Pin avec M<sup>e</sup> de Forcalquier et M<sup>e</sup> de Villeneuve. On parla anatomie du Carp et de Metacarp, du Tarse et Metatarse . . . le Sang fait sa tournée entière en 3 heures de tours comme les Marées vont et viennent“.

<sup>227</sup> Ibid. (22 avril): „ . . . au boulevard chez Comus, il y avoit des femmes, il nous fit voir un appareil d'électricité beaucoup plus fort qu'un autre de la même grandeur, nous touchâmes le chaîne et eûmes un coup assez violent. Il nous fit voir deux cadrens sympathiques au moyens des quels on peut s'écrire des lettres à 200 piés de distance . . .“ — Nicolas-Philippe Ledru dit „Comus“ a reçu le sobriquet „Comus“ à la suite de ses expériences de physique célèbres et amusantes.

<sup>228</sup> Recte: Chastellux. François-Jean marquis de Chastellux, militaire et littérateur, auteur des *Voyages dans l'Amérique septentrionale* (1786, 2 vol.). Il se fit remarquer pendant les guerres de Sept ans et de l'Indépendance américaine (1734—1788).

<sup>229</sup> *Les voyages d'Italie*, selon le Journal de Zinzendorf, t. 14 (9 mars 1769), recte: *Voyage d'un Français en Italie* (Venise et Paris, 1769). Joseph-Jérôme Le Français de Lalande, astronome français (1732—1807).

4. *Les artistes.*

M<sup>me</sup> GEOFFRIN introduisit les artistes dans la société parisienne. Ses dîners du lundi réunissaient artistes et amis des arts: BOUCHER,<sup>230</sup> Joseph VERNET,<sup>231</sup> Carle VAN LOO,<sup>232</sup> LE MOINE,<sup>233</sup> le président HÉNAULT etc. C'était un phénomène extraordinaire, car jusqu'alors peintres, sculpteurs, graveurs avaient été considérés comme de simples artisans, non admis dans le monde. Tout d'un coup l'intérêt se tourna vers eux et dès la deuxième moitié du siècle, nous pouvons dire qu'il était à la mode d'être en contact avec les artistes, qui étaient reçus dans les meilleures compagnies. Des princes et des princesses allaient les voir dans leur atelier, s'intéressaient à leur ouvrage et les protégeaient à l'occasion.

Suivant son programme, établi à l'avance, Zinzendorf avait l'intention d'entrer en contact personnel avec les représentants des arts. Encore à Vienne, il avait noté les noms des plus grands artistes vivants du siècle: GREUZE et BOUCHER, puis ceux des sculpteurs et des graveurs célèbres. L'intérêt méthodique témoigné par Zinzendorf aux questions artistiques ne pouvait qu'augmenter dans l'ambiance de Paris. Le matin, il allait voir les galeries et rendait visite à tous les artistes importants de Paris, sans pouvoir s'approprier ses impressions. Jour par jour il recueillait des impressions et quelques années plus tard, c'est lui-même qui a le mieux caractérisé son train de vie de cette époque: „... je courrois le matin les artistes, les gens de lettres, les cabinets de tableaux . . .”<sup>234</sup> Il est intéressant de noter que les tableaux de GREUZE<sup>235</sup> douçâtres, sentimentaux et prêchant la morale ont causé

<sup>230</sup> François Boucher (1703—1770).

<sup>231</sup> Claude-Joseph Vernet, peintre (1714—1789).

<sup>232</sup> Peintre distingué. Il brillait par le coloris et l'agrément de la composition (1705—1765).

<sup>233</sup> Jean-Baptiste II Le Moine, sculpteur (1704—1789).

<sup>234</sup> T. 62 des *Confessions* de Zinzendorf (1801—1804).

<sup>235</sup> Jean-Baptiste Greuze (1725—1805).



sur lui une plus forte impression que ceux de Boucher si richement colorés et qui rendent si bien le bonheur de vivre... Parmi les meilleurs successeurs de BOUCHER, c'est Michel VAN LOO qu'il alla voir, mais il a négligé complètement son art et n'a fait<sup>236</sup> que mentionner qu'il alla aussi chez lui et qu'il l'a rencontré une autre fois par hasard. Par contre il a rendu plusieurs visites à GREUZE.<sup>237</sup> Dans ses notes il s'occupe de ses tableaux d'une façon détaillée et parle avec la plus grande admiration de ses œuvres hautement morales. D'autre part, en ce qui concerne BOUCHER, il n'en a parlé que passagèrement. Il a plutôt noté quelles étaient les personnes qu'il a rencontrées dans son atelier. Cette donnée est d'ailleurs précieuse comme preuve supplémentaire de la nouvelle orientation de l'aristocratie:

A midi chez M. Boucher, peintre au vieux Louvre, j'y trouvois la princesse Kinsky, Vernet, le chevalier Lorenzi, M. de la Lande. Nous examinâmes le cabinet de Boucher en histoire naturelle qui est fort beau. Diné chez la princesse avec ces Messieurs.<sup>238</sup>

En compagnie des diplomates étrangers, il a rendu visite aux peintres à tour de rôle. Les tableaux de Joseph VERNET lui ont beaucoup plu,<sup>239</sup> par contre il n'a fait que mentionner PIERRE,<sup>240</sup> LE MOINE, BAUDOUIN,<sup>241</sup> Hubert

<sup>236</sup> Michel Vanloo fameux portraitiste (1707—1771), neveu de Carle Vanloo. Suivant de près ses traces, il l'aida même dans les grands travaux de décoration qui lui furent confiés en 1731. Michel Vanloo possédait le titre de peintre du roi d'Espagne, Philippe V. Portraitiste de Louis XV, de Carle Vanloo, du Cardinal de Choiseul etc.

<sup>237</sup> T. 12 (6 et 28 février 1767): t. 13 (5 décembre 1768).

<sup>238</sup> T. 13 (18 décembre 1768).

<sup>239</sup> T. 12 (9 février 1767): „Chez Vernet aux galérie du Louvre, c'est un peintre unique en paysage et en marine. Il m'apprit ce qu'on appelle repos en peinture“.

<sup>240</sup> Jean-Baptiste-Marie Pierre, peintre et graveur (1713—1789). Elève de Natoire.

<sup>241</sup> Pierre-Antoine Baudouin, disciple de Boucher (1724—1769).

ROBERT,<sup>242</sup> et en même temps il n'a fait qu'une simple allusion à sa visite chez PIGALLE,<sup>243</sup> l'un des plus grands sculpteurs du siècle. Il a aussi témoigné de l'intérêt aux graveurs: CARS,<sup>244</sup> L'EMPEREUR,<sup>245</sup> WILLE<sup>246</sup> et WEYROTTER.<sup>247</sup> La technique de la gravure a retenu son intérêt.<sup>248</sup> Le graveur LE BAS<sup>249</sup> invita Zinzendorf à venir faire un essai chez lui, s'il le voulait. Déjà à Vienne il s'était promis de rendre visite au célèbre horloger BERTOUD<sup>250</sup> qui occupait son esprit plus que PIGALLE. Des travaux de détail du grand orfèvre GEORGE<sup>251</sup> l'intéressent plus que l'art d'une grande conception.

Zinzendorf, l'économiste exact, objecte à l'art de RUBENS que ses dessins ne sont pas précis:

<sup>242</sup> Hubert Robert, peintre fameux (1733—1808).

<sup>243</sup> Jean-Baptiste Pigalle, sculpteur célèbre (1714—1785).

<sup>244</sup> Laurent Cars, habile graveur du XVIII<sup>e</sup> siècle (1699 ou 1702—1771).

<sup>245</sup> Famille de graveurs et de bijoutiers célèbres de Paris. Membres: Jean-Denis I<sup>er</sup> mort en 1735; Jean-Denis II (1701—1765); Basau mort en 1780; Mautz mort en 1775; Jean-Baptiste bijoutier très fameux de la cour, né en 1740.

<sup>246</sup> Graveur allemand (1717—1807).

<sup>247</sup> François-Edmond Weyrotter, peintre et graveur; dès 1767 professeur de l'Académie impériale de gravure à Vienne (1730—1771).

<sup>248</sup> T. 12 (28 mars 1767): „... le graveur Weyrotter grava en ma présence un petit dessein à l'eau forte". Ibid. (7 avril): „Chez M. Cars, rue S. Jacques, je vis travailler un nommé Jardinier à la *Tricoteuse* de Greuze. Delà chez un autre graveur M. L'empereur, rue pres del Estrapade, il travailloit à graver un grand tableau de Rubens. J'achettois l'*Annette et Lubin* de Greuze".

<sup>249</sup> Jacques-Philippe Le Bas (1707—1783), maître des plus célèbres graveurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cf. T. 12 du Journal de Zinzendorf (10 avril 1767): „... le Bas me fit acheter les *Ports de Mer* de Vernet pour 168 Livres, il me proposa de venir graver chez lui un morceau à l'eau fort".

<sup>250</sup> Ferdinand Berthoud, fameux horloger et mécanicien (1727—1817).

<sup>251</sup> Jean George, orfèvre parisien, créateur des étuis à cigarettes en or, connus sous la dénomination „georgettes", dont 3 exemplaires se trouvent actuellement au Louvre. En 1767 Zinzendorf nous mentionne une certaine M<sup>me</sup> George, veuve, bien que l'orfèvre George fasse des étuis nouveaux, mentionnés dans le répertoire général des beaux-arts de Thieme-Becker, (Leipzig 1923. tome 13, p. 424), jusqu'en 1768.

„J'allois a la Galerie de *Luxembourg* de Rubens. Le coloris et l'invention est tres belles, mais le dessin est incorrect au possible...“<sup>252</sup>

En revenant des galeries il fait une statistique: „vu un tableau de RUBENS, quelques WOUWERMAN,<sup>253</sup> POELENBOURG,<sup>254</sup> BOUCHER, GREUZE, BERGHEM,<sup>255</sup> VERNET, WATTEAU<sup>256</sup> . . . des tableaux des vases de goût . . .“<sup>257</sup> Il alla voir aussi des galeries privées, se rendit plusieurs fois au Louvre sans pouvoir se former une opinion personnelle sur la peinture, mais, comme nous le verrons par sa visite à Versailles, nous apprendrons par contre les effectifs d'alors des galeries et l'emplacement des tableaux. Ses données n'ont qu'une valeur documentaire.

### 5. Versailles.

La pompe et le faste éblouissant de Versailles avaient encore augmenté après la mort de Louis XIV. Le cérémonial ainsi que l'étiquette étaient devenus plus minutieux et Louis XV régnait en demi-dieu sur un peuple qui voulait pourtant s'affranchir. Les levers, les couchers, les repas se transformaient quasi en séances solennelles accompagnées de longues cérémonies. Pouvoir participer à ces actes solennels mais surtout en y jouant un rôle quelconque, était un des plus grands honneurs. L'enchaînement des cérémonies et l'étiquette finissaient par peser et l'atmosphère de Versailles était lourde. Peu à peu d'ailleurs le roi lui-même se mit à négliger Versailles.

Quelques jours après son arrivée à Paris le comte de Zinzendorf se présenta à la cour<sup>258</sup> accompagné de l'am-

<sup>252</sup> Cf. Journal de Zinzendorf, t. 12 (25 février 1767).

<sup>253</sup> Philips Wouwerman, peintre hollandais (1619—1668).

<sup>254</sup> Cornélis Poelenbourg, peintre hollandais (1589—1660).

<sup>255</sup> Nicolas Berghem, peintre paysagiste de l'école hollandaise (1620—1683).

<sup>256</sup> Antoine Watteau (1684—1721).

<sup>257</sup> T. 12 (17 mars 1767).

<sup>258</sup> T. 12 (13 janvier 1767).

bassadeur d'Autriche à Paris, le comte de MERCY. Il nota que les diplomates étrangers devaient attendre longtemps dans l'antichambre du duc de CHOISEUL. Les portes s'ouvraient vers midi et ils furent témoin de la cérémonie au cours de laquelle le roi était chaussé puis habillé. On voyait le roi prier près de son lit, entouré d'évêques et d'archevêques. Après la cérémonie l'ambassadeur Mercy présenta le comte de Zinzendorf au roi,<sup>259</sup> puis ils assistèrent au déjeuner cérémonieux et solennel des princes de la maison royale. Au milieu de la table le dauphin était assis, à sa droite se trouvait le comte de Provence et à sa gauche le comte d'Artois qui au cours de repas échangeaient quelques paroles conventionnelles avec les membres du corps diplomatique. Puis ils virent encore passer les filles du feu dauphin, ainsi que les princesses Adélaïde, Victoire et Sophie et ensuite la reine au milieu de sa cour.

Zinzendorf est encore plusieurs fois présent, avec le corps diplomatique, au lever du roi; la cérémonie est toujours suivie d'un banquet d'honneur chez le ministre des affaires étrangères, le duc de CHOISEUL.<sup>260</sup> La pompe monotone de Versailles, ses actes ennuyeux se répétant incessamment, tout cela lui plaît. Zinzendorf se rend aussi parfois aux fêtes et aux cérémonies en compagnie du comte ESZTERHÁZY,<sup>261</sup> mais toutefois ses notes incomplètes ne nous fournissent pas un tableau bien clair des solennités. Il mentionne quelquefois les personnages venus faire leur cour au roi, donne même le nombre des génuflexions devant le monarque et marque avec satisfaction: „la cérémonie étoit belle“.

Une fois il passe une journée entière à Versailles avec un guide, *Le voyage pittoresque* dans les mains,

<sup>259</sup> „M. Mercy me présenta a lui et il me toisa de mon long“.

<sup>260</sup> T. 13 (22 sept. 1768): „... le roi a son lever me parut aussi mal habillé,„ aussi vouté que le Duc de Choiseul, il parla du baromètre, du Vizir ...“.

<sup>261</sup> Cf. Journal de Zinzendorf, t. 12 (2 février 1767).

contrôle tout et fait d'amples notes de tout ce qu'il a vu. Il visite le château minutieusement, allant d'une salle à l'autre, observe les tableaux et ces notes nous fournissent un nouveau guide de Versailles. La plupart du temps il apprécie la pompe de Versailles dans les termes les plus flatteurs.<sup>262</sup> Du roi lui-même, il n'écrit rien, sauf le cas où il note à la suite de ce dont il a entendu parler dans le monde.

Le roi n'aime pas les gens qui ont beaucoup d'esprit, quand un ministre lui parle d'affaire qui ne sont point de son département, il lui tourne l'épaule.<sup>262/a</sup>

Zinzendorf fait souvent allusion à M<sup>me</sup> du BARRY<sup>263</sup> sans en parler plus longuement. La société parisienne s'occupe largement de la comtesse du BARRY qui est introduite à la cour vers la fin du séjour de Zinzendorf à Paris, pourtant ses notes ne relatent que des faits sans importance.<sup>264</sup> Il note qu'elle a été présentée au roi le 22 avril 1769.

Versailles non plus ne procure pas de grandes émotions à Zinzendorf. Il est intéressant de noter que de même qu'il préfère les tableaux d'un coloris pâle et pour ainsi dire efféminé de GREUZE aux compositions de BOUCHER, c'est de la même façon qu'il préfère le château plus simple de Marly à la pompe fastueuse de Versailles.<sup>265</sup>

<sup>262</sup> Ibid. (14 mai): „... le salon de la paix m'a plu, les ornemens de la corniche sont on ne peut pas plus agréable... le grand Canal, la Colonnade m'enchantait... l'Oeil de Boeuf contient de beaux tableaux“ etc.

<sup>262/a</sup> Ibid. (27 févr.)

<sup>263</sup> M<sup>me</sup> Lenormand d'Étioles, femme de moeurs légères, s'était fait épouser par le comte du Barry pour qu'on pût la présenter à la cour comme comtesse. La présentation fut faite par la comtesse de Béarn moyennant 100.000 livres en espèces et la promesse de 100.000 écus qu'elle pouvait toucher à la suite d'un procès d'héritage ancien.

<sup>264</sup> T. 62, *Confessions* de Zinzendorf: „M<sup>e</sup> du Barry fut présentée à Versailles par M<sup>e</sup> Béarn le 22 avril 1769“.

<sup>265</sup> T. 14 (24 avril 1769): „Combien Marly est plus beau que Versailles il n'y a aucune espece de comparaison“.

6. *Théâtres et acteurs.*

L'un des principaux amusements du XVIII<sup>e</sup> siècle était le théâtre. Peu à peu, assister aux représentations devint de bon ton et vers le milieu du siècle s'établit même la mode de jouer soi-même. Le prince de Ligne a pu lui-même dire un jour qu'il avait rencontré dans sa carrière plus de dix dames et du meilleur monde qui chantaient et jouaient mieux qu'il ne l'avait jamais vu faire sur aucune scène.<sup>266</sup>

A l'exemple de la cour, chaque société eut sa propre troupe d'amateurs. Dès 1770 les théâtres particuliers foisonnaient à Paris.<sup>267</sup>

Conformément aux exigences du siècle, les théâtres réguliers atteignirent à un niveau voisin de la perfection. Dans la deuxième moitié du siècle les plus grands acteurs comme LE KAIN,<sup>268</sup> protégé de VOLTAIRE, le fameux MOLÉ,<sup>269</sup> PREVILLE<sup>270</sup> M<sup>lle</sup> CLAIRON<sup>271</sup> faisaient alors partie de la troupe du Théâtre Français, tandis que de son côté la Comédie Italienne était à son apogée.<sup>272</sup>

Quant au théâtre, Zinzendorf se parisianise tout à fait. Il devient un fervent des théâtres et y passe toutes ses soirées libres. Nous pouvons presque complètement

<sup>266</sup> Max v. Boehn op. cit. p. 453.

<sup>267</sup> Carl Thot: *Französisches Salonleben um Duclos* (1704—1772). Wien, 1918.

<sup>268</sup> Henri-Louis Cain, dit Le Kain, célèbre tragédien français. (1728—1778). Le Kain contribua ainsi que M<sup>lle</sup> Clairon à la réforme importante des costumes au théâtre. La perfection de Kain n'était que dans les seules tragédies de Voltaire.

<sup>269</sup> François-René Molé, célèbre comédien, débuta à 20 ans à la Comédie Française dans le rôle de Britannicus, mais il ne fut admis définitivement qu'en 1761. Ses débuts dans la tragédie ne furent pas sans succès, mais ce fut surtout dans la comédie qu'il excella (1734—1802).

<sup>270</sup> Pierre-Louis Dubus, dit Préville, pendant trente-trois ans (1753—1786) fut le premier comédien du Théâtre Français (1721—1799).

<sup>271</sup> Claire-Joséphine Lérès de Latude, dite M<sup>lle</sup> Clairon ou La Clairon, célèbre tragédienne française; elle remporta ses plus grands succès dans les pièces de Voltaire.

<sup>272</sup> De 1762 à 1793.

reconstruire, d'après ses notes, le répertoire d'alors des théâtres, ainsi que les distributions des rôles.

Au commencement le comte ne donne que le titre des pièces en y ajoutant tout au plus comme caractéristique immuable: „on joua a merveille“ ou „comme des anges“.<sup>273</sup> Il gardera cette opinion même plus tard, bien que sa critique s'améliore avec le temps; tout en rendant hommage sans restriction aux artistes de la Comédie Française, il n'accepte pas tout sans réserve.<sup>274</sup> Le comte est un admirateur du jeu parfait de LE KAIN,<sup>275</sup> de MOLÉ, de PRÉVILLE, de BRISSARD<sup>276</sup> et de BELLCOURT,<sup>277</sup> est également

<sup>273</sup> T. 12 (15 janv. 1767): „Aux Com. Italienne, j'entendis avec un plaisir tres grand *le Roi et le fermier*, qu'on joua a merveille“. T. 13 (3 décembre 1768): „... la Comédie Française. *Le Philosophe sans le savoir*. Molé, Preville, M<sup>lle</sup> d'Oigny jouerent comme des anges“. [Louise-Adélaïde Berton-Maisonneuve, dite M<sup>lle</sup> d'Oigny actrice célèbre de la Comédie Française.] — T. 14 (14 janv. 1769): „Aux François. Le Kain joua comme une ange dans *l'Orphelin de la Chine*“.

<sup>274</sup> T. 13 (19 décembre 1768): „A la Comédie Française. On donna *Tancrede* ou M<sup>e</sup> Vestris débuta. Elle paroît tres bonne actrice et sa figure est bien, mais elle ne prononce pas bien nettement“. M<sup>me</sup> Vestris née Marie-Rose Gourgand (1743—1804). T. 14 (29 janv. 1769): „A la Com. Française. *Alzire*. Le Kain me fit souvent moins de plaisir que Molé, l'autre jour il parloit trop lentement selon moi“. — Ibid. (8 févr.): „A la Com. Française. *Hypermnestre* de M. Le Mierre, mauvais piece, mauvais vers. M<sup>e</sup> Vestris joua au premier acte comme un ange...“ — Ibid. (11 févr.): „aux François, on donna *Le Bourgeois Gentilhomme*, une farce épouvantable ou le pauvre Preville joue un rôle épouvantable“.

<sup>275</sup> T. 13 (2 décembre 1768): „A la Comédie Française. Le Kain joua dans *Sémiramis* avec une grande perfection, le genre de la tragédie ne permet pas d'être aussi naturel que dans la comédie“. — Ibid. (26 décembre): „Aux François. Le Kain fit encore le rôle de *Tancrede* a ravir“. — T. 14 (18 février 1769): „Aux François. *Zaire* y fut joué dans une grande perfection. Le Kain seul fut applaudi, quoique son jeu étoit souvent d'une lentesse insupportable“.

<sup>276</sup> T. 13 (19 déc. 1768): „A la Comédie Française. On jouoit la *Phedre* de Racine. Le moment ou Hippolite avoua a Thésée, son père qu'il aime Aricie, fut joué par Brissart [recte: Brissard] et Molé avec une perfection que rien n'égale... C'est dommage que la figure de Molé soit si peu avantageuse“.

<sup>277</sup> Jean-Claude-Gilles Bellecourt, célèbre comédien français. Comme élève du peintre Carle Van Loo il montra une rare aptitude pour la peinture, mais une vocation irrésistible l'entraîna bientôt vers le théâtre. Il ne manquait pas d'intelligence, mais son jeu était sec et froid, sa prononciation brusque et dure.

enchanté du grand art de M<sup>lles</sup> CLAIRON,<sup>278</sup> d'OLIGNY, DUMESNIL.<sup>279</sup> Chaque fois le jeu parfait des artistes de la Comédie Française procure une grande joie à Zinzendorf qui d'ailleurs préfère la comédie à la tragédie. La société de XVIII<sup>e</sup> siècle habituée aux tableaux richement colorés de WATTEAU et de BOUCHER exigeait aussi sur la scène les décors magnifiques qui se font mieux valoir dans la comédie que dans la sombre tragédie classique.<sup>280</sup>

C'est dans la deuxième moitié du siècle que Zinzendorf séjourna souvent à Paris. A cette époque les pièces spirituelles de MARIVAUX avaient déjà été remplacées par les satires de BEAUMARCHAIS sur la scène de la Comédie Française.<sup>281</sup>

C'est sans aucune remarque que Zinzendorf passe sur la *Métromanie* de PIRON, pourtant l'une des meilleures pièces et les plus fréquemment jouées du siècle, bien qu'il l'ait vue deux fois en un an.<sup>282</sup> Il n'apprécie point

<sup>278</sup> Ibid. (8 déc.): „Au Spéctacle de M<sup>e</sup> Villeroy. *Bajazet*. M<sup>lle</sup> Clairon joua le rôle de Roxane. On pourroit quasi juger de son caractère par son genre et par les rôles qu'elle préfère. Elle représente avec la plus grande vérité l'orgueil insupportable et la fière déplacé de Roxane . . . Ses yeux sont fixes au lieu que ceux de presque toutes les autres roulent dans la tête . . . que Molé lui est bien supérieur par son genre si conforme à la nature, si cher à toute âme sensible . . .“

<sup>279</sup> T. 12 (14 janvier 1767): „A la Comédie Fr. on donna *Phedre*, je vu jouer M<sup>e</sup> du Mesnil. Elle est bien laide, mais je n'ai jamais vu jouer de cette manière-la. Elle tâche de mettre du naturel au passions“. — Marie-Françoise Dumesnil, célèbre tragédienne française, débuta à la Comédie Française en 1737 par le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* avec le succès le plus éclatant et elle fut reçue sociétaire la même année en dépit des règles ordinaires et par le privilège du talent extraordinaire (1711—1803).

<sup>280</sup> T. 13 (1<sup>er</sup> décembre 1768): „ . . . les *Sabots* . . . La décoration est charmante et la musique divine, toute la pièce fait des tableaux de Boucher“.

<sup>281</sup> T. 12 (27 avril 1767): „Aux François. On donna *Eugénie*. Cette pièce qui m'avoit beaucoup déplu la première fois que je la vis jouer, me plut beaucoup cette fois-ci, moyennant des changemens essentiels qu'on y a fait. Il y a les situations les plus intéressantes. Elle fut joué à merveille“.

<sup>282</sup> T. 12 (23 février): „On joua la *Métromanie* de Pyrrhon, le Kain et Preville étoient malade, il y manqua beaucoup“. — T. 14 (13 janvier 1768): „On joua à la Comédie François la *Métromanie* de Pyrrhon, un nouvel acteur fit le rôle de Métromane“.



la tragédie nationale de BELLOY, *Le Siège de Calais* dont il tient la versification pour rude.<sup>283</sup> Les principes de Zinzendorf sont trop traditionnels pour qu'il puisse pénétrer le fond de la pièce. De *Beverley* comme en général des pièces anglaises, il écrit que c'était une „horreur“ et il exprime sa surprise qu'on puisse rendre impossibles des artistes de premier ordre avec de pareilles pièces.<sup>284</sup> Selon Zinzendorf un public qui va voir de pareilles énormités n'a pas d'âme. Par contre la pièce de SEDAINE *Le Philosophe sans le savoir* qui prêche les idées morales du protestantisme, lui plaît beaucoup.<sup>285</sup>

Bien que le jeu parfait des artistes de la Comédie Française l'enchanté, il apprécie plus les pièces à musique légère de la Comédie Italienne que les tragédies de CORNEILLE,<sup>286</sup> de RACINE, ou de VOLTAIRE, ou même que les comédies de BEAUMARCHAIS.

En 1717 Louis XV avait autorisé de nouveau les représentations de la Comédie Italienne<sup>287</sup> et les comédiens avaient reçu un nouveau siège, rue Mauconseil où ils jouèrent jusqu'à la dissolution complète.<sup>288</sup> Dès 1717 ils jouèrent aussi des auteurs français et peu à peu le théâtre perdit son vrai caractère et c'est comme Opéra Comique qu'il devint à la mode. Les nouveaux membres qui se joignirent aux artistes italiens, CLAIRVAL,<sup>289</sup> CAIL-

<sup>283</sup> Ibid. (1<sup>er</sup> mars 1769).

<sup>284</sup> T. 13 (13, 27 novembre 1768).

<sup>285</sup> Ibid. (3 décembre): „*Le philosophe sans le savoir* . . . Tout au contraire de *Beverley*, dans cette pièce on ne vous offre que les passions les plus douces . . .“

<sup>286</sup> T. 14 (22 février 1769): „On donna *Medée*, cette tragédie extravagante de Corneille. M<sup>lle</sup> du Mesnil la joua en grande perfection, cela ne m'empêcha pas de la trouver affreuse“.

<sup>287</sup> Louis XIV avait interdit les représentations des comédiens italiennes, représentations qui dataient du XVI<sup>e</sup> siècle en France. Le théâtre était fermé pendant 19 ans.

<sup>288</sup> En 1779 les artistes italiens furent renvoyés et une troupe française rouvrit le *Théâtre Italien* en 1783 sur la *Chaussée d'Antin*.

<sup>289</sup> Jean-Baptiste Clairval (1737—1795), célèbre acteur et chanteur français un des plus fermes soutiens de la Comédie Italienne, jouait avec le même talent le drame, la comédie et l'opéra comique. Clairval avait reçu le surnom de «Molé de la Comédie Italienne». Le nom de Clairval est resté dans le langage du théâtre pour désigner les premiers rôles de l'opéra comique.

LOT<sup>290</sup> et LARUETTE,<sup>291</sup> ne parlaient même pas l'italien. Comme nous voyons d'après les titres des pièces rapportées dans le supplément, au temps de Zinzendorf la Comédie Italienne jouait à peine des pièces italiennes mais c'étaient les auteurs français qui dominaient sur la scène de la Comédie. A la musique de DUNI,<sup>292</sup> de PHILIDOR,<sup>293</sup> de MONSIGNY,<sup>294</sup> de GOSSEC<sup>295</sup> ou de GRÉTRY<sup>296</sup> les livrets étaient fournis par ANSEAUME,<sup>297</sup> FAVART,<sup>298</sup> SEDAINE et POINSINET.<sup>299</sup>

<sup>290</sup> Joseph Caillot (1732—1816), célèbre acteur et chanteur de la Comédie Italienne. Débute dans *Ninette à la cour*. L'étendue de sa voix qui réunissait les deux registres du baryton et du ténor lui procura un véritable triomphe et il fut presque immédiatement reçu sociétaire à ce théâtre. Le talent unique de Caillot au dire de Grimm et de La Harpe était plus varié et plus flexible que celui de Le Kain lui-même.

<sup>291</sup> Jean-Louis Laruelle, chanteur et compositeur français. On lui pardonna l'invraisemblance de son chant en faveur de son excellente mimique et pendant 27 ans consécutifs, cet artiste fit la joie des habitués de la Comédie Italienne (1731—1792).

<sup>292</sup> Egidio Romualdo Duni, célèbre compositeur (1709—1775). Il devait plus à l'inspiration qu'à la science pour posséder les secrets de l'instrumentation: son orchestre est d'une naïveté singulière. Ses compositions sont: *La Fée Urgèle ou Ce qui plaît aux dames* (Favart); *La Clochette* (Anseaume); *les Sabots* (Sedaine) etc.

<sup>293</sup> François-André-Danican Philidor (1726—1795), l'un des fondateurs avec Duni, Monsigny et Grétry de l'opéra-comique français qui lui doit un grand nombre d'ouvrages charmants dont Zinzendorf mentionne quelques chefs-d'œuvre: *le Bucheron* (Guichard); *le Sorcier* (Poinsinet), *Tom Jones* (Poinsinet), *La nouvelle école des femmes* (Sedaine) etc.

<sup>294</sup> Pierre-Alexandre Monsigny (1729—1817), compositeur des opéras-comiques: *Les aveux indiscrets* (Sedaine); *le Maître en droit*, *le Cadi dupé*; *le Roi et le fermier* (Le Monnier); *Rosé et Colas* (Sedaine); *Aline ou la reine de Golconde* (Sedaine); *le Déserteur* (Sedaine).

<sup>295</sup> François-Joseph Gossec (1733—1829), compositeur belge des opéras-comiques: *les Pêcheurs*; *la Fête du château*; *le Tonnelier*.

<sup>296</sup> André-Ernest-Modeste Grétry (1741—1813), célèbre compositeur des opéras-comiques: *Isabelle et Gertrude*; *le Huron*; *Lucile* (Marmontel); *Zelmire et Azore*.

<sup>297</sup> Anseaume (1784), auteur de la comédie: *les Deux chasseurs et la laitière* (Duni).

<sup>298</sup> Charles-Simon Favart (1710—1792), auteur des vaudevilles et opéras-comiques: *la Chercheuse d'esprit*; *les Trois Sultanes*; *Antoinette et Lubin* (Martini); *la Fée Urgèle* (Duni); *Thésée* etc.

<sup>299</sup> Antoine-Alexandre Poinsinet (1735—1769) auteur des comédies: *le Sorcier* (Philidor); *Tom Jones* (Philidor) etc.

Le comte de Zinzendorf aime la musique légère et il est enchanté de certains opéras comiques.<sup>300</sup> Il note des airs et trouve beaucoup de plaisir à entendre les chanteurs et chanteuses célèbres de l'époque dont il s'occupe dans son journal de la même façon que des membres de la Comédie Française. Il reconnaît le talent de CLAIRVAL, de CAILLOT, de LARUETTE et de M<sup>me</sup> GOUSSON.<sup>301</sup>

Quelquefois il va voir aussi le grand Opéra, mais ce n'est qu'un geste conventionnel de sa part, car il n'aime pas la musique française sérieuse. Il doit entendre un opéra plusieurs fois avant de pouvoir se familiariser avec sa musique. Zinzendorf note qu'il a été sévèrement grondé par M<sup>me</sup> GEOFFRIN pour son antipathie pour la musique française:

...chez M<sup>e</sup> Geoffrin qui sur ce que je n'aimois pas l'opéra françois, me dit que je n'avois point de coeur.<sup>302</sup>

Des opéras, le seul ballet l'intéresse.<sup>303</sup> Chaquefois il remarque que le ballet fut très beau, mais que la musique l'a ennuyé.<sup>304</sup> En général l'Opéra était peu achalandé. Le

<sup>300</sup> T. 12 (21 fevr. 1767): „Aux Italiens, on jouoit *Tom Jones*, opéra comique charmant, ou la naïveté du jeu de Caillot me fit le plus grand plaisir du monde . . .“ Ibid. (3 février): „ . . . j'ai eu du plaisir a voir jouer Agnes de Chaillot, rapsodie burlesque, d'Ines de Castro“. Ibid. (2 mars): „ . . . on joua *Rose et Colas* a ravir . . .“

<sup>301</sup> Ibid. (16 fevr.): „Aux Italiens. *Le diable boiteux*, comédie italienne. *Les aveux indiscrettes* ou il y a de jolis airs, *Rose et Colas*, la nouvelle actrice M<sup>e</sup> Gousson fit la rôle de Rose. Elle est jolie, mais paroît un peu bête. Clairval joua tres bien le rôle de Colas et Caillot enchantoit par sa naïveté en jouant . . .“ T. 13 (26 nov. 1768): „*Les Sabots*, charmant piece ou La Ruette et Clairval jouent comme des anges“.

<sup>302</sup> T. 12 (4 mars 1767).

<sup>303</sup> Peu après son arrivée à Vienne il était devenu l'un des habitués les plus assidus des productions de ballet très à la mode à l'époque, d'autant plus que l'illustre Noverre résidait alors à Vienne. T. 6 (30 mai 1761): „Il y eut deux ballets, le premier Turc, épouvantablement beau, c'étoit des Pantomimes, on y vouloit se tuer, la second de Paysans“.

<sup>304</sup> T. 12 (3 mai 1767): „Je trouvois cette musique bien ennuyante et les Ballets jolis . . .“ Ibid. (22 fevr.): „A l'Opéra, c'étoit

public était mal placé dans des loges étroites et la société du XVIII<sup>e</sup> siècle à la recherche des plaisirs témoignait<sup>305</sup> plus d'intérêt au plaisant comique italien.

Entre 1760 et 1770 GRÉTRY était le compositeur le plus populaire de la Comédie Italienne. Les livrets étaient de MARMONTEL. Le comte de Zinzendorf va plusieurs fois voir *Lucile* au cours de l'année 1769 et fait des remarques enthousiastes, peu habituelles de sa part, sur sa pièce favorite.<sup>306</sup> Une fois c'est avec le comte Nicolas ESZTERHÁZY qu'il est allé voir l'oeuvre populaire de GRÉTRY, et Zinzendorf nous raconte qu'ils ont tous deux été ravis par la musique, non sans faire d'abord ressortir les grandes qualités du comte ESZTERHÁZY, pour prouver ainsi que sa propre critique est juste:

Eszterházi est un homme de mérite qui pense bien plus solidement que d'autres jeunes gens. Nous allâmes ensemble entendre *Lucile*, il avoua comme moi qu'on sent une satisfaction intérieure à entendre cette pièce... Il veut étouffer de joie à la fin de la pièce".<sup>307</sup>

Zinzendorf fait de temps en temps de petites allusions à l'état primitif des théâtres. „Je fus étonné de voir la Comédie Française aussi peu parfaite."<sup>308</sup> De son temps

*Thésée*, je fus enchanté des ballets . . . " T. 13 (13 décembre 1768): „A l'Opéra, *Enée et Lavine*, le jeu des machines est admirable, les décorations magnifiques et les Ballets charmants". T. 14 (3 févr. 1769): „A l'Opéra. On donnoit *Sandomir*. Le Drame est bien mauvais à s'endormir. Les décorations sont belles. Les Ballets sont charmants . . . "

<sup>305</sup> En 1763 le parterre du théâtre avait brûlé. Cf. Max. v. Boehn: op. cit. p. 546.

<sup>306</sup> T. 14 (5 janv. 1769): „*Lucile*, pièce nouvelle de Marmontel avec la musique de Grétry, jamais le pouvoir magique de la musique sur notre âme n'a été aussi bien employé pour nous faire aimer et chérir nos devoirs . . . " Ibid. (16 janv.): „ . . . j'entendis *Lucile* avec bien de plaisir . . . Quand *Lucile* dit qu'elle voit son avenir sans effroi, le Quatour qui renferme les conseils aux deux époux, et où il y a ce beau refrain: Ou peut on être mieux qu'au sein de la famille . . . Tout ce spectacle est bien beau!" Cf. dans *Lucile*: Scène IV. Dorval, père Timante, Timante, *Lucile*.

<sup>307</sup> Ibid. (19 janv.)

<sup>308</sup> T. 12 (5 janv. 1767).

le théâtre était encore vraiment bien primitif. Pour l'éclairage on employait des bougies de suif et ce n'est qu'à partir de 1784 qu'on usa des bougies de cire et des lampes à huile.<sup>309</sup> Et les élégants de la cour et de la ville paraissaient encore en 1759 sur la scène pour se faire admirer, entraient à chaque instant, parlaient plus haut que les acteurs etc. C'est le mérite du comte de LAURAGUAIS, directeur alors du Théâtre Français, d'avoir mis fin à cet usage absurde qui nuisait beaucoup à l'ensemble scénique, encore plus à l'illusion dramatique...

Comme nous l'avons vu, les impressions théâtrales du comte de Zinzendorf sont tout-à-fait positives. Ses notes ne nous donnent pas seulement un tableau de la vie théâtrale du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais nous aident puissamment à connaître l'histoire du théâtre de Paris.

### 7. *Les physiocrates.*

Le comte de Zinzendorf, comme nous l'avons vu, est partout présent, mais il a le soin de faire une sélection. Il tâche de regarder seulement ce qui peut lui être profitable au point de vue professionnel. Ainsi il ne s'intéresse sincèrement qu'aux physiocrates, autrement dit aux économistes.<sup>310</sup> Leur principes en effet convenaient le mieux au caractère de Zinzendorf. Il partageait entièrement leur opinion. Les principes clairs, logiques et sains des économistes comptant aussi bien avec les intérêts du monarque qu'avec ceux du peuple, sont préférés par le comte aux enseignements matérialistes et radicaux des philosophes.<sup>311</sup> Les principes des économistes s'accordaient

<sup>309</sup> Max v. Boehm: op. cit. p. 546.

<sup>310</sup> Le terme d'économie se répandit au même temps que l'Encyclopédie. Les économistes propagèrent leurs idées par l'Encyclopédie. La partie économique fut conduite par le docteur Quesnay (1694—1774), médecin de la cour de Louis XV. Quesnay émit pour la première fois ses idées dans les articles „Fermiers“ et „Grains“ (publ. en 1756 dans l'Encyclopédie).

<sup>311</sup> T. 62 des *Confessions* de Zinzendorf.

mieux avec son amour de la liberté et avec sa morale. Les physiocrates collaboraient avec les philosophes en tant qu'eux aussi luttèrent pour l'égalité devant la loi, sans s'opposer toutefois au gouvernement monarchique. QUESNAY désirait un monarque éclairé régnant sur un peuple éclairé.

TURGOT,<sup>312</sup> GOURNAY,<sup>313</sup> DUPONT<sup>314</sup> MORELLET,<sup>315</sup> MALESHERBES<sup>316</sup> se joignaient alors à Quesnay, fondateur du mouvement des physiocrates, et réclamaient une industrie et un commerce libres. Le marquis de MIRABEAU<sup>317</sup> était populaire dans toute l'Europe; „l'ami des hommes“ apportait sa collaboration loyale et enthousiaste à QUESNAY. C'était chez Mirabeau que les physiocrates se réunissaient et c'était également par le marquis de Mirabeau que Zinzendorf avait fait leur connaissance et s'était familiarisé avec leurs idées:

Des lettres du Bailli de Mirabeau de Malte me procurèrent la connoissance de son frère, du célèbre *Ami des hommes*. Chez lui se rassemblaient ces philosophes françois qu'on a taché de flétrir d'un nom de Sectaires de celui d'Economistes. Leur ecrits qui etablissent sans contredit les seuls bons principes en fait d'administration, cependant ils n'ont pas laissé de preparer les vo-

<sup>312</sup> Anne-Robert-Jacques Turgot (1727—1781), conseiller au Parlement en 1757, intendant à Limoges en 1761, ministre du 24 août 1775 jusqu'au 12 mai 1776. Économiste et contrôleur général des finances.

<sup>313</sup> Vincent de Gournay, économiste (1712—1759). Il professa le premier la fameuse maxime des physiocrates: „laissez faire, laissez passer“. Intendant de commerce, il lutta avec Trudaine pour la liberté de l'industrie. Il eut pour disciple Turgot.

<sup>314</sup> Pierre-Samuel Dupont de Nemours, disciple de Quesnay (1739—1817). Il se montra sous la Révolution partisan d'une monarchie constitutionnelle.

<sup>315</sup> L'abbé André Morellet, littérateur et économiste (1727—1819). Un des plus remarquables parmi les Encyclopédistes.

<sup>316</sup> Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbers fut directeur de la librairie puis ministre de la maison du roi sous Louis XVI. Il s'éleva contre les prodigalités des courtisans et favorisa les écrivains et les encyclopédistes, mais il dut se retirer devant l'opposition des privilégiés. (1721—1794.)

<sup>317</sup> T. 62 Confessions de Zinzendorf (1801—1804).

yages a la revolution Salulaire qui paroît s'operer en France en 1789. Je fis chez M de Mirabeau la connaissance de M Dupont, Baudeau, La Rivière, de Duc de Nivernois, du C<sup>te</sup> de Caraman, enfin de l'estimable Intendant de Limoges, M Turgot, depuis ministre d'état, et controleur général des finances. Je frequentois leurs séances et leur lectures, souvent l'egoisme de quelques uns d'entre eux, leur langage obscure, cet attachement de sectaire au Dr Quesnay auquel ils attribuoient la decouverte d'une science nouvelle, me choqua un peu. Mais leurs principes clairs, consequens, bienfaisans, reunissans d'intérêt le souverain avec toutes les classes de ses sujets et toutes les nations qui habitent ce globe, entr'elles me parurent les miens, ils étoient conformes a la douceur de ma morale, et a mon gout pour l'indépendence, en un mot, c'étoient leur principes qui j'avois chéri du premier instant qui m'initi [a] dans l'économie politique d'un grand Etat . . .<sup>318</sup>

Les premières remarques personnelles de Zinzendorf, aussi enthousiastes que le permettait sa nature peu expansive, se rapportant au marquis de Mirabeau, sont contemporaines de son voyage à Paris:

C'est un grand parleur!<sup>319</sup>

Chez M. Mirabeau . . . je fus enchanté de sa conversation.<sup>320</sup>

Chez M. Mirabeau, on lut sa lettre a M Stakelberg et je la trouvois tres belle.<sup>321</sup>

Il est vrai que Zinzendorf s'intéressait aux réunions des économistes, mais son intérêt se limitait aux questions financières et aussitôt que ce terrain était abandonné, il redevenait indifférent. Comme nous l'avions déjà mentionné à propos de ROUSSEAU, la lettre de celui-ci à MIRABEAU, qui fut lue et discutée chez le marquis,

<sup>318</sup> Cf. Journal de Zinzendorf, t. 62, *Confessions*.

<sup>319</sup> T. 12 (10 janv. 1767).

<sup>320</sup> Ibid. (15 janv. 1767).

<sup>321</sup> Ibid. (27 janv. 1767). [Stakelberg: ministre de Russie à Paris.]

n'intéressa pas Zinzendorf.<sup>322</sup> Il rencontrait souvent l'abbé GALIANI au dîner de Mirabeau, mais sans s'occuper de lui.<sup>323</sup> Ceux qui l'intéressaient étaient TURGOT et FORBONNOIS dont il parle avec enthousiasme.<sup>324</sup> C'était un plaisir pour lui de s'entretenir avec Forbonnois: „J'allois trouver M Forbonnois qui me pria de dîner avec lui. Nous parlâmes de milles choses intéressantes.“<sup>325</sup>

Pour notre mémorialiste son temps n'était pas perdu que s'il pouvait le passer avec des économistes, ou s'il pouvait les lire.<sup>326</sup> Il comptait parmi ses relations utiles le fermier général ROSLIN<sup>327</sup> puis en 1768 il fit la connaissance du receveur général HARDOUIN dont il écoutait volontiers l'enseignement.<sup>328</sup> Zinzendorf adressait continuellement des études financières à la cour de Vienne, mais les soumettait au préalable à Hardouin.

Zinzendorf n'était pas intéressé seulement par les économistes, il s'intéressait à tout ce qui fait, ou pourrait faire partie de l'économie politique. Il s'occupait aussi de l'enseignement de l'abbé MABLY<sup>329</sup> qui tout en partant des

<sup>322</sup> Cf. notre étude p. 36, note 99.

<sup>323</sup> T. 12 (3 avril 1767): „Dîner chez M. de Mirabeau avec le duc de Nivernois, le marquis du Brancas, M<sup>e</sup> Rochefort, M. et M<sup>e</sup> de Rochechouart, l'abbé Gagliani . . . etc.“

<sup>324</sup> François-Véron Duverger de Forbonnois, économiste (1722—1800). Cf. t. 12 (27 févr. 1767): „ . . . chez M. Forbonnois, avec lequel je conversois deux heures avec beaucoup de plaisir, il me montra la maniere dont il a arrangé la levée de la Taille dans sa petite terre . . . “ Ibid. (7 avril 1767): „Diné chez l'ami des hommes. Le Comte de Caraman et M. Turgot, Int. de Limoges y dînerent. On lut un ouvrage sur l'impôt, une lettre de M. Mirabeau, puis le second Mémoire de M. Poivre, Intendant de l'Isle de Bourbon . . . il fait une description admirable de l'ouverture des terres qui se fait solennellement chaque année . . . “

<sup>325</sup> T. 12 (4 mars 1767).

<sup>326</sup> T. 12 (11 mars 1767): „Je lus la moitié du I. Tome de Forbonnois et je fus content de ma matinée, je suis assez fou pour que cela m'arrive rarement“.

<sup>327</sup> Ibid. (18 janv. 1767): „Je fesois une connoissance utile dans la personne de M. Roslin, fermier général . . . “

<sup>328</sup> T. 13 (1<sup>er</sup> décembre 1768): „Chez Hardouin, nous eumes une conversation tres intéressante“.

<sup>329</sup> T. 62, Confessions de Zinzendorf: „La justice que je rendois aux Économistes ne m'empêcha point de frequenter aussi leur



principes des physiocrates opposait à ceux-ci ses idées communistes.

Zinzendorf faisait siens les principes des économistes, et fut le premier partisan et le premier propagateur du libre-échange en Autriche.<sup>330</sup>

\*

Zinzendorf quitta Paris après un séjour de près d'un an. Il en partit tout aussi indifférent qu'il y était venu. Le jour de son départ il marquait encore dans son journal avec sa sobriété habituelle:

Je partis de Paris a 6<sup>h</sup> du soir. J'examinai bien ces Thuilleries et cette Colonnade du Louvre que je ne reverrai peut être jamais, cependant je ne laisse rien dans cette capitale, ou mon coeur soit attaché.<sup>331</sup>

A Paris il ne fait que de la politique financière pour laquelle il se considérait être en mission. Nous ne le voyons s'écarter de cette ligne de conduite qu'en tant que cela pouvait lui être utile. Il s'était déjà promis à Vienne d'aller voir les artistes, de faire la connaissance de FORBONNOIS, de MIRABEAU, de DIDEROT, d'HELVÉTIUS etc. Le principal pour lui était toujours l'étude de l'économie. Aussi préféra-t-il pendant son séjour à Paris les

adversaire, j'ai peu vu l'abbé Mably". — Gabriel-Bonnot de Mably, frère aîné de l'abbé de Condillac, publiciste, historien, philosophe (1709—1785). Les idées de l'abbé Mably tracées en quelques mots sont les suivantes: l'industrie, le commerce, les arts, le luxe, les lettres, le bien-être en général sont des instruments de servitude et de corruption. L'âge d'or est la pauvreté, mère de toutes les vertus. Les mœurs antiques, celles de Sparte simples et austères, lui semblent mener au comble de la perfection politique. Il lui reste le mérite d'avoir posé l'un des premiers en France le problème de la répartition équitable des richesses, de problème social, et d'avoir affirmé, maladroitement sans doute, mais énergiquement, le principe égalitaire.

<sup>330</sup> Cf. dans „Századok“ [Revue de la Société Historique de Budapest], 1918 p. 380. François Eckhart: *Kereskedelmünk közvetítői a XVIII. században*. Mentionne le comte Charles de Zinzendorf comme un partisan convaincu du libre-échange. Cf. encore Adolf Beer: *Ein österreichischer Freihändler im XVIII. Jahrhundert*. (Neue Freie Presse, 20 juillet, 1888.)

<sup>331</sup> T. 14 (25 avril 1769).

économistes aux philosophes, comme en témoigne déjà son plan établi à Vienne où, en énumérant les personnes dont il comptait faire la connaissance à Paris, il marquait en premier lieu les noms des économistes.<sup>332</sup>

Paris n'exerça son influence sur Zinzendorf surtout qu'en tant qu'économiste, en effet bien que regardant tout, il n'a retenu que ce qui pouvait lui être utile dans sa mission.

En quittant Paris il marque dans son *Journal* à la première station de relais: „J'ai un bon lit, je lis dans le livre du Commerce de la Holland.“

#### IV. Les séjours en Belgique du comte de Zinzendorf.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle l'intérêt de l'Autriche se tourne également vers la Belgique dans le but de resserrer ses liens intellectuels avec la culture française. La cour de Bruxelles se met sur le pas de la France tant pour la langue que pour les habitudes.<sup>333</sup> Bruxelles est sous le gouvernement de CHARLES de LORRAINE la joyeuse ville des distractions. C'est l'optimisme qui domine et la vie n'est qu'une suite ininterrompue de fêtes, comme en témoignent les mémoires du prince de LIGNE qui nous dépeint cette „jolie petite cour gaie, sûre, agréable, polissonne, vivante, déjeunante et chassante.“<sup>334</sup>

Autour de Charles de Lorraine le cérémonial sévère si caractéristique de la cour de l'archiduchesse Marie-Elisabeth est absent. Le gouverneur, qui ne dédaigne point les joies de la vie, participe lui-même aux festivals.

<sup>332</sup> Cf. notre étude p. 18.

<sup>333</sup> Sur le rôle intermédiaire de la Belgique cf. Vera Oravetz: *Les impressions françaises de Vienne (1567—1850)*. Études françaises publ. par l'Institut français de l'Université de Szeged.) 1930; Julia Witzgenetz: *Le Théâtre français de Vienne (1752—1772)*. Ibid. 1932.

<sup>334</sup> L. Dumont-Wilden: *La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française*. Paris 1927, p. 133.

Il aime les comédies, c'est lui-même qui régit les fêtes. Le prince de LIGNE, favori de la cour de Bruxelles, est un collaborateur précieux et infatigable qui procure toujours de nouvelles surprises à la cour, en apportant une variété constante dans l'organisation des fêtes. Les membres de l'aristocratie de Bruxelles, connaissant le faible du gouverneur pour les plaisirs, rivalisent d'entrain entre eux pour organiser des fêtes plus belles les unes que les autres, pour obtenir sa faveur.

Malgré la fondation de l'Académie des Sciences et malgré le fait que les soi-disants intellectuels de Bruxelles se réunissent dans le salon du ministre COBENZL, imitant les bureaux d'esprit de Paris, la caractéristique de Bruxelles reste quand même l'insouciance et l'élégance. C'est que les directions sont données par la cour de CHARLES de LORRAINE, où, nonobstant la vogue des philosophes, la causerie légère et spirituelle l'emporte. „Je suis d'un pays où on ne sait pas lire“, écrit le prince de LIGNE dans sa fameuse lettre à Jean-Jacques ROUSSEAU.<sup>335</sup>

Les fêtes magnifiques du prince de Ligne sont suivies par celles du prince d'ARENBERG.<sup>336</sup> La vie de cour devient variée et amusante à la suite des représentations théâtrales d'amateurs au château d'Hervelé, des bals de la duchesse d'URSEL<sup>337</sup> et des pièces jouées dans les salons de M<sup>me</sup> de COBENZL et de la comtesse de MÉRODE.<sup>338</sup> Les représentations d'amateurs ont le même succès à Bruxelles qu'à Paris. Ce sont les représentations au château d'Hervelé qui remportent le plus de succès. Cobenzl, en rendant compte des actualités de Bruxelles à l'ancien habitué de son salon VAN SWIETEN, écrit au sujet de la troupe d'Hervelé:

<sup>335</sup> L. Dumont-Wilden, op. cit. p. 138.

<sup>336</sup> Auguste duc d'Arenberg (1753—1833), autre représentant de l'esprit français.

<sup>337</sup> Née d'Arenberg.

<sup>338</sup> Née comtesse de Lannoy.

La troupe d'Hervelé est l'objet des préoccupations de toutes nos belles; elles savent actuellement seize ou dix-huit pièces, mais elles n'ont pas fait un bon choix. La duchesse d'Arenberg joue joliment, M<sup>mes</sup> de Hornes, de Mérode, M<sup>lle</sup> de Maldeghem et ma fille sont excellentes, M<sup>me</sup> de Ligne est exécrable, Sprong et Lebon sont merveilleux, Lannoy et le prince de Gavre sont bons. Nieulen médiocre... le prince de Ligne et David exécrables ...<sup>339</sup>

Il est vrai que le prince de LIGNE n'apprend jamais ses rôles, mais par contre il est excellent comme régisseur et innovateur. Son esprit hardi se manifeste aussi dans l'organisation des fêtes. L'une des fêtes les plus admirablement organisées est celle de la *Tour de Babel*.<sup>340</sup> Dans cette représentation le prince profane la Bible, mais il le fait avec un art si incomparable que la pièce a pourtant du succès, bien que les libres penseurs n'existent pas à Bruxelles malgré l'influence de l'esprit français.

Le grand intérêt que témoigne CHARLES de LORRAINE pour le théâtre et les artistes, place ces derniers au centre de la vie sociale. La famille du directeur de théâtre, HANNÉTAIRE<sup>341</sup> a un salon très à la mode. Ses filles: Angé-

<sup>339</sup> L. Dumont-Wilden. op. cit. p. 139.

<sup>340</sup> Charles-Joseph prince de Ligne: *Erinnerungen und Briefe*, publ. et trad. par Victor v. Klarwill, Wien 1920, p. 120. „... Ich habe immer nur Unterhaltungen gesucht, die ausser mir auch andere ergötzen. Ich liess den Turnbau v. Babel als Maskenball darstellen. Die Dekoration glich genau der biblischen Schilderung. Saal und Kleidung der Arbeiter kosteten mich ein schweres Stück Geld. 2000 Zuschauer füllten den Schauplatz der Maskerade, des grossen Theaters in Bruxelles. Die Musik ahmte die Sprachenverwirrung nach [Witzthumb] und begleitete unseren Tanz der damit begann, dass wir so schnell, als möglich vom Turm herunter liefen. Es war ein entzückender Anblick“.

<sup>341</sup> Cf. Jacques Isnardon: *Le théâtre de la monnaie*, Bruxelles, 1890. Jean-Nicolas Servandoni d'Hannétairie (1718—1780) vient d'Aix la Chapelle avec sa troupe et devient directeur du Théâtre de la Monnaie en 1745. Aux environs de 1531 und atelier servant à la frappe de la monnaie est démoli et l'emplacement est baptisé: place ou rue de la Monnaie. C'est ici qu'on construit successivement les trois salles qui ont formé plus tard le Théâtre de la Monnaie. D'abord on l'appelle „Théâtre sur la place de la Monnaie“, dès 1766 son nom officiel est „Grand Opéra“ ou „Grand Théâtre de la Mon-

lique, et Eugénie ainsi que sa prétendue nièce Rosalide, dénommées „les trois grâces de Bruxelles“, y jouent un grand rôle. C'est le lieu de rendez-vous de la jeunesse dorée de Bruxelles et le prince de LIGNE lui-même s'y rend souvent, vu que M<sup>lle</sup> Angélique est sa maîtresse.<sup>342</sup>

CHARLES de LORRAINE, mécène des acteurs, fait même des sacrifices pour assurer ainsi des représentations parfaites. Il couvre volontiers les frais des acteurs de Bruxelles pour qu'ils puissent se rendre à Paris en vue d'étudier à la Comédie Française comment les pièces sont montées. Ainsi il paye les frais de voyage de M. d'HANNÉTAIRE et de M<sup>lle</sup> ROSALIDE pour qu'ils puissent étudier et observer sur place la création parfaite de M<sup>lle</sup> CLAIRON dans *Zelmire*<sup>343</sup> quelques jours avant la première de Bruxelles.

Le gouverneur assiste avec assiduité aux représentations où, en dehors des nouveautés de Paris, on joue beaucoup de comédies, surtout celles de MOLIERE, pour lui faire plaisir.

Nous devons mentionner comme lieux d'agréables distractions les salons formés autour de la cour comme ceux des princesses et duchesses de LIGNE, d'HORNES, d'URSEL, d'ARENBERG, de GAVRE dont le gouverneur était un habitué fidèle. En été la société se sépare, chacun se retire dans son château et c'est bientôt le début des par-

naie“. Après la bataille de Fontenoy le maréchal de Saxe entre à la tête de son armée à Bruxelles et avec lui une nouvelle troupe dirigée par Parmentier. Hannétaire est renvoyé, mais il repart bientôt dans la troupe de Favart, où il joue avec ses deux filles. Dès 1754 Hannétaire est de nouveau directeur. De 1767 jusqu'à 1771 les „Comédiens Ordinaires de S. A. R. de Charles de Lorraine“ forment l'une des meilleures troupes de toute l'Europe.

<sup>342</sup> Leur liaison était notoire. Le prince de Ligne a même composé un livret d'opéra pour M<sup>lle</sup> Angélique, *Céphalides ou les mariages Samnites* (musique de Witzthumb, opéra com. 3 a.; la première représentation eut lieu le 30 janvier 1777 au Théâtre de la Monnaie). Cf. Lucien Perey: *Charles le Lorrain et la cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse*. Paris, 1903.

<sup>343</sup> Tragédie en 5 actes, en vers, de Belloy, 1762.

ties de chasses fameuses à Tervueren dans les terres du gouverneur.<sup>344</sup>

Le comte de Zinzendorf poursuit dans cette cour épicurienne sa politique financière. La première fois il ne fait que traverser la Belgique<sup>345</sup> et après avoir rejoint le prince de LIGNE dans son fameux château de Beloeil, ils font le voyage ensemble jusqu'à Paris<sup>346</sup> dans la carrosse du prince. Ce sera le premier séjour du comte à Paris. Le prince de LIGNE qui est déjà un fin connaisseur de Paris et un homme à la mode, reçoit<sup>347</sup> et guide le jeune comte qui est son cadet seulement de quelques années. Le prince est chez lui dans les salons, dans le monde où il introduit le jeune comte, mais il se séparent bientôt, car la vie de grand seigneur menée par le prince de LIGNE ne convient point aux vues bourgeoises du comte de Zinzendorf. Ils se rencontrent encore en société, mais sans arriver à un contact intime.<sup>348</sup>

Le comte de Zinzendorf fait un long séjour en Belgique

<sup>344</sup> Les notes de Charles de Lorraine, dites „Petits agendas“ où il marque les événements du jour, nous fournissent un tableau intéressant et caractéristique de la vie sociale de Belgique au XVIII<sup>e</sup> siècle. (L'ouvrage cité de Lucien Perey sur la cour de Bruxelles fait allusion à ce manuscrit qui se trouve aux Archives de Bruxelles.)

<sup>345</sup> Du 20 décembre 1766 jusqu'au 3 janvier 1767 il séjourne à Bruxelles.

<sup>346</sup> T. 12 (2 janv. 1767): „... Beloeil, chateau de Pr. de Ligne, j'y arrivois peu avant 5<sup>h</sup>. Le mauvais tems et la nuit m'empêcha de voir les beautés de cette belle campagne... Nous soupâmes ensemble, je vis les appartemens, et nous partîmes...“ Ibid. (3 janv.) „... Nous étions 4' dans la voiture du Prince de Ligne et 5 avec le portrait de M<sup>lle</sup> Eugénie qui nous rendoit le voyage plus incommode“. [Avant Angélique d'Hannetaire c'était sa soeur Eugénie qui avait été la maîtresse du prince.]

<sup>347</sup> Le prince de Ligne, bien que passant la plus grande partie de l'année à Paris, n'y dispose pas d'un foyer. Il descend d'habitude chez M. Cellery, propriétaire de l'Hôtel de Rome, rue Jacob où des réceptions sont organisées en son honneur. Cf. Dumont-Wilden. op. cit. p. 172—173. — *Journal de Zinzendorf*, t. 12 (4 janv. 1767): „Nous entrâmes dans Paris, la grande ville... nous arrivâmes enfin rue Jacob à l'hôtel de Rome...“

<sup>348</sup> Ibid. (15 avril) „Diné chez M<sup>e</sup> Geoffrin avec le Prince de Ligne...“ Ibid. (1 mai): „Diné chez l'ambassadeur avec le Duc d'Arenberg, le Prince et la Princesse de Ligne...“

dans les années 1769 et 1770. Il y mène la même vie qu'à Paris: il ne fait qu'étudier, il passe d'une société à l'autre et fréquente le théâtre. C'est la Chambre des Comptes qui lui prend le meilleur de son temps et qui captive son intérêt. Le président de la Chambre WAWRENCE, le conseiller VAN de VELD, le ministre COBENZL, ainsi que le conseiller d'État NÉNY se tiennent à sa disposition et lui facilitent l'étude de la vie économique de leur pays.<sup>349</sup> Les matinées sont prises par ses travaux administratifs, l'après-midi et le soir il rend des visites obligatoires. Dans une seule après-midi il est visible dans presque tous les salons connus, chez M<sup>mes</sup> d'URSEL, de LIGNE, d'ARENBERG, de GAVRE, d'HORNES et il termine sa journée au salon littéraire de M<sup>me</sup> COBENZL bien qu'il n'ait rien de commun avec l'idéologie de ces sociétés: „J'allois m'en- nuyer à l'assemblée chez M<sup>e</sup> de Cobenzl.“<sup>350</sup>

La joyeuse vie belge, les fêtes continuelles, auxquelles il ne peut pas participer, ne font qu'accentuer le mécontentement qu'il éprouve vis à vis de lui-même. Les plaisirs d'autrui lui pèsent: „Je tombois dans la mélancolie de voir combien peu j'avois de gaieté... retourné chez moi, triste comme un bonnet de nuit.“<sup>351</sup>

Le comte nous parle d'une grande fête, organisée par le prince de LIGNE à Gand. Il décrit la représentation du Théâtre des Augustins dont le régisseur était le prince lui-même et où les princes de Ligne et de GAVRE jouent ensemble avec des artistes professionnels dans l'*Ecole des Bourgeois*, Dans la *Partie de Chasse d'Henri IV* COLLÉ, pièce préférée de Zinzendorf, ce sont encore les deux princes qui tiennent les rôles principaux:

<sup>349</sup> T. 11 (14 juin 1766) „Chez M. de Wawrence, présidant de la Chambre des Comptes. Nous allâmes ensemble chez M. la Comte Cobenzl... M. de Wawrence me conduisit au Bureau général, me fit faire connoissance avec le prem. conseiller Maître M. Van de Veld...“

<sup>350</sup> T. 11 (25 décembre 1766).

<sup>351</sup> T. 14 (8 juin 1769).

Les princes de Ligne et de Gavres jouèrent l'un le rôle du roy, l'autre celui de Sully, très bien, mais surtout le Prince de Ligne, il surpassa les espérances de l'auditoire, il joua avec une vérité étonnante...

Les principaux rôles féminins sont joués par la princesse de MONTMORENCY et M<sup>lle</sup> CHARPENTIER. Toute l'aristocratie de Bruxelles est présente à la fête du prince de Ligne qui donne une soirée pour 200 personnes puis un bal gratis au théâtre:

Ligne donnoit un bal gratis, il s'anima aussi gayement, en gagnant l'amitié du bourgeois de Gand comme il a gagné celle des Bruxellois...<sup>352</sup> ... Des mascarades arriverent, un char sur lequel un homme et un femme succéssivent la figure d'un Ours, un enfant étoit travesti en dogue, un Cupidon en bosquet. Le Prince de Ligne toujours au milieu de la foule en témoignoit satisfaction...<sup>353</sup>

La société retourne la nuit même à Bruxelles où le comte de Zinzendorf redevient le financier sobre qu'il était. Au lieu de se coucher, il se met à composer une étude économique pour la cour de Vienne.<sup>354</sup>

A Tervueren le comte est très souvent chez le gouverneur, il s'y rend presque tous les jours. Il est invité aux dîners et soirées intimes et va jusqu'à participer aux cortèges masqués:<sup>355</sup> „dans la Mascarade des Fées qui n'étoient pas plus fées que moi...“<sup>356</sup>

Zinzendorf nous donne des détails sur le banquet d'honneur ayant lieu à l'occasion de l'élection du pape

<sup>352</sup> Beaucoup plus tard Ligne s'est rappelé avec une certaine complaisance cette époque de sa vie où les bals dans ses jardins l'avaient rendu si populaire dans la bourgeoisie belge. Cf. Ch. J. de Ligne: *Erinnerungen*... op. cit. p. 122.

<sup>353</sup> T. 15 (3 janv. 1770).

<sup>354</sup> Ibid. (4 janv. 1770): „A 9<sup>h</sup> nous étions rendu a Bruxelles. Je ne m'y couchois point et travaillois toute le matinée a rassembler des notions sur la navigation d'Ostende. Je ne dinois point“.

<sup>355</sup> Ibid. (23 janv. 1770): „La princesse de Ligne me persuada d'être des Mascarades... j'acceptois dans l'idée que le Comte d'Ursel me succéderoit...“

<sup>356</sup> Ibid. (25 janv. 1770).



CLÉMENT XIV où se trouve le gouverneur CHARLES de LORRAINE avec toute l'aristocratie, ce qui n'empêche pas le comte de s'ennuyer. Après l'énumération des personnes présentes et après avoir marqué quelques données personnelles sur le nouveau pape, il ajoute que la musique l'a ennuyé terriblement.<sup>357</sup>

Il ne se rend avec plaisir qu'aux représentations théâtrales. Il est content de pouvoir admirer le jeu parfait de la troupe de Bruxelles. La société belge à la recherche des plaisirs préfère aussi les représentations de l'opéra-comique. Zinzendorf qui a appris à connaître l'opéra-comique au Théâtre français de Vienne<sup>358</sup> où ces oeuvres étaient déjà en faveur, sent augmenter son goût pour celles-ci à la suite des représentations merveilleuses de la Comédie Italienne de Paris. Il ne manquera aucune représentation à Bruxelles. Dans le répertoire qu'il nous laisse, les pièces de MOLIERE occupent une place prépondérante, ce qui s'explique par l'admiration qu'éprouve le gouverneur pour le grand auteur comique. Zinzendorf fait souvent allusion au jeu excellent de la troupe de Bruxelles. C'est ici qu'il voit la première fois des pièces où les acteurs portent des costumes de l'époque:

*Zaire* fut bien jouée. C'étoit Rosalide. Je vis pour la première fois les acteurs habillés selon le Costume. L'habit de Rosalide est charmant...<sup>359</sup>

Il est ravi de l'art de la famille d'HANNÉTAIRE<sup>360</sup> et du jeu parfait de GRAND-MESNIL<sup>361</sup> et BELCOURT.<sup>362</sup>

<sup>357</sup> T. 14 (4 juin 1769).

<sup>358</sup> Cf. Julia Witznetz: *Le théâtre français de Vienne* (1752—1772). Études françaises publ. par l'Institut français de l'Université de Szeged. 1930.

<sup>359</sup> T. 11 (30 décembre 1766).

<sup>360</sup> Cf. notre étude p. 88, note 341.

<sup>361</sup> Jean-Baptiste-Fauchard de Grandmesnil, célèbre comédien français (1737—1816). S'étant prononcé contre le parlement Maupeou, il dut quitter la France et s'engager au théâtre de Bruxelles; il revint à Paris en 1790 débiter à la Comédie Française. Il a surtout excellé dans les pièces de Molière. La verve, la chaleur, l'ex-

„*La partie de chasse de Henry IV.* Cette pièce qui est on ne peut pas dire intéressante, fut exécutée au mieux. Prevost fesoit Henry IV. Eugénie la belle du Prince de Ligne, le rôle de Cataut et Angélique celui d'Agathe. Je pleurois comme un veau aux morceux bien plus touchant, et tout le monde convint que la pièce avoit été supérieurement bien jouée.<sup>363</sup> — ... les *femmes savantes*, ou je vis de bons acteurs comme d'Annetaire et Eugénie sa fille qui représentait la servante. Angélique sa soeur ne joue pas mal non plus.<sup>364</sup> — ... *Glorieux*. Belcour y joua comme une ange... on joua ensuite les *fausses infidélités*. Cette pièce qui ne m'avoit pas fait jusqu'ici le moindre effet m'enchanta aujourd'hui, parce que Belcour faisoit le rôle de Valsain dans la dernière perfection. Angélique y brille...<sup>365</sup> — ... *L'étourderie* de Molière, ou Grand-Menil qui fait les rôles de valet, joua comme une ange...<sup>366</sup>

Il considère les représentations de Bruxelles comme égalant celles de la Comédie Française. Il reconnaît que le jeu est parfait à Paris, mais pas plus qu'à Bruxelles.

On donna *La partie de Chasse d'Henry IV*... la pièce fut jouée à merveille, quoique peut être pas mieux qu'à Bruxelles...<sup>367</sup>

Les séjours de Zinzendorf à Bruxelles ont le même caractère que ses séjours en Suisse et en France. Il veut toujours apprendre, est à la recherche d'impressions pouvant former son jugement, sans pourtant arriver à se rendre compte de l'esprit et des moeurs particulières à chaque ville et à chaque nation, mais il nous laisse quand même des données précieuses sur son époque.

pression de sa physionomie, un ton comique et plaisant étaient autant de qualités qui réunies à une profonde intelligence de la scène, firent de lui un artiste hors ligne.

<sup>362</sup> Cf. notre étude p. 75, note 277.

<sup>363</sup> T. 15 (1 janvier 1770).

<sup>364</sup> T. 14 (13 juin 1769).

<sup>365</sup> Ibid. (9 juillet 1769).

<sup>366</sup> Ibid. (17 juillet 1769).

<sup>367</sup> T. 12 (26 avril 1767).

## V. Deux contemporains: le prince de Ligne et Zinzendorf.

En parlant de la vie spirituelle de la Belgique du XVIII<sup>e</sup> siècle nous devons mentionner le grand seigneur par excellence de cette époque, le prince Charles Joseph de Ligne,<sup>368</sup> Belge de naissance, mais un vrai Européen avant la lettre.

Il est intéressant d'étudier son caractère qui nous permet d'apprécier à quel point deux personnalités contemporaines de mentalité tout à fait opposée, le prince de Ligne et le comte de Zinzendorf, jugent différemment leur siècle et les représentants de leur époque.

Nous avons déjà vu que Zinzendorf, non seulement national, mais même assez provincial, n'a jamais été même légèrement teinté d'européanisme; qu'il a été empêché de jouir de sa jeunesse; qu'il n'a pas su profiter de son adolescence, et que le pli une fois pris, il a traversé le banquet de la vie en convive morose.

Tout autre fut le prince de Ligne, l'homme le plus heureux de son siècle, ainsi que l'a nommé Goethe.<sup>369</sup> La devise du prince était: „Calme avec soi-même, bien vivre et bien mourir“.<sup>370</sup> Sa vie et sa mort répondirent à sa devise. Il sut si bien profiter de la vie qu'avant de mourir, il était en droit de dire: „Si je revenais au monde, je ferais presque tout ce que j'ai fait“.<sup>371</sup> Au cour de sa longue existence, il a participé à tous les plaisirs de la vie et en a connu tous les honneurs. Aussi pouvait-il dire moribond:

Il faut être gai quand même, mourir sans regret, parce que la gaieté c'est la véritable bravoure!<sup>372</sup>

<sup>368</sup> 1735—1814.

<sup>369</sup> Ch. J. de Ligne: *Neue Briefe* . . . op. cit. p. 10.

<sup>370</sup> Victor Bled: *Le prince de Ligne et ses contemporains*. Paris, 1896.

<sup>371</sup> Dumont-Wilden: *La vie de Ch. J. de Ligne*, op. cit. p. 372.

<sup>372</sup> Dumont-Wilden: *La vie de Ch. J. de Ligne*, op. cit. p. 376.

Le prince de LIGNE est une des figures les plus populaires de l'époque. Une amitié intime le lie aux personnalités les plus marquantes de son siècle, des souverains rendent honneur à cet homme charmant. Sa vie n'est qu'une suite ininterrompue de succès et de fêtes. Il est l'ami et le conseiller indispensable de Marie-Antoinette. Il rend plusieurs visites à l'impératrice Catherine II à St-Pétersbourg où il devient le membre le plus intime de la cour de Tsarskoié-Selo. Il voit Frédéric II à Sans-Souci<sup>373</sup> et comme le fait ressortir le prince de Ligne dans sa lettre<sup>374</sup> au roi de Pologne Stanislas-Auguste, le roi de Prusse ne trouvait pas de meilleur partenaire pour la causerie que lui; ils pouvaient discuter pendant des heures de questions'encyclopédiques . . .

Dans son château de Beloeil<sup>375</sup> où il tient sa cour comme un vice-roi, monarques et princes viennent le voir, comme Joseph II, Gustave III de Suède, Christian VII de Danemark, Charles de Lorraine, le prince de Conti etc.

Bien que le prince de Ligne dise qu'il a cinq ou six patries, il se sent français dans son for intérieur.<sup>376</sup>

Il est le représentant le plus français de l'aristocratie européenne francomane du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>377</sup> C'est à

<sup>373</sup> Ligne: *Erinnerungen u. Briefe* . . . op. cit. p. 145. „ . . . Ich habe den Ruhm von Potsdam und Sans-Souci gekannt, seine militärische Regierung, Hof und Hauptquartier zugleich“.

<sup>374</sup> Ibid. N<sup>o</sup> 7—8 (lettres de 1785 et 1786).

<sup>375</sup> Ibid. p. 4. „Meinem Vater gebührt der Ruhm von Beloeil. Er ist nicht geringer, als wenn er ein Epos geschrieben hätte. Alles Grosse, Würdige, Edle, Majestätische gehört ihm zu. Nach seinem grossen Gedanken blieben für mich nur interessante u. allgemeine übrig. Auch ist das Grosse und die Grösse fast immer langweilig. Mir ist ein Gesang Anakreons lieber, als die Iliade, und ich ziehe den Chevalier de Boufflers der Grosse Encyclopädie vor“.

<sup>376</sup> Ibid. N<sup>o</sup> 78. Lettre au comte d'Arenberg 1807. „ . . . Talleyrand habe ich bei seiner Ankunft gesprochen. Stellen Sie sich seine Freude vor, von mir empfangen zu werden! Denn ausser ihm, Ihnen und mir gibt es auf Erden keine Franzosen mehr, und wir beide sind es ja gar nicht . . . Ein Tafel von dreissig Gedecken stand bereit für uns, wir speisten aber nur zu Zweien . . .“

<sup>377</sup> M<sup>me</sup> de Staël dit dans sa préface de l'édition des Lettres de Ligne: „Peut être est-il le seul étranger qui, dans le genre fran-

Paris qu'il se sent chez lui, c'est là que son esprit peut le mieux se faire valoir.

Au sommet de sa popularité il rend visite à Jean-Jacques ROUSSEAU, habitant alors rue Plâtrière<sup>378</sup> et qui s'enferme pour éloigner ainsi les visiteurs importuns. LIGNE a recours à la ruse en prétextant que c'est le ROUSSEAU de Toulouse<sup>379</sup> qu'il cherche. Cette visite est suivie de sa fameuse lettre à Jean-Jacques<sup>380</sup> où il l'invite dans ses château, lui assurant ainsi le calme et la sécurité nécessaires à son activité. C'est alors que le nom du prince de LIGNE devient connu dans toute l'Europe. Les journaux reproduisent sa lettre qui trouve un écho retentissant. ROUSSEAU décline l'invitation, mais une visite s'ensuit quand même, ce qui rend le prince tout-à-fait heureux.<sup>381</sup>

Il partage aussi l'admiration universelle pour VOLTAIRE. Il rend visite au patriarche à Fernay en 1763 et Voltaire devient un de ses admirateurs. LIGNE écoute et observe Voltaire et dans ses notes sur cette visite, il ne retient que ce qui est humain et se rapporte à la vie maté-

çais soit devenu modèle au lieu d'être imitateur". (Rossel: *Histoire de la littérature française hors de France*, p. 195—196). Cf. *Lettres et pensées du Prince de Ligne*, publ. par M<sup>me</sup> de Staël-Holstein. 1808.)

<sup>378</sup> Aujourd'hui rue Jean-Jacques Rousseau.

<sup>379</sup> Pierre Rousseau (1716—1785) auteur dramatique. Pierre Rousseau le Toulousain publia aux Pays-Bas son Journal encyclopédique (1756—1793) oeuvre de propagande en faveur des nouvelles doctrines. Il se nommait Rousseau de Toulouse de peur d'être confondu avec ses homonymes J. J. et J. B. Rousseau. La précaution était exagérée, d'où cette épigramme:

Trois auteurs que Rousseau l'on nomme  
Connus de Paris jusqu'à Rome,  
Rousseau de Paris fut grand homme,  
Rousseau de Genève est un fou,  
Rousseau de Toulouse un atome.

(Rossel: op. cit. p. 197—198). Notes détaillées sur la visite de Ligne chez Rousseau: Ligne: *Erinnerungen und Briefe*, op. cit. p. 95—99.

<sup>380</sup> *Correspondance générale de J. J. Rousseau*, Collationnée par T. Dufour, Paris, Collin 1924—1929. 12 vol. Cf. Justus Schmidt: *Voltaire und Maria Theresia* . . . op. cit.

<sup>381</sup> Dumon-Wilden, op. cit. p. 182.

rielle du philosophe déifié, le descendant, pour ainsi dire, de son piédestal.<sup>382</sup> Ce n'est pas qu'il manque d'admiration pour le grand philosophe,<sup>383</sup> mais c'est qu'il l'a vu, pendant son séjour de huit jours à Ferney, dans le cadre de son existence matérielle.

Le prince de LIGNE plait à VOLTAIRE qui se le rappelle avec plaisir même plusieurs années après.

Après l'insurrection belge (1788—1790), le prince de Ligne ruiné s'établit définitivement à Vienne où il se résigna à son sort jusqu'à sa mort. L'organisateur infatigable de fêtes et de parades fournit encore aux membres du Congrès de Vienne, par sa mort même, le spectacle imposant des funérailles d'un maréchal de l'Empire.<sup>384</sup> Un passage de ses mémoires résume sa philosophie:

La vie me paraît une promenade dans un jardin, cueillez des roses, les myrtes et lauriers, si vous pouvez, ne laissez faner aucune fleur, mangez de tous les fruits ... prendre tous les plaisirs de son âge et de sa situation ... et de là dire à la mort: „je ne vous crains pas“. Voilà la meilleure recette du bonheur!<sup>385</sup>

Nous pouvons opposer à la vie harmonieuse de prince de Ligne celle du comte de Zinzendorf, telle qu'il nous la révèle dans ses observations, en nous montrant sa vie pleine de doutes et de remords:

Je peux dire n'avoir jamais été jeune, jamais

<sup>382</sup> Mein Besuch bei Herrn Voltaire. 1763 (August). Ligne: *Neue Briefe*. op. cit.

<sup>383</sup> Ibid. p. 60. An Herrn Voltaire (probablement de 1711): „... wie soll man eine irdische Gottheit, wie Sie ansprechen? ... Der heilige Hieronymus sagt: ‚Die Welt stand eines Tages auf und war arianisch‘. Wenn Sie es wollten, und wäre es nur Spasses halber, so stünde die Welt eines Tages katholisch auf und würde rufen: Sancta Voltaire, ora pro nobis!“

<sup>384</sup> Ligne-Klarwill: *Neue Briefe* ... op. cit. p. 170. „Der Wiener Kongress hat nun alle möglichen Festlichkeiten ausgekostet. Welches Schauspiel werde ich ihm bieten, um ihn aus der Langweile herauszuhelfen? Das Begräbnis eines Feldmarschalls“.

<sup>385</sup> Victor Bled: *Le prince de Ligne et ses contemporains*. Paris, 1896.

faufilé avec la jeunesse folâtre et étourdie... Mon éducation a été mauvaise, puisque j'ai été élevé pour la vie à venir et que j'ai du vivre dans celle-ci... que ne m'enseignait-on à cueillir quelques fleurs sur le passage de la vie, au lieu d'y trouver tant d'inquiétude et de tourment.<sup>387</sup>

## Supplément.

Répertoire et distributions des rôles des théâtres de Paris et de Bruxelles selon le Journal de Zinzendorf (1766—1770).\*

### a) La Comédie Française.

1767 5 janvier, *Le Cid* [tr. 5 a. de Corneille]; 6 janv., *l'Avare* [com. 5 a. de Molière]; [le] *Port de mer* [com. 1 a. de Boindin]; 12 janv. [le] *Malade imaginaire* [com. 3 a. de Molière]; 14 janv., *Phèdre* [tr. 5 a. de Racine], (M<sup>me</sup> Du Mesnil); [le] *Galant Jardinier* [com. 1 a. de Dancourt]; 19 janv., *Méropé* [tr. 5 a. de Voltaire]; 29 janv., *Eugénie* [tr. 5 a. de Beaumarchais]; *l'Esprit de contradiction* [com. 1 a. de Dufresny]; 6 févr., *Bajazet* [tr. 5 a. de Racine] (M<sup>lle</sup> Clairon-Roxane, M<sup>lle</sup> Hus-Athalie); [le] *Cadi dupé* [o.c. 1 a. de Lemonier et Gluck]; 8 févr., *Inès de Castro* [tr. 5 a.] de la Motte; 10 févr., *la Gouvernante* [com. 5 a. de La Chaussée]; 23 févr., *la Métromanie* de Pyrrhon [com. 5 a. de Piron]; 13 mars, [le] *Démocrite amoureux* [com. 5 a.] de Renard; *les Trois frères rivaux*, de La Fontaine [com. 1 a. La Font]; 26 mars, [les] *Scithes* [tr. 5 a. de Voltaire]; *Crispin rival de son maître* [com. 1 a. de Le Sage]; 29 mars, *le Méchant* [com. 5 a.] de Gresset; 27 avril, *Eugénie; le Galant coureur* [ou *l'ouvrage d'un moment*, com. 1 a. de Le grand]; 5 mai, *Crispin rival de son maître* [com. 1 a. de] Le Sage; *le Méchant* (M<sup>lle</sup> Luzi).

<sup>386</sup> Journal de Zinzendorf. t. 58 „Rêveries d'un être solitaire“.

\* Nous avons transcrit les données de Zinzendorf en orthographe moderne et fait quelques rectifications et restitutions que nous mettons entre crochets, en plaçant entre parenthèses les acteurs mentionnés par Zinzendorf.

1768 16 novembre, *Béverley* [tr. 5 a. de B. J. Saurin] (Brissard, Molé); *Crispin rival de son maître*; 19 nov., *Phèdre* (Brissard, Molé, M<sup>lle</sup> d'Oigny); 24 nov., *Des Ronais* (Molé, M<sup>me</sup> Preville); *la Fausse Agnès* [com. 3 a. de Destouches]; 27 nov., *Béverley*; *l'Aveugle clairvoyant* [com. 1 a. de] Legrand; 2 décembre, *Sémi-ramis* [tr. 5 a. de Voltaire] (M<sup>lle</sup> du Mesnil); *le Sage étourdie* [com. 3 a. de Boissy]; 3 déc., *le Philosophe sans le savoir* [com. 5 a. de Sedaine] (Molé, Preville, M<sup>lle</sup> d'Oigny); *la Manie des arts (ou la Matinée à la mode*, com. 1 a. de Rochon de Chabannes]; 12 déc., *l'Ecoissaise* [com. 5 a. de Voltaire]; *Hylas et Sylvie* (M<sup>lles</sup> d'Oigny, Hus, Luzi); 15 déc., *le Distrait* [com. 5 a. de Regnard] (Belcourt, M<sup>lle</sup> d'Oigny); *l'Ecole amoureuse* (M<sup>lle</sup> Luzi, d'Oigny); 17 déc., *Mithridates* [tr. 5 a. de Racine] (M<sup>lle</sup> Du Bois-Monyme, Brissard, Molé, Kain); 19 déc., *Tancrède* [tr. 5 a. de Voltaire] début de M<sup>me</sup> Vestris, Kain); 26 déc., *Tancrède* (Kain, M<sup>me</sup> Vestris); 28 déc., *Ariane* [de Thomas Corneille] (Kain, Molé).

1769 2 janv., *Ariane*; *les Étrennes de l'amour* [com. 1 a. de Cailhava d'Estandoux] (M<sup>lle</sup> Luzi); 11 janv., *l'Orphelin de la Chine* [tr. 5 a. de Voltaire] (Kain, M<sup>me</sup> Vestris); 13 janv., *la Métromanie* de Pyrrhon [com. 5 a., Piron]; 14 janv., *l'Orphelin de la Chine*; 23 janv., *Alzire* [tr. 5 a. de Voltaire] (Molé—Zamor, M<sup>me</sup> Vestris—Alzire); *La reconnaissance* de Alvarez; 26 janv., *l'Orphelin Anglais* [dr. 3 a. de] Longueil; *la Fausse Agnès*; 29 janv., *Alzire* (Kain, Molé); 30 janv., *le Philosophe sans le savoir*; *l'Orphelin Anglais*; 8 févr., *Hypermnestre* [tr. 5 a. de] Le Mierre; *les Mœurs du temps* [com. 1 a. de Saurin] (M<sup>lle</sup> d'Oigny — Julie, M<sup>lle</sup> Hus — La Comtesse); 10 févr., *le Bourgeois gentil-homme* [com. 5 a. de Molière] (Preville, Brissard); 18 févr., *Zaire* [tr. 5 a. de Voltaire] (Kain, Molé, M<sup>me</sup> Vestris); 22 févr., *Médée* [tr. 5 a. de Corneille] (M<sup>lle</sup> Du Mesnil); *le Cercle ou la Soirée à la mode* [com. 1 a. de Poinsinet]; 25 févr., *le Misanthrope* [com. 5 a. de Molière]; *l'Ecole des maris* [com. 5 a. de Molière]; 1<sup>er</sup> mars, *le Siège de Calais* [tr. 5 a. de Belloy].



b) *Le Grand Opéra.*

- 1767 9 janv., *Sylvie* [o. c. 1 a. de Guiraud et J. Adenis et J. Rostaing]; 13 janv., *Thésée* [de Favart, Parvy et Laujon]; 23 janv., *Sylvie*; 31 janv., *Thésée* (M<sup>lle</sup> Beaumenil, M<sup>lle</sup> Duplan); 22 févr., *la Reine de Golconde* [Aline ou la reine de Golconde, de Monsigny et Sedaine]; 28 mars, *Titon et l'Aurore* [de Poinsinet et Portelancel]; 4 avril, *Titon et l'Aurore*; 7 avril, *la Reine de Golconde*.
- 1768 20 nov., *Alcimadure* [de Marmontel] (M<sup>lle</sup> Rosalie); 13. déc., *Enée et Lavine* [tr. opéra 5 a. de Fontenelle et Colasse] (M<sup>lles</sup> Allard, Engel).
- 1769 3 févr., *Sandomir* (M<sup>lle</sup> Guinard); 11 mars, *Dardanus* [de Rameau et La Bruyère].

c) *La Comédie Italienne.*

- 1767 4 janv., *les Croquerus; le Bucheron [ou les trois souhaits]*, com. 1 a. de Guichard et Philidor]; *la Clochette* [o. c. 1 a. d'Anseaume et Duni]; 15 janv., *le Roi et le fermier*, [o. c. 3 a. de Sedaine et Monsigny]; 17 janv., *les [trois] Frères rivaux* [com. 1 a. La Font]; 22 janv., *l'Esprit de jour*; 3 févr., *Agnès de Chaillot* parodie [1 a. de Legrand et Dominique]; *Inès et Castro* [tr. 5 a de La Motte]; *les Trois Sultanes* [com. 3 a. de Favart]; *la Laitière ou les [deux] chasseurs* [o. c. 1 a. d'Anseaume et Duni]; 5 févr., *La nouvelle école des femmes* [o. c. 1 a. de Sedaine et Philidor]; *Isabelle et Gertrude* [de Grétry] (M<sup>me</sup> Laruelle); 11 févr., *Isabelle et Gertrude*; 12 févr., *le Paysan et son Seigneur; les Pêcheurs et la fête du château* [de Gossec]; 16 février, *Le diable boiteux*, comédie italienne; *les Aveux indiscretes* [de Sedaine et Monsigny]; *Rose et Colas* [de Sedaine et Monsigny] (M<sup>me</sup> Gausson — Rose, Clairval — Colas, Caillot); 21 avril, *Tom Jones* [o. c. 3 a. de Poinsinet et Philidor]; 25 févr., *la Fée Urgelle [ou ce qui plaît aux dames]*, de Favart et Duni]; 2 mars, *Rose et Colas*; 12 mars, *Arlequin barbier; le Bucheron; l'Aveugle de Palmire*; 30 mars, *la Clochette; l'Aveugle de Palmire*; 1<sup>er</sup> avril *la Laitière [les Deux chasseurs et la laitière]*; *Rose et Colas*; 28 avril, *le Bucheron; l'Aveugle de Pal-*

*myre; les Aveux indiscrets*; 30 avril, *les Soeurs rivales*; *Tom Jones*; 1<sup>er</sup> mai, *la Servante maîtresse* de Pergole [opera com. 2 a. de Nelli et Pergolesi]; 2 mai *le Sorcier* [com. lyr. 2 a. de Poinsinet et Philidor]; 11 mai, *les Soeurs rivales*; *Rose et Colas*.

- 1768 17 nov., *le Sorcier*; *Isabelle et Gertrude* (Caillot, Clairval, M<sup>me</sup> Laruelle); 21 nov., *la Fée Urgelle*; *les Sabots* [de Sedaine et Duni]; *l'Isle sonnante*; *les Sabots* [Laruelle, Clairval]; 1<sup>er</sup> déc., *le Maître en droit* (o. c. 2 a. de Le Monnier et Monsigny) (M<sup>lle</sup> Maudeville); *la Servante justifiée*; *les Sabots* (Clairval); 5 déc., *Arlequin et Scapin, Voleur, par amour*; *le Huron* [de Grétry et Marmontel] (M<sup>lle</sup> Laruelle); 7 déc., *les Deux chasseurs et la laitière* (Neuville, Laruelle, M<sup>lle</sup> Berville); *le Diable boiteux* [de Le Sage]; *Annette et Lubin* [com. 1 a. de M<sup>me</sup> Favart et Martini] (M<sup>lle</sup> Berville, Laruelle, Caillot, Clairval); 10 déc., *le Maître en droit*; *le Roi et le fermier* [o. c. 2 a. de Le Monnier et Monsigny] (Caillot); 21 déc., *le Tonnelier* [d'Audiot et Gossec]; *Rose et Colas*; 22 déc., *le Fleuve Scamandre* opéra comique.

- 1769 1<sup>er</sup> janv., *le Diable à quatre* [ou *le Double métamorphose*, o. c. 3 a. de Sedaine et Philidor]; [le] *Huron*; 5 janv., *le Turban enchanté*; *Lucile* de Marmontel mus. Grétry. 9 janv., *Lucile*; 16 janv., *Lucile*; 19 janv., *Lucile*; 6 févr., *les Pêcheurs* [et la fête du château]; *Agnès et Chaillot*; *Lucile*; 21 févr., *Rose et Colas*; 2 mars, *le Jardinière et son Seigneur*; *Lucile*; 8 mars, *Arlequin barbier*; *le Déserteur* [o. c. de Sedaine et Monsigny].

d) *Le Théâtre à la Barrière de Vaugirard.*

- 1767 19 févr., *Zelmire* de Belloy [tr. 5 a.] (M<sup>lle</sup> Clairon); *l'Epoux par supercherie* [com. 2 a. de Boissy] (Molé, M<sup>lle</sup> d'Oigny, Belcour).

e) *Le Théâtre de M<sup>me</sup> Villeroy.*

- 1767 10 avril, *Blanche et Guiscard* (M<sup>lle</sup> Clairon-Blanche); 26 avril, *la Partie de chasse d'Henri IV.* [com. 3 a. de Collé] (Brisard-Henri IV, Preville-Michaut, Oger-Lucas, M<sup>lle</sup> d'Oigny).

1768 25 nov., *Nanine* [com. 3 a. de Voltaire] (Molé, M<sup>lle</sup> d'Oigny); *le Legs* [com. 1 a. de Marivaux]; 8 déc., *Bajazet* [tr. 5 a. de Racine] (M<sup>lle</sup> Clairon-Roxane); *Rose et Colas*.

f) *Le Théâtre des „Comédiens Ordinaire de S. A. R. le prince Charles de Lorraine“ à Bruxelles.*

• 1766 21 déc., *[le] Tambour nocturne* [com. 5 a. de Destouches]; *[le] Bucheron*; 23 déc., *Aristomène* [tr. de Marmon tel]; 26 déc., *Nanine* [com. 3 a. de Voltaire] (Rosalide); 26 déc., *Nanine* (Rosalide); *le Roi et le fermier* (Suzette-Jenny); 27 déc., *la Fée Urgèle*; 28 déc., *Tom Jones*; 30 déc., *Zaire* (Rosalide).

1767 1<sup>er</sup> janv., *La partie de chasse d'Henri IV.* (Prevost Henri IV, Eugénie-Cataut, Angélique-Agathe).

1769 8 juin, *Tom Jones*; 11 juin, *Tom Jones*; 13 juin, *les Femmes savantes* (Hannetaire, Angélique, Eugénie la servante); *les Sabots*; 15 janv., *l'Enfant prodigue* [com. 5 a. de Voltaire] (Grand-mesnil, Rosalide); *[les] Raccoleurs* o. c.; 17 nov., *l'Etourdie* [com. de Molière] (Grandmenil); *Lucile*; 18 janv., *le Glorieux* [com. 5, Destouches]; *Lucile*; 23 janv., *les Fourberies de Scapin* [com. 3 a. de Molière] (Eugénie); 9 juillet, *le Glorieux* (Belcour, Grandmenil, Rosalide); *les Fausses infidélités* [com. 1 a. de Barthe] (Belcour-Valsain, Angélique-Angélique); 17 juillet, *Lucile*; 18 juillet, *Crispin rival de son maître* [com. 1 a. de Le Sage]; *le Roi et le fermier*; 23 juillet, *Tom Jones*; 25 juillet, *[le] Philosophe marié* [com. 5 a. de Destouches] (Eugénie); *Lucile*; 26 juillet, *la Maison de campagne* [com. 1 a. de Dancourt] . . . . . 8 sept. *Alzire* (Prevost, Rosalide); *[le] Legs*; 9 sept., *le Deuil* [com. 1 a. de Haute-roche]; *le Déserteur*; 10 sept., *Adrienne*, traduite de Terence par Baron; *Rose et Colas*; 27 sept., *Lucile*; 29 sept., *les Femmes savantes*; *les Somnambules* [com. 1 a. de Pont de Veyre].

1770 1<sup>er</sup> janv., *Lucile*; 4 janv., *l'Homme singulier* [com. 5 a. de Destouches]; *les Précieuses ridicules* [com. 1 a. de Molière]; 20 janv., *l'Avzugle clairvoyant* [com. 1 a. de Légrand]; . . . . . 21 févr., *Annette et Lubin* [de M<sup>me</sup> Favart et Martin]; *Bastien et Bastienne* [les

*Amours de Bastien et de Bastienne*, o. c. 1 a. de Favart] (M<sup>lle</sup> Murray).

### Abréviations.

- a. = acte  
 com. = comédie.  
 o. c. = opéra comique.  
 t. = tome.  
 tr. = tragédie.

### Ouvrages consultés.

Aghion (Max): *Le théâtre à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1926.

*Allgemeine Deutsche Biographie*. Leipzig, 1890.

Badier: *Dictionnaire de la noblesse*. Paris, 1863/76.

Baranyai (Zoltán): *A francia nyelv és műveltség Magyarországon* (XVIII. század). Budapest, 1920. (La langue et la civilisation françaises en Hongrie.)

Bayer (Alice): *Marmontel hatása Magyarországon* (L'influence de Marmontel en Hongrie). Budapest, 1916.

Beer (A.): *Ein österreichischer Freiändler im XVIII-ten Jahrhundert* (Un partisan autrichien du libre échange au XVIII<sup>e</sup> s.). Neue Freie Presse, 20 juillet 1888.

Berthoud (Fritz): *Au Val de Travers* (1762—1765). Paris, 1881.

Bezold et Gothein: *Die Kultur der Gegenwart. Staat u. Gesellschaft der neueren Zeit bis zur französischen Revolution* (La civilisation du temps présent. L'État et la société de l'époque moderne jusqu'à la révolution française. Berlin, 1908.

Blaze de Bury: *Les salons de Vienne et de Berlin*. Paris, 1861.

Bled (Victor): *Le prince de Ligne et ses contemporains*. Paris, 1890.

Blümel (Emil), Gugitz (Carl et Gustav): *Von Leuten und Zeiten im alten Wien* (Des gens et des époques dans l'ancienne Vienne). Wien, 1922.

Boëhn (Max von): *Rokoko Frankreich im XVIII-ten Jahrhundert* (La France de l'époque rococo, au XVIII<sup>e</sup> s.). Berlin, 1923.

Bresse (L.): *La France à Vienne*. Wien, 1904.

Buffenoir (Hippolite): *Le prestige de J. J. Rousseau*. Paris, 1909.

Dumont-Wilden: *La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française*. Paris, 1927.

Eckhardt (Alexandre): *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la révolution française en Hongrie). Budapest, 1924.

Eckhart (François): *Kereskedelmünk közvetítői a XVIII. században* (Les intermédiaires de notre commerce au XVIII<sup>e</sup> s.) dans „Századok“ (Revue de la Société Historique de Budapest), année 1918.

Erbe (J. W.): *Zinzendorf und die Adel seiner Zeit* (Z. et la noblesse de son temps). Leipzig, 1928.

Fauget: *Le XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1890.

Fekete, Jean de Galántha: *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne. 1787*.

Gaiffe (Félix): *Les „Lettres à Eugénie“ par de Ligne*, dans la Revue d'Histoire Littéraire, année 1923, p. 111.

Gebauer (Kurt): *Deutsche Kulturgeschichte der Neuzeit* (Histoire de la civilisation contemporaine allemande). Berlin, 1932.

Hirsch (A.): *Biographisches Lexikon der hervorragendsten Ärzte aller Zeiten* (Répertoire biographique des plus remarquables médecins de tous les temps). 2<sup>e</sup> éd. Berlin. 1929.

Isnardon (Jacques): *Le théâtre de la Monnaie*. Bruxelles, 1890.

Joret (Ch): *Les rapports intellectuelles et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*. Paris, 1884.

Khewenhüller-Metsch et H. Schlitter: *Tagebuch des Fürsten Khewenhüller-Metsch* (Les mémoires du prince Khewenhüller-M.) Wien, 1907. 7 vol.

Lemaître (Jules): *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1907.

Lenel: *Un homme de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle. Marmontel*. Paris, 1902.

Léris: *Dictionnaire portatif historique et littéraire des Théâtres*. Paris, 1763.

Leval (André): *Zinzendorf à Paris*, dans „Le Temps“, 2 avril 1924.

Leval (André): *En feuilletant Zinzendorf. — Visite à J. J. Rousseau et à Voltaire*. Ibid. 14 oct. 1924.

Ligne (Charles-Joseph, prince de): *Lettres et pensées...* publ. par M<sup>me</sup> de Staël-Holstein, Paris, 1808.

Ligne (Charles-Joseph, prince de): *Erinnerungen und Briefe* (Mémoires et lettres), publ. et trad. par Victor v. Klarwill, Wien, 1920.

Ligne (Charles-Joseph, prince de): *Neue Briefe* (Nouvelles Lettres), publ. et trad. par V. v. Klarwill, Wien, 1924.

Mably: *Histoire de l'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres*, Bruxelles, 1883.

Marmontel: *Bélisaire*.

Marmontel: *Belisarius*, trad. par. le baron Vargyas Kolozsvár. 1776.

Marmontel: *Contes moraux*.

Marmontel: *Mémoires*.

Marmontel: *Théâtre*.

Maugras (Gaston): *Philosophenzwist. — Voltaire und Rousseau* (Querelle philosophique entre V. et R.). Wien, 1895.

Michaud: *Biographie universelle*. Paris, 1825.

Mitrofanov: *Joseph II. seine politische und kulturelle Tätigkeit*. Wien—Leipzig, 1910.

Mornet (D.): *La pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1926.

Österreichische Biedermannschronik, Linz, année 1784 p. 210, 251.

Österreichische National-Encyclopädie par Gräffer et Czikan, Wien, 1837 t. VI p. 251.

Parfaict (frères): *Dictionnaire de Théâtres de Paris*. Paris, 1767, 6 vol.

Peetermans: *Le prince de Ligne*. Liège, 1857.

Perey (Lucien): *Charles de Lorraine et la cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse*. Paris, 1903.

Perey (L.) et Maugras (G.): *La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney 1754—1778*. Paris, 1885.

Pettenegg (Gaston von): *Ludwig und Karl Grafen und Herrn von Zinzendorf. Ihre Selbstbiographien, nebst einer kurzen Geschichte des Hauses Zinzendorf* (Biographies des comtes Charles et Louis de Z. Leurs autobiographies, suivi d'une courte histoire de la maison Z.) Wien, 1789.

Pohl (C. F.): *Joseph Haydn*. 2 vol. Leipzig, 1882.

Rácz (Louis): *Rousseau és Sauttersheim* (R. et S.) Budapest, M. T. Akadémia, 1913.

Rácz (Louis): *Rousseau élete és művei* (La vie et les oeuvres de R.) 2 vol. Budapest, 1929.

Renieu (Lionel): *Histoire des Théâtres de Bruxelles depuis leur origine jusqu'à ce jour*. 2 vol. 1928.

Reynaud: *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*. Paris, 1924.

Rosset (Virgil): *Histoire de la littérature française hors de France*. Paris, 1897.

Rousseau: *Les Confessions*.

Rousseau: *Ausgewählte Briefe* (Lettres choisies) par Wiegand, Leipzig, 1880.

Rousseau: *Oeuvres compl. Correspondances*. Francfort, 1856.

Rousseau: *Lettres inédites*, publ. par Godet et Boyde la Tour, Paris, 1911.

J. J. Rousseau, *ses amis et ses ennemis. Correspondances* publ. par M. G. Streckeisen-Moultou, Paris, 1865.

Sainte-Beuve: *Causeries du Lundi*. Paris, 1865.

Schmidt (Justus): *Voltaire und Maria Theresia*. Französische Kultur des Barock in ihren Beziehungen zu Österreich. (La civilisation française de l'époque „baroque“ dans ses relations avec l'Autriche). Wien, 1931, dans „Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Wien“ t. XI.

Schögel (Friedrich): *Aus Alt- und Neu-Wien* (A propos de l'ancienne et de la nouvelle Vienne). Wien 1882.

Thieme-Becker: *Allgemeines Lexikon der bildenden Künste*. (Répertoire général der beaux-arts.) Leipzig, 1920.

Thot (Karl): *Französisches Salonleben um Duclos* (1704—1772) (La vie des salons autour de Duclos). Wien, 1918.

Tissot (Victor): *Vienne et la Viennoise*. Paris, 1878.

Tronchon (Henri): *Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie*, dans la Revue des Études Hongroises, année 1924 p. 90—105.

*Vaterländische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat*. Wien, 1813, p. 44, „Nekrolog“.

Wetzer et Welte: *Kirchenlexikon* (Dictionnaire ecclésiastique). Freiburg im Breisgau, (Fribourg en Brisgau) 1847/60.

Wittmer (Louis): *Le prince de Ligne, Jean Müller, Frédéric de Gentz et l'Autriche*. Paris, 1925.

Witzenetz (Julia): *Le Théâtre français de Vienne* (1752—1772). Études Françaises publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged, 1932.

Wurzbach: *Biographisches Lexikon des Kaisertums Österreich* (Répertoire biographique de l'empire d'Autriche). Wien, 1856/91.

Zolnai (Béla): *Contributions à la bibliographie de Marmontel en Hongrie*, dans „Egyetemes Philologiai Közlöny“, année 1917 p. 145.

### Manuscrits consultés.

A) Aux Archives d'État de Vienne. Du Journal de Zinzendorf: tome 1<sup>er</sup> (1752—1757) *Journaux* de l'âge de 13 ans jusqu'à l'âge de 18 ans, dans la maison paternelle à Gauernitz. in-4<sup>o</sup> (en français). — T. 2 (1747—1761) *Geistliches Diarium*. in-4<sup>o</sup> (en allemand). — T. 3 (1758) *Journal* sur ses études à l'université de Iéna in-8<sup>o</sup> (moitié français, moitié allemand). — T. 6 (1761) Iéna, Vienne. in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 7 (1762) in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 8 (1763) in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 9 (1764) La Suisse. in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 11 (1766) in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 12 (1766) Paris. in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 13 (1768) Paris. in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 14 (1769) Paris, in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 15 (1770) Bruxelles. in-8<sup>o</sup> (en fr.) — T. 58 (1809—1811) Supplément (*Rêveries d'un être solitaire*) in-4<sup>o</sup> (en fr.) — T. 59 (1776—1790) *Confessions*, II vol. in-4<sup>o</sup> (en fr.) — T. 61 (1798—1800) *Confessions*, III vol. in-4<sup>o</sup> (en fr.) — T. 62 (1801—1804) *Confessions*, IV vol. Extrait de ses journaux et de ses lectures. in-4<sup>o</sup>. — T. 63 (1805—1808) *Confessions*, V vol. Extrait de ses journaux et de ses lectures. in-4<sup>o</sup>.

B) Aux Archives Centrales des Chevaliers de l'Ordre Teutonique. *Familiengeschichte der Zinzendorfer* (3 vol. in-folio) par le comte Charles de Zinzendorf Wien, 1790—1795. — *Correspondances* du comte Ch. de Zinzendorf contenant des matériaux de biographie (1 vol. in-4<sup>o</sup>).



egy híres monumentumot. Zinzendorf, aki 1764-ben kereskedelmi útja alkalmából Svájcban időzik, is ezen látogatók közé tartozik. Látogatásáról pontosan jegyez, objektíven megörökítve Rousseau minden szavát. Érdekes és értékes momentumokat őriz meg a napló, maga felé fordítva a Rousseau-kutatók figyelmét. Zinzendorf Genfből kétszer átrándul Ferneybe, ahol a patriarcha vendégül látja. Zinzendorf ugyanazzal az objektivitással jegyzi fel a filozófus minden szavát s ferneyi impresszióit, mint Rousseaunál tette és Voltaireról is érdekes adatokat őriz meg.

III. (*Párizsi impressziói.*) A fiatal Zinzendorf gróf közel egy évet tölt Párizsban, mint Mária Terézia kereskedelmi kiküldötte. Tömött programja, beosztott ideje van, hogy rövid idő alatt mindent megnézve idejét hasznosan tölthesse. Párizs lüktető életében csak gépiesen vesz részt.

1. *Az irodalmi és politikai szalónok.* Zinzendorf Párizs legragyogóbb szalónjaiban mindennapos vendég. M<sup>me</sup> Geoffrin, M<sup>me</sup> Necker, M<sup>me</sup> du Deffand, Boufflers marsallné fogadják otthonukban. Helvétius és Mirabeau híres dîner-jein is hivatalos. Megismerkedik Párizs nagy szellemeivel (Thomas, Marmontel, Helvétius, Grimm, továbbá Raynal, Galiani és Morellet abbék). Az említett összejöveteleken csak passzív szemlélő. Csak akkor mutat érdeklődést, ha pénzügyi kérdésekről van szó. Vallási és tradicionális alapon áll, idegenkedik a fölvilágosodás filozófusaitól. A szalónok szellemében csak a szkepszist látja meg.

2. *A Bélisaire megjelenése körüli harc.* — Feljegyzéseiből rekonstruálhatjuk az ismert irodalmi vitát Marmontel Belisaire-jével kapcsolatban. Zinzendorf a szalónokban átéli ezt az érdekes korszakot és vázlatosan megadja konturjait. Megemlékezik Cogér abbéról, aki Marmontel ellen a harcot megindítja, Marmontel védekezéseiről, szalónok, társaságok állásfoglalásáról.

3. *Társadalmi érintkezés.* — Zinzendorf naplójából érdekes betekintést nyerhetünk a kor társadalmi érintkezéseibe is. Ajánlólevelei segítségével bejut a legjobb társaságba. Bemutatják d'Orléans és de Chartres hercegeknek, Conti, d'Enghien, de Penthièvre hercegeknek, közelebbi érintkezésbe kerül Eszterházy Miklós gróffal és a népszerű Van Swietennel. Utóbbiakkal a magyarszármazású Kinsky hercegnőnél és Mercy osztrák császári követnél találkozik. Együtt nézik a város nevezetességeit. Jelen van Condillac abbé, majd Thomas akadémiai székfoglalóján, az opera-bálon, eljár könyvtárakba, képtárakba, de impresszióit nem tudja feldolgozni.

4. *Művészek.* — Otthon összeállított programja szerint, személyes összeköttetésbe lép a művészekkel. Greuze, Boucher, Van Loo, Vernet, Pigalle műterme iránt érdeklődik, továbbá a rézkarcolók közül Cars, Wille, Weyrother-t keresi fel. Meglátogatja a népszerű órásmestert, Berthoud-t, valamint a híres George aranyművest. Adatai historikus értéket képviselnek.

5. *Versailles.* — Pár nappal Párizsba érkezése után, Mercy osztrák követ kíséretében bemutatkozik az udvarnál. Jelen van több alkalommal a király lever-jénél és Eszterházy Miklóssal részt vesz ünnepségeken. A királyról nem ír; M<sup>me</sup> du Barryról többször megemlékezik. Versailles ceremóniája tetszik neki, de mégis előnyben részesíti a Marly-i egyszerűbb kastélyt.

6. *Színház és színészek.* — Összes szabad estéit Párizs színházaiiban tölti. Feljegyzéseiből csaknem össze lehetne állítani az akkori színházak répertoireját. Hódol a Comédie Française művészeinek. Kritikája egyre javul. A komédiákban nagyobb öröme telik, mint a klasszikus tragédiákban, de a Comédie Italienne könnyű zenéjű darabjai közelebb állnak hozzá, mint a Comédie Française-éi. Zinzendorf idejében a Comédie Italienne már elvesztette eredeti karakterét, túlnyomólag francia szerzők darabjait adják. Zinzendorf egy-egy komikus operáról elragadtatás-

sal ír. Feljegyzései nem érdektelenek a párizsi színházak történelme szempontjából.

7. *A fiziokraták.* — Öszinte érdeklődése a fiziokraták felé fordul. Egyéniségének tanaik felelnek meg a legjobban. Quesney lelkes segítőjéről, Mirabeau marquisról elragadtatással ír. Tanaikat magáévá téve, első volt, aki Ausztriában a szabadkereskedelem elvét vallotta és hirdette. — Közel egy évi séjour után elhagyja Párizst. Idegenül távozik. Párizs reá elsősorban, mint financelitikusra hatott.

IV. (*Belgiumi tartózkodása.*) Zinzendorf a bruxellesi víg epikuri udvarban ismét financelitikát űz. 1769–70-es évben hosszabb időt tölt Belgiumban. Legtöbb idejét a Chambres des comptes foglalja le. Délelőtti hivatalos teendői, délutánjait-estéit konvencionális látogatások töltik ki. Nagyszabású ünnepséget említ, amit Ligne herceg Gand-ban rendez. Megfordul Tervuerenben, Charles de Lorraine kormányzó birtokán és szívesen látogatja a híres bruxellesi színházat. A bruxellesi színházat a Comédie Française-zel egy niveaura helyezi, de itteni séjourja is csak a pénzügyi kamara alapos áttanulmányozásával végződik.

V. (*Két kortárs, Ligne herceg és Zinzendorf gróf.*) Érdekes megfigyelni, hogy azonos életkörülmények között hogyan szemlélheti korát, illetve annak reprezentánsait két teljesen ellentétes egyéniség. Zinzendorf örökös kétségek és lelkiismeretfurdalások közt eltöltött életét szembeállítottuk Ligne hercegnek a század „legboldogabb emberének” harmonikus életével.

## INDEX.

- Abauzit 33, 34.  
 Adenis 101.  
 Aghion 104.  
 Aiguillon (duchesse d') 51.  
 d'Alembert 18, 47, 49, 53, 54, 56.  
 Allard 101.  
 Alvarez 100.  
 Anakreon 96.  
 Anseaume 78, 101.  
 Arenberg (duc d') 87, 89-91, 96.  
 Arnould 61, 62.  
 d'Aubonne 33.  
 Audinot 102.
- Badier 104.  
 Baranyai (Zoltán) 9, 37, 55, 104.  
 Baron 103.  
 Barry (comtesse du) 73, 112.  
 Barthe 103.  
 Batteux 66.  
 Baudeau 83.  
 Baudouin 69.  
 Bayer, Alice 54, 104.  
 Béarn (comtesse de) 73.  
 Beaumarchais 76, 77, 99.  
 Beaumenil 101.  
 Beaumont (Christophe de) 56, 57.  
 Beaumont, M<sup>me</sup> 40, 58.  
 Beauveau-Craon, v. Mirepoix.  
 Beer 85, 104.  
 Beethoven 64.  
 Belabre 61.  
 Belcourt 75, 93, 94, 100, 102, 103.  
*Bélisaire* 35, 48, 54-59.  
 Belloy 77, 89, 100, 102.  
 Berghem 71.  
 Berthoud (Ferdinand) 18, 70, 112.
- Berthoud (Fritz) 6, 104.  
 Berville 102.  
 Bezold 104.  
 Blaze de Bury 104.  
 Bled 95, 98, 104.  
 Blümmel 104.  
 Boccage 38, 52.  
 Bodmer 31.  
 Boehn 50, 53, 74, 80, 81, 104.  
 Boileau 11.  
 Boindin 99.  
 Bois (M<sup>lle</sup> du) 100.  
 Borde (M<sup>me</sup> de la) 60.  
 Bossuet 12, 15.  
 Boucher 18, 68, 69, 71, 73, 76, 112.  
 Boufflers (chevalier Stanislas de) 96.  
 Boufflers (comtesse de Rouvrel-Boufflers) 36, 50, 60, 62, 63, 111.  
 Bouillon, (chevalier de) 64.  
 Bourdalou 12.  
 Boutin 47, 48, 53.  
 Bovet 25.  
 Boy de la Tour 107.  
 Brancas (comtesse de v. Rochefort).  
 Brancas (comte de Forcalquier) 52, 84.  
 Brancas (Louis-Léon Félicité) v. Lauraguais.  
 Bresse 104.  
 Brissard 75, 100, 102.  
 Broglie (comte et comtesse de) 51, 67.  
 Buffénoir 6, 104.  
 Buffon 18, 50, 53.  
 Bussi-Rabutin 11.
- Cailhava d'Estandoux 100.

Caillot 77, 79, 101, 102.  
 Cain, v. Le Kain.  
 Calas 40.  
 Callenberg (comtesse de) 10.  
 Calvin 42.  
 Canal (comte de) 14, 15.  
 Caraffe 14.  
 Caraman-Chimay (comte et comtesse de) 65, 67, 83, 84.  
 Cars 70, 112.  
 Catherine II 40, 46, 49, 54, 96.  
 Cellery 90.  
 Chamrond, v. du Deffand.  
 Charles de Lorraine 86-90, 93, 96, 103, 106, 113.  
 Charpentier 92.  
 Chartres 60-62, 112.  
 Chastellux 67.  
 Chatbrillant 60.  
 Chateaubriand 19.  
 Châtelet (M<sup>me</sup> du) 60.  
 Chauvelin (marquis de) 39.  
 Choffin 47.  
 Choiseul 51, 52, 67, 69, 72.  
 Cicéron 13.  
 Claude 15.  
 Clairon 47, 74, 76, 89, 99, 102.  
 Clairval 77, 79, 101, 102.  
 Clément XIII 16.  
 Clément XIV 93.  
 Cobenzl 64, 87, 91.  
 Cogér (l'abbé) 56, 57, 58, 111.  
 Collin 97.  
 Colloredo (Gundaccar comte de) 48, 57.  
 Comus, v. Ledru.  
 Condé (prince du) 60.  
 Condillac 45, 65, 66, 85, 112.  
 Conti (prince de) 36, 50, 51, 60, 62, 63, 96, 112.  
 Corneille (Marie) 39.  
 — (Pierre) 14, 77, 99, 100.  
 — (Thomas) 100.  
 Cossé (duchesse de) 48.  
 Creutz (comte de) 45, 49, 50, 54, 58, 63.  
 Cristian VII 40, 57, 65, 96.  
 Czartorisky (prince de) 65.  
 Czilkann 106.  
 Damiens 43, 44.  
 Dancourt 99, 103.

Dante 12.  
 Davenport 36.  
 David 88.  
 Deffand (marquise du) 51, 52, 111.  
 Denis 38, 39, 41-44.  
 Desmarteaux 18.  
 Destouches 100, 103.  
 Diderot 12, 18, 49, 53, 85.  
 Diesbach 14.  
 Dubus, v. Preville.  
 Duclos 74, 107.  
 Dufour 97.  
 Dufresny 99.  
 Dumont-Wilden 39, 42, 63, 86, 88, 90, 95, 97, 105.  
 Du Mesnil 76, 99, 100.  
 Duni 78, 101, 102.  
 Dupin 52, 60, 67.  
 Duplan 101.  
 Dupont 82, 83.  
 Dupuits 39, 43.  
 Durand 12.  
 Eckhardt (Alexandre) 105.  
 Eckhart (François) 85.  
*Emile* 28, 32.  
 Engel 101.  
 Enghien (duc d') 58, 60, 112.  
 Epinay (M<sup>me</sup> d') 38, 50.  
 Erbe 105.  
 Eszterházy (Lunati-Visconti, princesse d') 14.  
 Eszterházy (Nicolas-Valentin comte d') 64, 67, 72, 80, 112.  
 d'Étioles, v. du Barry.  
 Fauget 105.  
 Favart 14, 62, 64, 78, 89, 101, 102, 103.  
 Fel (?) 61, 62.  
 Fekete (comte de Galántha) 13, 14, 37, 105.  
 Fénelon 15.  
 Ferri 15.  
 Ferté-Imbault (M<sup>me</sup> de la) 48, 49.  
 Figaróla 14.  
 Fontenelle 101.  
 Forbonnois 12, 16, 18, 84, 85.  
 Forcalquier (comtesse de) 51, 67.

François I<sup>er</sup> (empereur d'Autriche) 8, 109.

Franklin 19.

Frédéric II 32, 96.

Fuessli 31.

Gaiffe 105.

Galiani (l'abbé) 45, 47-50, 84, 111.

Gavre (prince de) 61, 88, 91, 92.

Garnier 48, 107.

Gebauer 105.

Gentz 107.

Geoffrin 45-49, 51-56, 58, 59, 68, 79, 90, 111.

George 70, 112.

Gessner 31.

Gluck 61, 99.

Godet 107.

Goethe 13, 95.

Gossec 78, 101, 102.

Gothein 104.

Gourgand, v. Vestris.

Gournay 82.

Gräffer 106.

Grammont (M<sup>me</sup> de) 67.

Grandisson 30.

Grand-Mesnil 93, 94, 103.

Gray 48.

Grétry 50, 63, 78, 80, 101, 102.

Gresset 99.

Greuze 18, 68-71, 73, 112.

Grimm 47, 49, 50, 53, 78, 111.

Gusson 79.

Gugitz 104.

Gustave III 49, 96.

Guimené (prince de) 60.

Guichard 101.

Guinard 101.

Guiraud 101.

Hannétaire 88-90, 93, 94, 103, 105.

Haydn 6, 64, 106.

Hardouin 65, 84.

Harrach 14, 47.

Harvey 48.

Hauteroche 103.

Helvétius 14, 18, 47, 50, 53, 57, 58, 67, 85, 107, 111.

Hénault 52, 67, 68.

Hervelé 87, 88.

Hieronymus 98.

Hirsch 105.

Hirzel 31.

Holbach 36, 50, 53.

Horváth 54.

Horace 13.

Hornes (princesse d') 88, 89, 91.

Hume 19, 35.

Huis 99, 100.

Isnardon 88, 105.

Jardinier 70.

Jelyotte 61, 67.

Joret 105.

Joseph II 8, 96, 106, 109.

Juvénal 35.

Kaunitz 14, 15.

Keit (Milord-Maréchal) 32.

Khewenhüller-Metsch 105.

Kinsky (princesse de) 26, 60, 63, 64, 67, 69, 112.

Klarwill (von) 39, 88, 98, 105, 106.

Klyiogg 31.

Kont, Ignace 13.

La Chaussée 99.

La Font 99, 101.

La Harpe 78.

Lalande (de) 67, 69.

Laliaud 25.

Lalive 47, 56.

Lamballe (princesse de) 60.

Lamotte 99, 101.

L'Empereur 70.

Lannoy 87, 88.

La Rivière 83.

Laruelle 78, 79.

Laugier 25.

Laujon 101.

Lauragais (comte de) 61, 81.

Lauron (duchesse de) 63.

Law 18.

Le Bas 70.

Lebon 88.

Leczinska, Marie 52.

Ledru 67.

Le Grand 99-103.

Le Kain 74-76, 78, 100.

Lemaitre 105.

Le Mierre 75, 100.

- Le Moin 68, 69.  
 Lemonier 99, 102.  
 Lenel 57, 105.  
 Léopold II 8, 109.  
 Lérès de Latude v. Clairon.  
 Lérès 105.  
 Le Sage 99, 102, 103.  
 Lescure (de) 51.  
 Lespinasse (M<sup>lle</sup> de) 51, 53.  
 Leval, André 6, 7.  
 Levasseur 22, 26, 30.  
 Ligne (prince de) 17, 39, 40, 42, 45, 62, 63, 74, 86-92, 94-98, 104-107, 113.  
 Ligne (princesse de) 88, 90, 92.  
 Ligneville, v. M<sup>me</sup> Helvétius.  
 Liotard 34, 42, 43.  
 Longueil 100.  
 Lorenzi (chevalier de) 64, 65, 67, 69.  
 Louis XIV 37, 71, 77.  
 Louis XV 64-66, 69, 71-73, 81, 112.  
 Louis XVI 82.  
 Lubomirska (comtesse de Czartoriska) 65.  
 Lullin 12.  
 Luther 42.  
 Luzy 99, 100.  
 Luxembourg (maréchale de) 27, 52, 60, 63.  
 Luxembourg-Montmorency (maréchal de) 27.  
  
 Mably 106.  
 Mably (l'abbé) 84, 85.  
 Machiavel 50.  
 Mahomed 42.  
 Mahoni 14.  
 Maisonneuve, v. d'Oigny.  
 Maldeghem 88.  
 Malesherbes 82.  
 Mallet 43, 50.  
 Marc-Aurèle 57.  
 Marche (comtesse de la) 63.  
 Marie-Antoniette 96.  
 Marie-Elisabeth (archiduchesse) 86.  
 Marie-Louise 7.  
 Marie-Thérèse 6, 8, 15, 37, 41, 45, 46, 64, 89, 106, 107, 109, 111.  
 Marivaux 76, 103.  
  
 Marmontel 35, 47-50, 53-59, 63, 65, 80, 101, 102, 104-107, 111.  
 Martini 102, 103.  
 Matthisson 13.  
 Maudeville 102.  
 Maudint (l'abbé) 58.  
 Mauléon 56.  
 Maugras 39, 42, 43, 50, 106.  
 Maupeou 93.  
 Mazarin (M<sup>me</sup> de) 60.  
 Mérode (comtesse de) 88.  
 Mercy-Argentauf 64.  
 Merlait 58.  
 Michaud 106.  
 Mirabeau (marquis de) 18, 36, 52, 53, 82-85, 111, 113.  
 Mirepoix (princesse de) 52.  
 Mitrofanov 106.  
 Mniszek (comtesse de) 47.  
 Molé 74, 75, 100, 102, 103.  
 Molière 89, 93, 94, 99, 100, 103.  
 Mondonville 61.  
 Monsigny 78, 101, 102.  
 Montaigne 63.  
 Montauban (M<sup>me</sup> de) 67.  
 Montaudouin 58.  
 Montesquieu 12.  
 Montmollin 28, 29, 32.  
 Montmorency (princesse de) 92.  
 Morellet (l'abbé) 47, 49, 50, 82, 111.  
 Mori (M<sup>me</sup> de) 63.  
 Mornet 106.  
 Moultou 16, 27, 33-35.  
 Mozart 64.  
 Murillo 19.  
 Murray 104.  
 Müller (Jean) 107.  
  
 Natoire 69.  
 Necker 47, 49, 50, 53, 54, 111.  
 Nelli 102.  
 Nény 91.  
 Neuville-Villeroy, v. Luxembourg.  
 Neuville 102.  
 Newton 37.  
 Nicoli 64, 67.  
 Nieulen 88.  
 Nivernois (duc de) 54, 66, 83, 84.

*Nouvelle Héloïse* 26.  
Noverre 79.

Oger 102.  
Oigny (M<sup>lle</sup> d') 75, 76, 100,  
102, 103.  
Olivet (l'abbé d') 60.  
Oravetz (Vera) 85.  
Orléans (duc d') 60, 65, 112.

Pálffy (comtesse de), v.  
Kinsky.

Parfaict 106.  
Paoli 34.  
Parmentier 89.  
Parvy 101.  
Pascal 38.  
Peetermans 106.  
Penthièvre (duc de) 60, 112.  
Perdriau 34.  
Perey 39, 42, 43, 50, 89, 90, 106.  
Pergolese 50, 102.  
Petitpierre 22.  
Pettenegg 8, 106.  
Philippe, 69.  
Philidor 78, 101, 102.  
Pierre 1<sup>er</sup>, le grand, 66.  
Pierre III, 40.  
Pierre 69.  
Pigalle 70, 112.  
Piron 76, 99.  
Pissot 12.  
Pluche (l'abbé) 11.  
Poelenbourg 71.  
Pohl 6, 106.  
Poinsinet 78, 100-102.  
Poivre 84.  
Pont (comte de) 60.  
Pont de Veyle 103.  
Portelance 101.  
Prault 12.  
Preville 74-76, 100, 102.  
Prevost 94, 103.  
Pury 32.

Quesnay 81, 82, 83, 113.

Racine 75, 77, 99, 100.  
Rác 23, 24, 26, 34, 106.  
Raméau 61.  
Rochefoucauld 48.  
Raynal (l'abbé) 47, 49, 50, 53,  
111.

Regnard 14, 100.  
Renard 99.  
Renieu 106.  
Reynaud 106.  
Reynolds 19.  
Ribalier 48, 56, 57.  
Richardson 30.  
Rillet 12.  
Robert (Hubert) 70.  
*Robinson Crusoe* 30.  
Rochechouart 65, 84.  
Rochefort (milady de) 51, 52,  
84.  
Rochon de Chabannes 100.  
Rohan 60.  
Rosalie 101.  
Roslin 84.  
Rossel (Virgile) 97, 107.  
Rostaing 101.  
Rousseau (J. B.) 97.  
Rousseau (J. J.) 5, 6, 12, 16,  
20-38, 41, 42, 44, 45, 83, 87,  
97, 104-107, 109-111.  
Rousseau (Pierre) 97.  
Rubens 62, 71.  
Rzewusky (comte de) 65.

Sabran (M<sup>me</sup> de) 63.  
Sainte-Beuve 48, 49, 51, 53, 107.  
Saint-Pierre, Bernardin de 26.  
Sandoz 21, 30.  
Saurin 100.  
Saujon, v. Boufflers.  
Sauttersheim (Sauttern) 6, 23-  
25, 32, 35, 106.  
Schögel 107.  
Schlitter 105.  
Schmidt 6, 97, 107.  
Sedaine 77, 78, 100-102.  
Sévigné (M<sup>me</sup> de) 11.  
Sirven 40.  
*Socrate rustique* 31.  
Soubise (maréchale de) 65.  
Sprong 88.  
Staël (M<sup>me</sup> de) 49, 96, 97, 105.  
Stakelberg 83.  
Stanislas-Auguste, roi de Po-  
logne 46, 49, 96.  
Streckeisen-Moultou 6, 24, 25,  
27, 33, 36, 107.  
Suard 49.

Tacite 13.



- Talleyrand 96.  
 Tasse 12, 66.  
*Télémaque* 58.  
 Térance 103.  
 Thieriot 43.  
 Thieme-Becker 70, 107.  
 Thomas 47, 49, 66, 111, 112.  
 Thot 74, 107.  
 Tintoretto 17.  
 Tissot (Simon-André) 33.  
 Tissot (Victor) 107.  
 Titus 57.  
 Trajan 57.  
 Tronchin 16, 27, 33, 34, 40, 43.  
 Tronchon, Henri 14, 107.  
 Trudaine 82.  
 Turgot 16, 82-84.  
 Ulsteri 31.  
 Ursel (duchesse d') 87, 89, 91, 92.  
 Valière (M<sup>me</sup> de la) 51, 60, 67.  
 Van Loo 68, 69, 75, 112.  
 Van de Veld 91.  
 Van Swieten 64, 87, 112.  
 Vargyasi 54, 106.  
 Vauvenargues 63.  
 Verlaine 19.  
 Vernet 68-71, 112.  
 Veronese 17.  
 Vestris 75, 100.  
 Victoire 61, 62.  
 Villegagnon 67.  
 Villeneuve 67.  
 Villeroy 76, 102.  
 Voltaire 6, 12, 16, 19, 20, 27, 34, 37-44, 49, 54, 56-58, 74, 77, 97, 98, 99, 103, 105-107, 110, 111.  
 Walpole 48, 51.  
 Watteau 71, 76.  
 Wawrence 91.  
 Welte 107.  
 Wetzer 107.  
 Weyrotter 70, 112.  
 Wiegand 107.  
 Wille 18, 70, 112.  
 Wittmer 107.  
 Witznetz (Julia) 14, 86, 93, 107.  
 Witzthumb 88, 89.  
 Wouwerman 71.  
 Wurtemberg, (prince de) 24, 26, 27, 33, 40.  
 Wurzbach 107.  
 Wynne 63.  
 Zalányi 54.  
 Zinzendorf (Frédéric-Christian) 11. (Louis-Frédéric) 8, 13, 106. (Nicolas-Louis) 6, 13, 25, 26, 40, 105.  
 Zolnai (Béla) 55, 107.

### À CORRIGER :

- Page 18, seizième ligne d'en haut, lisez: citoyens.  
 Page 29, quinzième ligne d'en bas, lisez: lui.  
 Page 33, première ligne d'en bas, lisez: Théodore  
 Page 75, onzième ligne d'en haut, lisez: Bellecourt.  
 Page 91, dixième ligne d'en bas, lisez: *Henri IV* de Collé.  
 Page 93, douzième ligne d'en bas, lisez: Grandmesnil, Bellecourt.  
 Page 97, dixneuvième ligne d'en bas, lisez: aujourd'hui.  
 Page 103, dixhuitième ligne d'en haut, lisez: Grandmesnil.

## Table des matières.

	Page
Introduction — — — — —	5
I. Le comte Charles de Zinzendorf. L'homme et l'oeuvre —	8
II. Voyage en Suisse — — — — —	20
a) Visite chez Jean-Jacques Rousseau — — — — —	20
b) Visite chez Voltaire — — — — —	37
III. Impressions de Paris — — — — —	44
1. Les bureaux d'esprit — — — — —	46
2. La querelle du „Bélisaire“ — — — — —	54
3. Vie sociale — — — — —	59
4. Les artistes — — — — —	68
5. Versailles — — — — —	71
6. Théâtres et acteurs — — — — —	74
7. Les physiocrates — — — — —	81
IV. Séjours en Belgique — — — — —	86
V. Deux contemporains: le prince de Ligne et Zinzendorf —	95
Supplément (Répertoire des théâtres de Paris et de Bruxelles, 1766—1770) — — — — —	99
Abréviations — — — — —	104
Ouvrages consultés — — — — —	104
Manuscrits consultés — — — — —	108
Zinzendorf gróf svájci, franciaországi és belgiumi utazásai (1764 —1770). (Résumé hongrois) — — — — —	109
Index alphabétique — — — — —	114

## Életrajz.

Születtem Debrecenben 1909 márc. 3.-án. Az elemi iskolát Hódmezővásárhelyen és az első öt gimnáziumi osztályt ugyanott az ev. ref. főgimnáziumban, mint bejáró magántanuló végeztem. A hatodik osztálytól kezdve Budapesten bentlakó növendék voltam az Erzsébet-Nőiskola gyakorló leánygimnáziumában, ahol 1927 jún. havában érettségi vizsgálatot tettem. 1927 decemberétől 1928 májusáig Párizsban voltam és az Alliance Française-nek, majd a Sorbonne-nak előadásait hallgattam. 1928 őszén beiratkoztam a szegedi Ferencz József-Tudományegyetem bölcsészet karára. 1929/30. tanév mindkét szemeszterét a prágai német egyetemen töltöttem, mint rendes hallgató, ahol Dekanats-Prüfung-ot is tettem a német nyelvből kitűnő eredménnyel. Az 1930/31. tanévet ismét Szegeden hallgattam. Július–augusztusban a bécsi Collegium Hungaricumnak vendége voltam és megkezdtam a Wiener Staats-Archivban jelen munkám anyaggyűjtését. 1931 októberében alapvizsgát tettem „kitűnő-jó“ eredménnyel, majd novembertől–májusig Bécsben a Staats-Archivban értekezésem anyagául szolgáló kéziratokat tanulmányoztam és a bécsi egyetemen előadásokat hallgattam. 1932/33. tanév mindkét szemeszterét Szegeden töltöttem. Szakvizsgát 1933. okt. havában szándéksom tenni.

---

L'étude, très sérieusement établie, est une nouvelle preuve du travail efficace accompli en Hongrie sur les questions de littérature européenne.

Revue de Littérature Comparée, 1930:322.

Magyarul: Jezerniczky Margit: Amiel, Meltzl, Petöfi. (Széphalom 1931).

**3. Les impressions françaises de Vienne, 1567—1850. Par Vera ORAVETZ.**

Kitűnő segédeszköze lesz a kutatásnak O. V. bibliográfiája, mert a bécsi franciás kultúra a magyar szellemtörténetnek egyik igen fontos tényezője.

Eckhardt Sándor (Napkelet, 1930:1092).

Die in ihren Ergebnissen und Ausblicken wertvolle Arbeit fügt Österreich nunmehr jenen von Virgile Rossel in seiner „Histoire de la littérature française hors de France“ behandelten Ländern endgültig bei.

Hans Zedinek (Zentralblatt für Bibliothekswesen 1931).

Verf. hat mit dieser Veröffentlichung eine wertvolle Arbeit für die geistesgeschichtliche Erforschung Osteuropas geleistet.

Ungarische Jahrbücher XI, 4.

Eine derartige, textlich ausgezeichnet erörterte Bibliographie gab es bisher überhaupt nicht.

Hans Zedinek (Reichpost, 1931 máj. 19).

De telles enquêtes modestes, laborieuses et utiles, permettent de mesurer sur un exemple précis la diffusion de la langue française au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Paul van Tieghem (Revue des Synthèse, 1:3).

V. ö. még Eckhardt Sándor (Egyet. Phil. Közlöny 1931), Zolnai Béla (Széphalom 1931) és Jezerniczky Margit (Széphalom 1932) pótlásait.

**4. Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'homme. Par László JUHÁSZ.**

Nem egy jelentős adattal öregbíti tudásunkat s igazolja azt az igazságot, hogy hatalmas háttérű művészi alkotások létrejöttében a költői ihleten kívül a szélesebb tanulmányoknak is jelentős szerepe van.

Elek Oszkár (Irodalomtörténet 1932:11).

Auf Grund der scharfgeprüften Daten der vorangehenden Literatur und seiner eigenen Forschungen behauptet Verf., Madách sei in seinem Meisterwerke ein Schüler der französischen Romantik, deren Einfluss er eine ebenso grosse Bedeutung beilegt, wie dem von Goethe.

A. B. (Ungarische Jahrbücher XI, 4).

Magyarul: Széphalom 1930—1931.

**5. Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires. (1551—1548.) Par Endre BACH.**

L'auteur, qui a utilisé la correspondance de Sambucus récemment éditée par un savant viennois, nous montre par quels procédés il éveilla les sympathies de Henri Estienne pour la cause jugulée par le Croissant.

Alexandre Eckhardt (Nouvelle Revue de Hongrie, 1932:479).

Bach Endre figyelmet érdemlő tanulmánya érdemes tanujele annak, hogy milyen buzgó és eredményes munka folyik a szegedi egyetem filozófiai karán. P. I. (Irodalomtörténet, 1933:50).

A dolgozat főértelme, hogy sokkal jelentékenyebbnek tünteti fel a magyar és francia humanizmus kapcsolatait, mint eddig hittük.

Eckhardt Sándor (Egyetemes Philologiai Közlöny, 1932:141).

**6. Le théâtre français de Vienne. 1752—1772. Par Julia WITZENETZ.**

L'Institut Français de l'Université de Szeged a enrichi l'histoire littéraire de deux travaux relatifs à l'expansion de la culture française à Vienne... Le travail de M<sup>lle</sup> Julia Witzenetz est consacré au chapitre le plus intéressant de l'histoire de cette colonie viennoise de la culture française.

Alexandre Eckhardt (Nouvelle Revue de Hongrie, 1932:477).

W. J. munkája egy összefüggő monografia megalkotására irányult, amelynek megírása sikerültnek mondható. A könyv végén közölt műsor, katalógusok és akták megkönnyítik azoknak a munkáját, akik témájuknak a bécsi francia színházzal való összefüggését keresik.

Müller Gyula (Egyetemes Philologiai Közlöny, 1932:143).

**7. Mots d'origine hongroise dans la langue et dans la littérature françaises. Par Borbála LOVAS.**

Le travail de M<sup>lle</sup> B. Lovas aura son intérêt pour les linguistes qui y trouveront une riche documentation.

Alexandre Eckhardt (Nouvelle Revue de Hongrie, 1932:478).

**8. Les impressions en français de Hongrie. (1707—1848.) Par Margit JEZERNICZKY.**

**9. Les séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son journal (1764—1770). Par Erzsébet Magda LANGFELDER.**

En préparation:

**10. La fortune intellectuelle de Verlaine. (France. Allemagne. Autriche, Hongrie.) Par Jolán GEDEON.**

**11. Madame Gomez. Sa vie, ses oeuvres. Par Erzsébet SCHNEIDER.**

**12. Un écrivain de la cour de Rákóczi. Clément Mikes et ses sources françaises. Par László MADÁCHY.**

**13. Petőfi en France. Par Gabriella PAUPERT.**

**14. Supplément à la Bibliographie française de Vienne. Par Olga DROSZT.**

**15. Csokonai francia olvasmányai. Les lectures françaises d'un poète hongrois du 18<sup>e</sup> siècle. Par Erzsébet PELLE.**

**16. Le théâtre français de Munich. Par Ignace INSTITÓRIS.**

**17. Julie Apraxin. Par Katalin BLAU.**